DEMAIN l'ALLEMAGNE...
TOME 2

20 récits de jeunes auteurs allemands de science-fiction sélectionnés par Jörg WEIGAND

Fiction Spécial n° 31

Nouvelles Editions Opta
30 Bd de Sébastopol 75004 PARIS

SOMMAIRE

KARL MICHAEL ARMER
Les deux pieds sur terre 5
EIKE BARMEYER
Simulation 37
JOERN J. BAMBECK
Roméo et Juliette, un amour bionique 47
THOMAS ZIEGLER
Les mondes de Matuschek 59
JORG WEIGAND
Le monde du Doo 89
HORST PUKALLUS
Comme le temps passe ! 99
H.W. SPRINGER
Notre immortel président 117
CHARLOTTE WINHELLER
Au sujet d'Elsie 123
NORBERT FANGMEIR
Au bord de l'autre vie 129
THOMAS LE BLANC
L'expérience 141
PETER SCHATTSCHNEIDER
Violateur de lois 157
HEINRICH WERNER
Réunion de famille 179
HARALD BUWERT
Introspection 199
HENDRIK P. LINCKENS
Les systèmes sont de plus en plus subtils 217
WALTER IRLACHER
Les machines 235
HEIDELORE KLUGE
Chasseurs de primes 243
DIETHARD VAN HEESE
Inclusions 247
WINFRIED GOEPFERT
Jour après jour 253
RONALD M. HAHN
Il se passe quelque chose ici ; mais vous ignorez quoi, n'est-ce pas, monsieur Jones ? 261
HORST ADAM
Traitement 31 267

Couverture Yvon Cayrel

Reproduction strictement interdite pour tous les récits sans autorisation préalable des N.E.O.

INTRODUCTION

Voici donc la deuxième partie de notre aperçu sur la science-fiction contemporaine de langue allemande. Alors que le premier volume a été consacré aux auteurs plus anciens, que l'on peut déjà qualifier de « classiques » et auxquels la S.F. aujourd'hui florissante doit d'avoir percé en Allemagne, le présent recueil est consacré à la nouvelle génération.

Il convient de noter, entre la S.F. actuelle et celle des années 50 et de la première moitié des années 60, des différences significatives qui témoignent, d'une part, d'une évolution de la prise de conscience de la jeunesse allemande à l'égard de la société et particulièrement des institutions fédérales, et, d'autre part, du divorce de la génération des jeunes écrivains d'avec celle qui l'a précédée.

La jeune garde se montre politiquement plus éveillée, socialement plus engagée, et incontestablement plus sceptique face aux conquêtes de la « civilisation » occidentale, phénomène qui n'est d'ailleurs pas spécifique de l'espace linguistique allemand mais se manifeste tout autant en France ou dans les pays anglo-saxons.

Il y a lieu, me semble-t-il, d'enregistrer une internationalisation croissante – phénomène qui ne peut que constituer un avantage pour une jeune S.F. actuellement en pleine période de croissance.

Le fait qu'en apparaisse une image totalement différente peut indiscutablement être interprété en faveur des jeunes auteurs. Ils ne sont pas tous attelés à la même charrette ; bien au contraire, chacun d'eux tente de trouver sa propre voie. D'où une gamme étonnamment vaste, qui rend très variée la lecture de ce genre littéraire.

C'est ainsi que voisinent dans ce recueil la satire, une expression marginale à base d'humour noir, un récit romantique de facture plutôt conventionnelle, voire même des exercices de style quasi délirants.

Est également typique le fait que ces textes sont en général beaucoup plus brefs que les nouvelles des auteurs « arrivés ». Nombreux sont à cet égard les jeunes écrivains qui, encore hésitants quant à la forme du récit ou au style qu'ils vont adopter, tâtonnent à la recherche d'une expression qui leur soit propre.

Cependant, à l'examen, il me semble déjà percevoir une étonnante maturité dans les quelques exemples que nous présentons ici. Les

leçons de l'agitation étudiante, de même que les confrontations avec l'Etat et ses institutions – face auxquels l'individu s'imagine parfois être impuissant – ont affiné la sensibilité des auteurs. Les incidents de la vie quotidienne et les conclusions qu'ils en ont tirées confèrent à ces nouvelles tout leur piquant et en constituent également le charme.

Je veux donc espérer que le présent recueil ne sera pas seulement reçu comme une distraction pure : le lecteur aura de temps à autre le loisir de remarquer un regard d'une particulière acuité porté sur des anomalies de l'ordre social dont l'ensemble constitue un tourment quotidien, mais qui, isolées, ne s'imposent pas à nous avec évidence.

La science-fiction s'est internationalisée. Ses lecteurs, eux aussi, acquièrent une forme de pensée de plus en plus universelle. Aussi peut-on en conclusion exprimer ici le souhait que la S.F. puisse à l'avenir contribuer à fortifier la volonté de compréhension mutuelle des peuples. Si ce but est atteint, nous pourrons alors tous, auteurs, éditeurs... et lecteurs, ressentir une légitime satisfaction.

Jörg WEIGAND

KARL MICHAEL ARMER

Est né en 1950 près de Regensbourg-sur-Danube. Après des études de gestion et de psychologie à Wurtzbourg, il est actuellement rédacteur dans une agence de publicité de Munich.

LES DEUX PIEDS SUR TERRE

Titre original : Mit beiden Beinen fest auf der Erde.
Traduction : Martine Blond
© *1977 Karl M. Armer*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

ACTION REPLAY

L'homme gambadait sur la plaine blanche en bonds maladroits. Ses pieds soulevaient des nuages de poussière qui collait au corps et ne semblait pas vouloir se redéposer. La sombre visière pare-soleil de son scaphandre lança vers la caméra de surveillance un reflet éblouissant comme l'éclair. L'espace d'un instant, une blancheur uniforme envahit l'écran.

« Le colonel Ronneberger va bientôt sortir du champ de la caméra fixe pour s'installer à bord du lunacar où le major Leontonow l'attend déjà. Ils vont entreprendre un court voyage au terme duquel nous saurons ce que le robot lunaire soviétique a heurté le 4 juin 1981, c'est-à-dire il y a presque cinq mois. Nous allons bientôt savoir d'après les débris retrouvés ce qu'est exactement cet objet métallique de forme régulière. » Lasse d'avoir dû maintenir les téléspectateurs devant leurs écrans pendant deux heures vides d'événements, la voix du commentateur trahissait maintenant un soupçon d'exaltation et d'expectative.

Arthur Ronneberger regardait fixement l'écran où l'astronaute réapparaissait pour se diriger vers la voiture lunaire. Est-ce vraiment moi ? se demanda-t-il, étonné. Cette pensée ne le quittait pas depuis le début de la retransmission. C'était caractéristique. En quelque sorte, il ne sentait rien de commun entre lui et cette silhouette frêle. Ce qui se déroulait sur l'écran du téléviseur ne donnait aucune idée de ce que cela avait vraiment été, rien de son enthousiasme ni de sa fascination. C'était irréel, tel un film hollywoodien raté. Elle revenait sans cesse dans son esprit comme une obsession, cette impression que le réalisateur pouvait surgir de derrière le décor lunaire et dire : « Okay, Ronneberger, toute la scène est dans la boîte. » Il ne s'en eût pas été pas étonné. Tout était si irréel.

Il se voyait dans le salon. Sa femme était assise auprès de lui sur le canapé. Les enfants étaient accroupis sur le sol, leurs regards fascinés rivés au téléviseur ; et c'était, cela aussi, irréel. Seules ses pensées semblaient réelles. Réelles, claires et précises, c'étaient des choses concrètes. Elles emplissaient sa tête d'une effervescence incroyable. Les événements qui avaient eu lieu au

cours des mois qui avaient suivi son atterrissage semblaient par contraste plats, gris et flous, comme vus à travers un pare-brise sale un jour de pluie, lorsque les essuie-glace ne permettent de voir qu'à de brefs intervalles.

Mais des choses tellement agréables meublaient sa tête. Là, tout était clair et précis. Là, tout était gravé. Comme ce fut jadis, comme ce fut *réellement* jadis, et non comme on le lui montrait à présent. Il éteignit le magnétoscope, qui ne l'intéressait plus et s'étendit.

Et il se mit à sourire lorsqu'ils revinrent tous, ses souvenirs. Oui, ils étaient tous de retour pour l'éternité, précieux et fugaces. Venez donc, soyez les bienvenus. Entrez...

INTERFÉRENCE

La table de la petite taverne n'était pas très propre, mais cela ne le dérangeait nullement. Il se trouvait assis dans l'ombre, quand un projecteur de la télévision le tira de l'obscurité. Pourquoi ont-ils encore besoin de cette lumière ? se demanda-t-il un instant. Il faisait bien assez clair, dans la salle des banquets ! Des lustres somptueux, et même des fleurs et des bougies sur la table. C'est vraiment beau, pensa-t-il, magnifique ! Mais il était irrité que la table soit si poisseuse. Et, pour un banquet donné par le président, on aurait tout de même pu éteindre cette radio importune qui déversait une mauvaise musique de fond. Et pourtant, il s'amusait bien ! Toutes ces belles femmes dans leurs robes de soirée, et ces hommes importants qui le saluaient amicalement lorsqu'il les regardait. C'était vraiment une fête d'une élégance raffinée. Oui, exactement. Mais oui, vraiment. Et rien que pour lui.

A présent, le président portait un toast en son honneur. Il voulut lui rendre la politesse et lever son verre, mais quelqu'un le lui avait subtilisé. Il ouvrit rapidement une nouvelle bouteille de bière. Comme il ne voulait pas faire attendre le président, il ne chercha pas un autre verre mais but directement à la bouteille.

« A votre santé, monsieur le président ! » s'écria-t-il d'une voix forte après avoir vidé la bouteille d'un seul trait. Mais il avait dû

crier trop fort. Dans la salle, tous les visages se tournèrent vers lui et le fixèrent avec indignation. Et à présent la pesanteur semblait lui donner à nouveau du fil à retordre. Son long séjour sur la Lune et dans l'espace avait affaibli ses muscles. Avant qu'il pût se reprendre, il tomba à terre, entraînant dans sa chute quelques bouteilles supplémentaires.

Quelqu'un – il ne savait trop s'il s'agissait du président ou du maître de maison, mais en tout cas une personnalité importante, tous deux étant plus importants que lui – se penchait sur lui en jurant. « Chien d'ivrogne ! Qui va me payer les verres à présent ? Tu... » Soudain, la voix s'adoucit et perdit de son assurance. Puis : « Que je sois damné ! Vous ne seriez pas... ?

– Exactement ! Je suis l'ex-colonel Ronneberger, ex-chef de la première expédition internationale sur la Lune, » s'écria-t-il, irrité, dans un bref éclair de lucidité. Et il se mit à rire. « Ex-chef d'une expédition, ou dois-je dire ex-pédition, non : ex-expédition ? » Il hocha la tête et se remit à rire. En remuant, il fit tinter les bouteilles qui jonchaient le sol autour de lui. « J'ai fait un atterrissage forcé », expliqua-t-il d'un ton important.

INSOMNIE

Il se tournait et se retournait dans les ténèbres. Une pellicule poisseuse lui recouvrait le corps ; c'était la transpiration qui suintait de tous les pores de sa peau. Les draps s'enroulaient autour de ses jambes, tels des serpents moites et visqueux.

Il était trois heures et demie. Cela faisait donc cinq heures qu'il cherchait à s'endormir ; mais il n'arrivait même pas à somnoler. Il lorgnait vers les formes indistinctes mais familières, sur la table de chevet. De petites fioles aux allures de jouets, remplies de pilules, vertes, blanches, bleu ciel. Mais il voulait se passer d'elles au moins une fois. Elles avaient l'air si petites, colorées et joyeuses, telles des lutins familliers, mais quels tyrans elles faisaient ! Il laboura de ses ongles l'oreiller puant de sueur. Bon sang ! Il lui fallait y arriver tout seul !

L'obscurité de sa chambre lui rappelait son enfance, le cinéma où il allait passer son temps. Qu'aurait-il pu faire d'autre ? il

avait toujours été un solitaire... Mais là, dans l'ombre de la salle de cinéma, dans l'isolement inexpugnable de son fauteuil où personne ne l'importunait, là il vivait vraiment, là il vivait avec eux lorsqu'ils s'animaient sur l'écran : Woody Allen, Humphrey Bogart, ces merveilleux paumés, tous ces merveilleux paumés !

Lui-même n'était qu'un horrible paumé. Il offensait tous ceux qui l'approchaient, il s'offensait lui-même. Exista-t-il jamais un être aussi inutile que lui ? Existait-il ? Tout était derrière lui, le but de sa vie, sa jeunesse, sa mission, sa joie, ses larmes, son amour, sa fierté, tout. Tout ce qui lui restait, c'était des souvenirs. Le monde qui l'entourait ne signifiait plus rien pour lui. Ce n'était qu'un décor de carton-pâte qui l'empêchait de plonger dans ses souvenirs. Il n'avait plus besoin du monde et le monde n'avait plus besoin de lui, car il était irrémédiablement inutile. Il ne travaillait pas, il se saoulait, il semait la perturbation et il battait sa femme. Pourquoi était-il encore une charge pour tout le monde ? Il lui fallait enfin se résigner, mais il n'y arrivait pas.

Il gémit et se retourna une fois de plus dans son lit. Un coup d'œil vers la pendule : toujours trois heures et demie. Comment était-ce possible ? Après une éternité passée à réfléchir, transpirer, gémir et se retourner sans cesse, pas une seconde ne s'était écoulée. Le tic-tac sarcastique du réveil l'oppressait. D'un geste mou, il balaya de la table de chevet son bourreau.

Trois heures et demie.

Il n'y avait pas d'issue possible.

BOMBE A RETARDEMENT

Peut-être cette deuxième conférence de presse marqua-t-elle le début de sa crise. Elle commença paisiblement par les habituelles banalités. Il sortit toutes les inepties de rigueur que le psychologue de la NASA lui avait fourrées dans le crâne et qui constituent la conférence de presse d'un astronaute américain contant au public un événement aussi merveilleux. (Ne racontez rien de trop compliqué, Ronneberger. Pensez à tous ces gens qui doivent pouvoir s'identifier à vous. Vous ne devez pas trop leur

en demander. Allez-y avec beaucoup de naturel, comme si vous étiez un voisin sympa.) Les lois insondables du show-marketing exigeaient donc que l'astronaute ait l'air encore plus niais que ses interlocuteurs, qu'il ait un comportement « naturel ». La conférence de presse suivait donc du début à la fin un scénario standardisé :

1. Entrer, avec sur le visage l'expression adéquate (dynamique, avec au coin des lèvres cet air impitoyable d'aventurier mais quand même amical ; un peu comme le John Wayne de la grande époque).

2. « Briser la glace » ; par exemple, feindre l'effroi devant les légions de photographes en s'écriant : « Saint Kodak, protège-moi ! ».

3. Pointer l'index vers un photographe quelconque d'une manière complètement neutre, qu'il le connaisse ou non, mais de telle sorte que cela fasse spontané et que cela rende bien sur la photo.

4. Prendre place et répondre aux questions. Ici, il importait qu'il s'adresse aux reporters en les désignant par leur nom ; ainsi, avec leurs questions, ils ne se sentiraient pas être des importuns, mais des interlocuteurs à part entière. Et il fallait en outre les assurer de l'intérêt primordial desdites questions.

Tout avait jusque-là été comme sur des roulettes. Il répondait d'une façon routinière, sans se sentir profondément concerné. Et puis quelqu'un lui demanda ses impressions personnelles lorsqu'il était sur la Lune.

Il hésita. « Je crois que je ne pourrai jamais décrire cela », dit-il finalement après avoir réfléchi. « C'était incroyablement beau. A aucun autre moment de ma vie je n'avais été aussi heureux que là-haut. On peut à juste titre envier celui qui a vécu ça. C'est une expérience qui a déterminé toute ma vie. C'était comme un rêve merveilleux devenu réalité.

– Et que ferez-vous lorsque le rêve sera fini et que vous vous retrouverez les deux pieds bien sur Terre ? »

Il fut prit au dépourvu. Oui, et après ? Il était comme un coureur de fond arrivé au but sans avoir jamais pensé à ce qu'il y avait après le but.

« Je n'ai pas de projet précis pour le futur », dit-il d'une voix trop ferme.

La question l'avait complètement désarçonné.

SÉQUELLES

Il tressaillit de tout son être et s'éveilla. Il cligna des yeux, l'esprit confus, et regarda autour de lui. Au bout d'un moment, il réalisa qu'il se trouvait sur le sofa. A quel autre endroit aurait-il pu être, d'ailleurs ? Cela faisait deux semaines qu'il passait le plus clair de son temps étendu sur ce sofa. Il n'avait vraiment rien à faire. De temps en temps, il sortait pour se promener, mais ne pouvait pas supporter les gens. Ces emmerdeurs, qu'est-ce qu'ils pouvaient bien savoir, avec leurs airs importants, pleins de désapprobation hautaine ? Il se gratta la barbe en bâillant. Il avait l'impression d'avoir fait un cauchemar. Il roula sur le flanc et son bras renversa une des nombreuses bouteilles de bière qui se trouvaient près du sofa. Quelque chose s'entrechoqua. Donna sortit de la cuisine.

« Tu es enfin réveillé ? » Sa voix n'était pas forte, mais stridente. « As-tu dormi tout ton saoul ? »

Il la regarda fixement et éructa. Il n'aurait pas dû le faire, mais l'attitude de sa femme lui donnait envie de roter. Elle se mit à déverser un flot d'injures. Sa voix se faisait de plus en plus stridente et surexcitée. Il n'écouta pas : il connaissait ce genre d'éclat. Au lieu de cela, il s'imagina qu'elle se trouvait dans la mer des Crises avec ses pantoufles en peluche et son tablier aux couleurs criardes. Et on ne pouvait pas l'entendre vociférer, car il n'y a pas sur la Lune d'air pour transmettre les vibrations sonores. Elle ouvrirait et refermerait la bouche sans produire un son, telle une carpe ensorcelée. Cette pensée le dérida et il se mit à ricaner.

« Je voudrais bien savoir ce qui te fait ricaner ! »

Il la regarda fixement. « C'est cet air bête que tu te prends. » Il voulait lui faire mal. Ce désir bouillonnait en lui. On lui avait fait mal, à lui aussi. « Tu devrais te voir, avec l'air bête que tu as. »

Elle en resta interdite, et l'envie de pleurer la fit grimacer. Elle avait dû grimacer ainsi bien souvent, car les rides qui se formaient alors étaient désormais profondément marquées.

En voyant ces rides, il se rappela soudain combien elle avait été belle autrefois. Ces yeux hagards et rougis par les larmes avaient jadis été lumineux et pétillants de vie. Bon sang, que lui avait-elle donc fait ? Il aurait voulu se lever, la serrer dans ses bras et lui dire : « Pardonne-moi, mon amour, je me suis odieusement conduit. Je regrette. » Mais il avait si souvent vu ça au cinéma que cela ne lui semblait pas naturel. C'était creux. Robert Redford pouvait dire cela, Cary Grant aussi, mais pas lui. Les choses se passent ainsi dans les studios de Hollywood mais pas à Stackleford, Kentucky.

Une douleur cuisante à la joue lui fit soudain réaliser que Donna venait de lui envoyer une gifle, puis une autre, et encore une autre. Elle était en train de le frapper. Il la repoussa si violemment qu'elle tomba à la renverse.

« Qu'est-ce qui te prend ? hurla-t-il. Tu ne vas pas me gifler comme le premier vagabond venu. Je suis tout de même le colonel Ronneberger, le célèbre astronaute !

– Tu n'es plus célèbre depuis qu'ils t'ont mis au rancart.

– On m'a mis à la retraite avec les honneurs, note bien ça ! Avec les honneurs, tu piges ?

– Ne me fais pas rire ! Et tu n'est pas célèbre non plus. Tu l'as peut-être été autrefois mais c'est déjà de l'histoire ancienne. Dans cette ville, tu es à présent célèbre pour ton ivrognerie, qui te détruit le corps et l'esprit. Nous avons dû éloigner les enfants à cause de toi. Et Mrs Guilford me disait justement hier que tu étais une honte pour le prestige de notre grande nation.

– Mrs Guilford ! Cette caille engraissée n'a jamais rien fait pour le prestige de notre grande nation. Mais moi, je suis allé sur la Lune pendant qu'elle chauffait son gros cul au coin du feu. Et, de plus, j'ai été remercié, j'ai été récompensé : on m'a mis à la retraite avec les honneurs. » Il s'étrangla de colère. « A la retraite, *avec les honneurs.* »

Donna le regarda, puis elle lui prit la main. « Art », dit-elle à voix basse.

Il hésita un instant, puis la repoussa brutalement. « Laisse-moi tranquille », grogna-t-il. Comme elle ne s'en allait pas, il cria de toutes ses forces : « Tu n'as pas entendu ? Va-t'en ! Va-t'en donc ! Je veux être seul ! J'en ai assez supporté ! » Il détourna la tête. Il entendit un bruit de pas traînants, puis des sanglots étouffés lui parvinrent de la cuisine.

« Cesse de pleurnicher ! » beugla-t-il. Mais les sanglots ne se turent pas. Alors il se saisit brusquement d'une bouteille pleine et la porta à ses lèvres. Il la vida d'un trait, comme s'il eût voulu se suicider.

APOGÉE

Un craquement... un piaulement... « Roger ! »... un piaulement...

En longs bonds élégants, il gambadait sur la plaine blanche. Il semblait presque flotter. Il voyait son reflet dans la visière pare-soleil de Leontonow : un personnage mythique dans un scaphandre blanc, un glorieux chevalier, un héros courageux dans son armure scintillante, à la recherche du Graal, une légende vivante. Cette image se grava comme au fer rouge dans son cerveau enfiévré, pour ne plus le quitter. Elle le rendait heureux. Une légende vivante. Le Lawrence d'Arabie de la Lune.

Il entendit Leontonow qui parlait avec la station de contrôle au sol II de Baïkonour. Presque simultanément, la voix de Doug Findlay lui arriva de Houston. Elle avait une sonorité étrange et saccadée. Elle lui rappelait quelque chose. Les Beatles. C'était à l'époque où il était étudiant. Sergeant Pepper. Quinze ans de cela. Une vague de nostalgie le submergea. C'était le bon temps. Il pouvait en être fier. Et une sensation de bonheur succédait ainsi à une autre. Bon sang, est-ce que l'on peut crever de bonheur ?

« Quatre mille trous dans la mer des Crises », chantonnait-il joyeusement en regardant le désert lunaire parsemé de cratères. La station de contrôle au sol ne voyait aucune objection à ce qu'il chante. Il fallait du spectacle. On devait tout de même donner aux téléspectateurs une compensation digne de ce nom

au Soap-Opera qui occupait habituellement l'écran à cette heure-ci. Il jeta un coup d'œil à sa montre. A cette heure-ci, il y avait toujours *Green Hill Hospital.* La charmante infirmière Alice réussira-t-elle à faire échouer le complot monté par le fourbe anesthésiste contre le jeune et sympathique chirurgien ? Avant de vous donner la suite de ce feuilleton, voici quelques mots sur la transpiration des aisselles. Quelles idioties ! pensa-t-il avec une indifférence amusée.

Il se remit à chanter à mi-voix tout en entreprenant le rituel du ramassage d'échantillons minéraux. Chaque fois que ses chansons prenaient une tournure obscène, les autres le censuraient.

Mais cela ne le dérangeait pas. Au fond, l'incessant caquetage du contrôle au sol lui tapait sur les nefs. La voix de Findlay l'empêchait d'avoir toute sa tête et l'enchaînait psychologiquement à la Terre. C'était marrant : il se trouvait là, sur la Lune, et il pensait à *Green Hill Hospital !* Il coupa la communication. Il s'arrêta de chanter presque en même temps. Et c'est seulement alors, dans le silence, lorsque ses liens avec la Terre furent tranchés, qu'il prit vraiment conscience de tout le grandiose du paysage lunaire.

Tout ce qui l'environnait était une œuvre d'art. Et quelle œuvre ! La dentelle de pierre frangeant les cratères semblait dépourvue de pesanteur ; des formes de rêve nées de minces moignons de roc. Et les couleurs ! Seuls existaient dans ce désert le noir et le blanc. On eût dit une photographie expérimentale dont la beauté graphique l'exaltait. Il se laissa aller. Il gambadait comme un enfant à la surface de l'objet de tous ses désirs. Il se sentait incroyablement léger. Il sautait, il riait. Il était Sir Parsifal Colomb Magellan Livingstone Ronneberger, et il était ivre d'extase. Il sautait, il riait. Si seulement il avait pu prendre son élan, il aurait certainement bondi vers le ciel noir, toujours plus loin et plus vite, traversant l'univers tel un météore, plus rapide que la lumière et plus léger que le néant, un corpuscule de bonheur pur et palpitant.

C'était son jour. Et il ne serait plus jamais le même.

Les deux pieds sur terre

ÉROSION

Il faisait chaud, là, au fond du jardin. Il déplaça légèrement la chaise-longue pour que le soleil brille directement sur son visage et ferma les yeux. L'interprétation de Tomita des « Tableaux d'une exposition » venait de s'achever, mais il avait gardé les écouteurs et écoutait le bruissement de son sang, qui résonnait dans ses oreilles tel un très lointain ressac. Dans la lumière rosée filtrant par ses paupières nageaient de petites taches sombres semblables à des amibes sous un microscope. Sa peau le picotait sous les rayons solaires. Pendant un instant, il pensa qu'il avait réussi à se débarrasser de son insatisfaction.

Mais c'était impossible. Elle s'incrustait en lui et s'étendait telle la gangrène, pullulant toujours davantage. Elle s'insinuait au plus profond de lui, l'enveloppait et étouffait tout ce qui aurait pu le disposer au bonheur.

Il regarda autour de lui. Une maison et un jardin-modèle standard. Et, plus loin, les maisons et les jardins-modèles standard des voisins ; maison après maison, rue après rue, et toutes semblables, à part quelques différences insignifiantes. Quelle idiotie de venir à Stackleford, ce bled minable ! Mais Donna y était née et avait voulu y revenir, peut-être pour montrer qu'elle était devenue la femme d'un homme célèbre. Et il avait jadis pensé que cette ville lui offrirait la paix après la fatigue du vol spatial et des premières conférences de presse.

Pourtant, il aurait bien dû se douter qu'il n'arriverait à rien avec ces gens-là. Ils le considéraient comme un être surgi d'un film de science-fiction, eux, les citoyens d'une petite ville aux cerveaux contrôlés par d'incompréhensibles étrangers. Oh oui, ils étaient étranges ! Leur vie soi-disant routinière était profondément surréaliste. Leur conduite et leurs conversations étaient stéréotypées, comme prises dans une éternelle répétition. Elle était vraiment étrange, cette névrose institutionnalisée de leur vie communautaire hectique, un absurde mouvement perpétuel d'une pathétique inutilité. Tel un étranger en terre étrangère, il s'était senti comme chez lui, car les restes de ce qu'il y avait de familier dans leur conduite les lui rendaient particulièrement étranges. C'était comme s'ils avaient vécu dans une faille

dimensionnelle où les normes admises se distordaient étrangement. La Lune lui était plus familière, les formules plus faciles à comprendre, les échelles graduées plus faciles à lire, les résultats des polynômes techniques prévisibles. Là, il s'y retrouvait. Mais il n'avait pas tardé à s'empêtrer dans la toile d'araignée sociale de cet endroit étranger : les fils des on-dit vibraient déjà, un noir malheur rampait vers lui, et il restait attaché à ce lieu parce qu'il tenait encore à Donna, qui ne voulait pas partir. Ne voyait-elle donc pas ce filet tissé de jalousie et de perfidie enjouée ? Il pensa à une de ces réceptions données par les Fegefeuer, il y avait de cela quelques semaines, lorsqu'ils lui avaient refilé ces cocktails d'aspect si inoffensif qu'il les avait bus de bon cœur bien qu'il ne supportât pas l'alcool. Ils l'avaient rendu tellement saoul qu'il ne gardait aucun souvenir des quelques heures qui avaient suivi. Jusqu'à présent, personne ne lui avait dit ce qui s'était alors passé, pas même Donna. La conspiration du silence... Mais, parfois, ils laissaient échapper une allusion ; quelque chose comme un mot lâché accidentellement, un clin d'œil, un ricanement éloquent. Se faisait-il ddddes idées ou bien se seraient-ils vraiment mis à ricaner ouvertement et avec insolence ces derniers temps ? Ils semblaient l'avoir pris en défaut et, bien sûr, ils s'en réjouissaient. Ils avaient besoin de l'abaisser parce qu'ils étaient eux-même mesquins à un point extrême.

Pourquoi donc s'en irritait-il ? C'était son drame de toujours : les choses désagréables, la contrariété, les injures, il prenait tout cela au tragique, cela l'envahissait et s'incrustait en lui sans qu'il pût s'en défendre. Par contre, la joie et le bonheur ne le comblaient jamais avec une telle intensité. Dans des situations où il aurait dû trouver le bonheur, des bagatelles l'en éloignaient et – clac, clac, clac – un écran après l'autre s'intercalait entre lui et le bonheur, de sorte qu'il ne ressentait qu'une tiède ébauche de ce qui aurait dû être. Et il ne lui restait plus encore une fois que le sentiment fade d'avoir eu le bonheur à portée de la main sans pouvoir le saisir. Il manquait tout simplement de spontanéité, cet art de vivre pour l'instant présent. Il réfléchissait trop. Caractéristique était le fait que la forme de joie qu'il arrivait à ressentir le mieux était la joie par anticipation. Il n'avait pu

briser toutes ces entraves qu'une seule fois. Sur la Lune. Sauter, rire, se sentir heureux, tout avait explosé en lui comme une graine dont l'heure fût enfin venue. Léger comme l'air, tu planes, l'univers t'appartient. Tu es un pionnier de l'humanité. Tu t'es découvert dans la mine de bonheur. Soucis, venez ici, que je vous écrase ! Je...

« Art, chéri, est-ce que tu m'entends ? »

Bon sang, ne pouvait-on pas un peu le laisser suivre le cours de ses pensées ? Les belles pensées étaient si rares !

« Oui, Donna, qu'est-ce qu'il y a ? » Sa voix ne trahissait rien.

« Peux-tu venir un moment dans la maison ?

– Tout de suite ! »

Mais il resta assis et se remit à penser. Le bonheur. En ce temps-là, il l'avait tenu à pleines mains. Puis, de retour sur terre, les vieux compagnons de sa vie avaient repris le dessus : les frustrations, les chocs, la méfiance. L'échec de leur expédition avait bien sûr contribué à tout cela. Ils n'avaient même pas pu approcher le robot lunaire soviétique à cause d'une avarie de leur lunacar. Ce n'était pas leur faute. (Le lunacar n'est pas vraiment à incriminer, Ronneberger. Etes-vous vraiment tout à fait sûr de l'avoir correctement utilisé ? – Bien sûr, idiot !)

Après ce qu'il avait vécu sur la Lune, il était comme métamorphosé. Et la même chose arriva à Leontonow. Le monde, à chaque instant bref et illusoire, soit qu'il tînt ou retînt ses promesses, leur semblait à la longue toujours plus irréel et insignifiant ; il se réduisait à une salle d'attente étouffante où ils devaient demeurer contre leur gré tandis que les appelaient les sirènes de la Lune. Cela leur valut naturellement des problèmes, et plus le monde leur causait de problèmes plus ils s'en éloignaient, et ainsi de suite. Ils faisaient penser à des voyants tremblotants qui aurait été annulés par leur propre couplage par réaction. Ils avaient tous deux les mêmes difficultés, ce qui montrait qu'il s'agissait avant tout d'un problème psychologique et non sociologique... ou alors quoi ? Au début, ils avaient du moins pu en discuter. Il semblait bien qu'ensemble ils pussent être suffisamment forts. Mais à présent Leo était mort. Un accident, d'après la version officielle. Mais lui, Ronneberger, savait bien que Leo, dans son avion d'entraînement, était tout

simplement monté si haut dans le ciel que l'air ne pouvait plus le porter. Chose étrange, le point d'impact de la chute ressemblait à un cratère lunaire.

L'image du cratère disparut à ses yeux lorsque la voix de Donna retentit à nouveau.

« Pourquoi ne viens-tu pas ? Faut-il donc tout te dire deux fois ? »

Il leva les yeux avec lassitude et contempla cette femme qui avait achevé sa métamorphose : elle avait cessé d'être une personne aimée pour devenir une étrangère qui lui tapait sur les nefs.

« Oui ? » Il ne lui parlait plus guère.

Elle lui tendit deux robes, une verte et une bleue. « Laquelle dois-je mettre pour aller à la réception des Ryans ? » Vu la manière dont elle tenait les robes, on était censé comprendre qu'elle préférait la verte. Tout ce qu'elle voulait, c'était qu'on la conforte dans son choix.

Il s'enfonça davantage dans sa chaise-longue, tourna son visage face au soleil et ferma les yeux.

« Met la bleue », dit-il.

NOTE SUR UN AGENDA

Comment une telle chose peut-elle arriver ? Je suis un des hommes les plus célèbres de cette Terre. D'innombrables personnes m'ont admiré et envié. J'ai figuré dans tous les journaux et toutes les émissions de la semaine. J'ai belle allure, ma femme est belle et intelligente, mes enfants bien élevés. Je suis docteur en aéronautique et colonel dans l'armée de l'air américaine. On m'a maintes fois décoré et j'ai été comblé d'honneurs. J'ai traversé plus de soixante pays sur cette Terre et je fus un des rares hommes à avoir marché sur la Lune. Quant à ma situation financière, je n'ai pas à me plaindre ; tout compte fait, je suis probablement millionnaire. Une vie magnifique et bien remplie, pourrait-on penser. Et pourtant... et pourtant je n'ai été heureux que trois semaines durant toute ma vie. Si quelqu'un

lit un jour ceci, qu'il réfléchisse à ce qu'étaient les choses et à la manière dont elles se sont produites.

LA DÉROUTE

Vingt conférences de presse internationales avaient eu lieu. Trente conférences nationales étaient prévues. Et c'était la dix-septième. Des reporters apparemment intéressés posaient des questions apparemment intéressantes, mais en réalité l'intérêt était feint, et les questions étaient toujours les mêmes. Cette monotonie lui pesait. Il se demandait quand l'inévitable matrone de *la Perle du foyer* ou de toute autre feuille de chou analogue se lèverait pour lui demander avec un petit rire gêné comment on faisait dans l'espace pour... pour aller aux toilettes, hmm... ah... ? Bandes de dindes stupides ! Elles auraient pu lui poser des questions sur le rayon de l'orbite, l'accélération au carré de la seconde ou les techniques de navigation ; mais non, elles posaient des questions sur la merde ! C'était un sujet d'intérêt humain. Cela intéressait la nation tout entière. Le cap de l'abêtissement général devait être maintenu. Peut-être voulaient-elles aussi savoir comment il avait fait pendant trois mois dans la station spatiale et la capsule spatiale pour se masturber ; mais il était trop indécent de poser des questions là-dessus. Alors elles tournaient leur curiosité vers un autre objet, et s'intéressaient à sa digestion. Longue vie à la classe moyenne américaine !

« *Sir ?* »

Il repoussa ses pensées et revint à la réalité. Cela lui demandait beaucoup d'efforts, ces temps-ci.

« *Alabama Courrier,* Sir. Comment vous êtes-vous entendu avec le major Leontonow durant le vol ? Je veux dire : il est originaire d'un pays différent. Un langage différent...

– C'est en effet un aspect intéressant qui, au cours des seize conférences de presse précédentes, a été mis quinze fois sur le tapis », répliqua-t-il avec ce sarcasme qui croissait en lui à chaque conférence de presse. Et c'est ainsi qu'il réagissait lorsque les questions stupides l'irritaient par trop. « Mais, pour

répondre à votre question, le major Leontonow parle un anglais parfait, et son accent n'est même pas aussi marqué sur le vôtre.

– Bien, Sir. Mais était-il vraiment nécessaire qu'il participe au vol ? Après tout, c'était *notre* station spatiale, notre *capsule* spatiale. Nous autres, Américains...

– ... sommes tellement supérieurs à toutes les autres nations que nous ne devrions surtout pas travailler avec elles. C'est bien ce que vous voulez dire ? » Son ton était à présent encore plus tranchant. « Si c'est réellement ce que vous voulez dire, vous êtes un idiot. Mais vous n'êtes peut-être pas capable de voir plus loin que le bout de votre nez ! Vous devriez voir une fois la Terre comme on la voit depuis l'espace. De là-haut, vous ne voyez pas de frontière. De là-haut, les pays ne sont pas colorés et hachurés selon leur appartenance à tel bloc comme on les voit dans les livres d'école. De là-haut, vous ne voyez qu'une sphère bleue, un tout complet. Et cette Terre a des problèmes que nous ne pourrons résoudre qu'ensemble, Sir. *Ensemble !*

– Mais n'est-ce pas un point de vue philosophique plutôt que politique ? » demanda un homme du *Hartville Liberty*.

« C'est une question très judicieuse. » Ronneberger avait un peu repris son calme. « Cela dépend de ce que vous entendez par politique. Je n'entends pas par là de simples luttes pour obtenir une hégémonie, ni non plus la politique des blocs, mais un partage proportionné, tant des problèmes que des ressources techniques, économiques et intellectuelles. »

Tout en disant cela, il se sentait mécontent. Il avait l'impression de ressortir des arguments de troisième ordre, des choses que d'autres avant lui avaient bien mieux dites, des lieux communs réchauffés, superficiels, insignifiants, bien éloignés du fond du problème. Rien de ce qu'il voulait vraiment dire ne franchissait ses lèvres. Mais que devait-il donc dire ? Il ne le savait pas. Quelque chose s'enflait dans ses pensées mais ne sortait pas. Il sentait une rage impuissante monter en lui ; et la peur de s'être fait piéger intérieurement.

« Fichez-moi la paix, avec vos maudites questions ! » s'entendit-il lancer avec une agressivité non dissimulée. « Je n'ai rien à vous dire. Vous me tapez sur les nerfs ! »

Il se leva et s'en fut, loin, loin, loin...
C'était bon de fuir. Il planait, presque comme jadis.

LEITMOTIV I

« Et que ferez-vous lorsque le rêve sera fini et que vous vous retrouvez les deux pieds bien sur Terre ?
– Je n'ai pas de projet précis pour le futur. »

SCHERZO

Il conduisait son lunacar sur le sol rocheux de la Lune. Du coin de l'œil, il voyait Leo lever son Hasselblad et prendre une photo. Il se sentait surexcité au point qu'il appuya à fond sur l'accélérateur sans réfléchir. La voiture bondit, et il se sentit soudain aveuglé par la blancheur éclatante du désert lunaire ; il dut mettre en place sa visière pare-soleil.

« Mais qu'est-ce que tu fais ? Fais donc attention ! » s'écria Leo au même instant... Non, c'était la voix de Donna. Oui, de Donna !

Donna ?

Plein d'une horreur incrédule, il écrasa le frein, braquant à fond. La Mercedes échappa à son contrôle, zigzagua sur la chaussée puis percuta un poteau télégraphique. Ils furent projetés en avant et leurs ceintures de sécurité les rejetèrent à leurs places. Sa tête fulgura douloureusement lorsque sa nuque heurta l'appui-tête, puis ce fut de nouveau le calme.

Il connut une fois de plus cette sensation de choc, une partie de sa raison disant : C'est un rêve, ce n'est pas à toi que cela arrive ; et l'autre partie s'écriant : Si, c'est vrai, c'est la réalité. Il avait en fait vécu si souvent cette situation qu'il était capable d'en émerger rapidement.

Il regarda à côté de lui. Donna était heureusement indemne. Il se vit avec ahurissement la palper avec douceur, bien qu'elle lui fût si étrangère. Se pouvait-il qu'il l'aimât encore un peu ?

C'était un instant rare.

« Mais qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda-t-elle d'un ton lourd de reproches. « Tu cherches à nous tuer ? Tu t'es mis à rouler si vite tout à coup, et puis tu as carrément fermé les yeux en conduisant. » Sa voix redevenait stridente. « Comment peut-on mettre un homme comme toi dans une fusée lunaire alors que tu n'es même pas capable de conduire une voiture ? »

Rideau.

Sans un mot, il défit sa ceinture de sécurité et sortit de la carcasse de sa voiture. Alors qu'il claquait la portière, il remarqua que ses mains tremblaient.

Son regard alla d'un côté à l'autre de la grand-route, dont le ruban rectiligne s'élançait d'un bout à l'autre de l'horizon. Les poteaux télégraphiques étaient plantés très loin les uns des autres mais il en avait quand même percuté un. Avoir un accident sur une telle route paraissait injustifiable. Pour quiconque aurait vu cela, il aurait eu l'air d'un parfait idiot. Il n'y avait heureusement personne dans les environs. A droite et à gauche de la chaussée, uniquement du désert et des cathédrales de roche escarpées qui se dressaient vers les cieux, tels des jouets égarés par des géants. C'était une région désolée, à la frontière de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. Il voulait y passer les vacances, car cet endroit lui rappelait la Lune.

Le hasard voulut qu'une voiture de patrouille de la police de l'Etat surgît à l'horizon. Et, quelques minutes plus tard, elle s'arrêta à sa hauteur, de l'autre côté de la route. Deux hommes en uniforme en sortirent et vinrent à lui tout en regardant sa Mercedes fracassée.

« Vous n'avez pas raté le poteau », dit un des hommes d'un air narquois. « Et ce n'était pourtant pas facile ! »

Il se contenta de hocher la tête, alors que tout en lui hurlait : Envoie-leur ton poing dans la gueule, à ces trous du cul arrogants ! Mais il y avait des semaines que s'élargissait le fossé entre ce qu'il pensait et ce qu'il faisait.

« Nom, adresse ? » demanda l'autre policier, tenant son stylo-bille au-dessus d'un carnet de contraventions ouvert.

« Arthur Ronneberger », répondit-il à contrecœur.

« Quand même pas le fameux Arthur Ronneberger ? » demanda le policier, incrédule, en le dévisageant.

« Si », répondit-il laconiquement.

Les deux policiers se regardèrent en silence et se retirèrent après s'être adressé un signe de connivence. Tandis qu'ils s'éloignaient, il entendit un des policiers dire à mi-voix d'un ton railleur : « Heureusement qu'il n'y a pas de poteau télégraphique sur la Lune. Il se le serait payé, et... » Quant au reste, il ne put rien en saisir.

Il parcourut encore du regard cette route comme tracée à la règle qui conduidait à l'horizon. Il y avait eu un moment où sa vie s'était ouverte devant lui, aussi claire et droite, l'entraînant toujours plus loin. C'était avant. Et puis il avait atteint l'horizon, et il n'y avait rien au-delà, rien qu'un immense abîme ; et il y était tombé. Et il continuait sa chute, sachant qu'il rebondirait bientôt.

Quand il se retourna, il vit les policiers, riant toujours.

Donna elle aussi éclata soudain de rire, un rire sonore et inextinguible. C'était *très* gai.

DU NOUVEAU DANS LA FABRIQUE DE REVES

Une nuit, il fit un rêve.

Il se trouvait à la caisse du supermarché *Frustrations GmbH* et il voulait payer, mais le caissier, qui était en même temps le gérant du magasin, ne voulait rien accepter.

« Non, nous ne pouvons pas recevoir d'argent de vous », disait-il. « Vous êtes notre meilleur client et nous ne voulons pas vous perdre. Nous vivons tous grâce à vous.

– Si, si, je vous assure », murmuraient plusieurs voix à l'arrière-plan.

Il regarda attentivement et remarqua qu'une foule énorme de gens s'était massée derrière le caissier. Il reconnut le général Hancock, polissant ses décorations, Mrs Guilford et Mrs Webster, et un tas d'autres voisines et voisins qui lui lançaient des regards éloquents et significatifs, et puis ses psychiatres, Arnold, Prokop et Mendel, qui ne pouvaient pas se blairer parce qu'ils avaient tous trois une barbe à la Sigmund Freud ; et une foule d'autres gens qu'il ne connaissait pas – ils étaient

certainement plusieurs milliers – étaient assis dans l'ombre de la salle de cinéma et attendaient en retenant leur souffle le tout nouveau Arthur-Ronneberger-show.

« Ladies et gentlemen », fit alors une voix sonore, « vous êtes certainement impatients de savoir quelle mésaventure va arriver aujourd'hui à notre lourdaud d'Artie. Eh bien, à partir d'un abondant matériel nous avons pu mettre sur pied, aujourd'hui encore, un programme grandiosee. Je suis sûr que vous ne serez pas déçus. »

Et puis, après une pompeuse musique d'ouverture, on vit défiler sur l'écran une suite ininterrompue de catastrophes : comment il avait envoyé son auto dans un poteau télégraphique, comment, ivre-mort, il avait semé la perturbation dans un lieu public jusqu'à ce qu'on le mette à la porte, comment il était entré à tâtons dans une maison non éclairée et avait dégringolé dans l'escalier, comment il avait voulu tondre son gazon en état d'ébriété et s'était coupé le gros orteil jusqu'à l'os, et caetera, et caetera. Il s'exhibait dans tout son ridicule pour de l'argent, un spectacle qu'interrompaient des réclames vantant les mérites des pommes chips, des tampons périodiques et des produits pour nettoyer les dentiers. Et les gens s'esclaffaient devant ses mésaventures, ils se tapaient les cuisses de joie, ils buvaient ses balourdises et grandissaient au fur et à mesure ; oui, ils s'en nourrissaient, ils en vivaient. Seuls Buster Keaton et Woody Allen, assis dans leur coin, étaient tristes parce qu'il était encore plus maladroit et avait encore plus piètre allure qu'eux. Le fidèle Sancho Pança lui-même l'abandonna mélancoliquement.

Un astronaute herculéen dans son scaphandre blanc, tenant dans ses mains la coupe du Graal, s'en fut par une des sorties de secours.

Stanley Kubrick, vêtu d'un tee-shirt bleu cosmos orné du chiffre 2001, lui adressa la parole : « Il faut absolument que nous fassions un jour un bon film de science-fiction ensemble. Votre premier film lunaire était tout simplement une œuvre de dilettante. Un coup d'épée dans l'eau. »

Et puis les gens quittèrent le cinéma. Ils faisaient tous au moins deux fois sa taille car ils avaient grandi à ses dépens. A la porte, ils lui octroyèrent avec des sourires condescendants de

petits cadeaux en guise de pourboire. Il reçut un pantin qui lui ressemblait, une marionnette à son image, dont les ficelles s'emmêlaient continuellement, un miroir déformant où il avait l'air tout à fait normal et une icône d'or étincelant représentant Leo dans un cercueil.

Il ressentit alors une angoisse irraisonnée en la recevant. Se détournant précipitamment, il s'enfuit, loin, loin, loin ; une fois de plus. Mais c'était bon de s'en aller. Il planait presque comme jadis.

A LA PORTE

Il se tenait près de la fenêtre et regardait au-dehors vers les terrains militaires de la caserne. Il avait chaud, ses jambes tremblaient et l'air bourdonnait autour de lui. Il se taisait.

Le général Hancock était assis à son bureau de chrome étincelant orné de banderoles patriotiques. « Vous devez comprendre, Ronneberger. Que vous vous soyez levé pendant cette conférence de presse et ayez quitté la salle, nous pouvons à la rigueur l'accepter. Mais lorsque vous vous êtes soudain mis à pleurer au cours du débat télévisé, vous êtes allé trop loin. Vous vous rendez compte, mon gars ! Devant des millions de téléspectateurs, notre meilleur astronaute, un homme qui est allé dans la Lune, un héros national, se met à pleurnicher comme une vieille mémère. Quel choc pour tous ceux qui vous considéraient comme un modèle, un symbole de la grandeur de notre pays ! Je ne vous comprends pas. Réllement. Vous avez il est vrai tenté de m'exposer les raisons de votre attitude, mais je ne vous comprends vraiment pas. Vous devez concevoir qu'il nous faut en tirer les conséquences. Vous le comprenez bien, Ronneberger ? »

Il avait à peine écouté. Et c'est seulement à l'intonation de Hancock qu'il comprit qu'il lui fallait donner une réponse. Avec quelques secondes de retard, il hocha la tête.

« Eh bien », dit Hancock, soulagé. « Il est bien clair que, dans ces conditions, nous n'avons plus aucune mission pour vous. Vous avez rempli vos obligations à notre égard, et vous méritez

naturellement d'être mis à la retraite avec les honneurs. Vous entendez bien, Ronneberger ? A la retraite, avec les honneurs. »

Il avait bien évidemment entendu, et s'étonnait de ne pas en concevoir de ressentiment. Seulement une impression de choc, une partie de sa raison disant : C'est un rêve, ce n'est pas à toi que cela arrive. Et l'autre partie s'écriant : Si, c'est vrai, c'est la réalité.

A la retraite, avec les honneurs. Plus de missions.

Il laissa son regard redescendre vers la cour, où on vidait le contenu de plusieurs containers dans une benne à ordures, qui allait repartir pour une destination inconnue.

Des ordures.

Plus de missions.

AUX ÉCOUTES

Ils le laissaient attendre là pendant qu'ils parlaient de lui dans la chambre voisine. Mais, pour une raison quelconque, l'interphone était en marche et il put ainsi surprendre tout ce qu'ils disaient de lui. Etait-ce à dessein ou s'agissait-il d'un hasard ? Il n'en savait rien. Les voix qui jaillissaient du petit haut-parleur n'étaient pas très fortes ; mais, depuis qu'il n'y voyait plus, il entendait bien mieux.

Donna : « Qu'est-ce qui ne va pas chez lui, à votre avis, docteur ? Avez-vous déjà trouvé quelque chose ? »

Une voix assurée : « Eh bien, j'ai naturellement commencé par avoir un court entretien avec votre mari, et un autre, un peu plus long, avec vous. Jusqu'à présent, tout ce dont je suis sûr, c'est que la névrose dont il souffre a atteint un degré assez élevé. »

Donna : « Vous voulez dire que... » (quinte de toux légère).

Une pause.

Voix assurée, semblant encore un peu plus assurée : « Ce n'est pas grave du tout. Le mot est plus terrible que la réalité. Et quant à faire un diagnostique précis... (murmures incompréhensibles)... ce n'est sûrement pas une dépression, comme vous le supposez, chère madame. Il s'agit peut-être d'une réaction de conflit, d'une réaction d'épuisement, pour être précis. Le vol et tout ce qui

s'ensuit : vous savez bien. Ça ne s'annonce pas trop mal, car c'est relativement facile à surmonter. »

Donna : « Dieu merci, il reste donc encore... »

Voix assurée, poursuivant son discours sans se soucier de cette remarque : « D'un autre côté, si j'interprète bien ce que vous m'avez décrit : hypersensibilité, tendance au repli, rêverie, et caetera, il pourrait s'agir d'un développement sensitivo-paranoïde avec phénomènes d'abstraction de la réalité. » (Murmures.) « Maints aspects laissent soupçonner un névrotique schizoïde. »

Il voulait en mettre plein la vue, avec son jargon professionnel, le médecin des âmes. Mais Arthur ne se sentait pas si mal en point, pour un individu atteint d'une chose aussi remarquable. Allons, que pouvait-on bien attendre de quelqu'un qui oubliait d'éteindre son interphone ? Sa capsule spatiale se serait depuis longtemps écrasée.

Donna : « Est-ce grave ? »

Voix assurée : « Il est difficile d'entrer en communication avec un schizophrène. Il construit un mur autour de lui. Le monde imaginaire dans lequel votre mari s'est retiré lui apporte pour l'instant l'apaisement. Espérons qu'il n'y sera pas englouti. » (Brève quinte de toux.) « Eh bien, comme vous le savez depuis le... heu... l'incident de l'hôtel, votre mari manifeste de fortes tendances suicidaires. J'ai en outre établi qu'il ressent une profonde pitié pour lui-même. C'est précisément de là que vient le danger d'un suicide en tant qu'ultime geste de protestation contre les soi-disant mauvais traitements dus au monde extérieur. Nous allons devoir nous occuper de lui de façon qu'il ne puisse pas se nuire. »

Donna : « Vous voulez dire... une camisole de force ? »

Voix assurée : « Si vous voulez employer ce mot, oui. »

Lui dans une camisole de force ? Ils pouvaient faire cela à qui ils voulaient mais pas au colonel Ronneberger ! Non mais, qu'est-ce qu'ils s'imaginaient ? Il tapa sur la table et se mit à lâcher un flot de jurons.

Une voix émue plus du tout assurée : « Mon Dieu, l'interphone est branché ! Il a tout... Ronneberger, êtes-vous là ? Est-ce que vous pouvez nous entendre ? »

BILAN

C'en est fini de toi. Tu ne sais plus ce que tu dois faire. Toute ta vie durant, de l'école à l'université, puis de ta carrière militaire à ta réussite d'astronaute, tu as, consciemment ou inconsciemment, vécu avec un seul but en tête : le vol vers la Lune. C'est déjà un but pour lequel on peut vivre. A présent, ton expédition lunaire fait partie de ton passé ; elle fut un échec et il n'y en aura plus d'autre. Tu n'as plus de but et tu as déraillé. Ils t'ont viré parce qu'ils n'avaient plus de mission à te confier. Et maintenant, ta vie n'a plus de sens. Ce serait commode de dire que tu as repris ta vie privée, mais cela aussi t'est refusé. L'entraînement d'astronaute a été trop long. Donna et toi êtes devenus des étrangers, bien que vous vous aimiez encore. Les années d'études et un entraînement inexorable t'ont rendu encore plus allergique aux contacts que tu ne l'étais déjà. Tu ne sais guère t'y prendre avec les gens ; ils te troublent et te font perdre toute assurance. Et toi-même ? Toi, tu as à présent plus de quarante ans. Tu as franchi cet équateur magique de la vie au-delà duquel le temps est comme une paire de chaussures en plomb dont l'une est clouée au sol et l'autre toujours plus lente. Tu ne peux plus vivre ce que tu n'as pas vécu. Les jours ne sont plus faits de nouvelles expériences mais de souvenirs. Le tapis de ta vie est entièrement déroulé, et à présent il se flétrit lentement. Jadis, il y avait toujours un chemin qui menait devant ou en haut, plus loin, toujours plus loin. Mais à présent ? Tu es vide et inutile. Peut-être es-tu assez bon pour un roman, mais pas pour la vie. Et surtout : ne te prends-tu pas trop au sérieux ? Tu penses à la Terre comme tu la voyais à travers la visière de ton scaphandre, telle qu'elle tournait dans l'espace et à travers les éons, bleue et majestueuse, et insaisissable ; et puis te voici, fourmi philosophe qui a perdu sa fourmilière et crie de peur dans la forêt, et la forêt ne l'entend pas... Comme tu es insignifiant !

Et pourtant... Tu prends la photo sur le bureau, devant toi, et tu la regardes longuement. Messagère d'un autre monde, c'est votre photo de mariage. Te voilà, dans la fleur de l'âge, ton rire éclairant tout ton visage sans rides. Comme tu l'envies, ce fou optimiste et insouciant, sur la photo ! Et voici Donna à tes côtés.

La robe de mariée met en valeur la grâce sans pareille de son corps mince qui t'attire tant. Tu te rappelles le regard de ses chauds yeux marron qui faisait courir un torrent de feu dans ton corps, et le bonheur de cet instant qui franchissait toutes les frontières ! Tu sens toutes les promesses que renferme cette image. *Et rien de tout cela ne s'est accompli.* Tout ce que votre vie aurait pu être, et ce qui en est advenu... Comment le destin peut-il admettre cela, si aveuglément, avec tant d'indifférence ? Car ce n'est pas votre faute, pas votre faute ! Tu reviens à ces deux fous heureux ; ils tremblent à présent, car ta main tremble aussi... et c'est plus que tu n'en peux supporter. Tu te mets à tousser, tu ne peux pas t'en empêcher, cela jaillit de toi, ta poitrine se resserre, un frisson te traverse l'échine et finalement, sans que tu puisses rien y faire, tu t'effondres en sanglotant sur le bureau, et des larmes coulent sur ton visage.

LEITMOTIV II

« Il est bien clair que dans ces conditions nous n'avons plus aucune mission pour vous. Vous avez rempli vos obligations à notre égard et vous méritez naturellement d'être mis à la retraite avec les honneurs. Vous entendez bien, Ronneberger ? A la retraite, *avec les honneurs.* »

JOB

Ses bras tremblants s'agrippèrent au lavabo, et il vomit. Ces nausées ont fini de me mettre à plat, pensa-t-il. Il regardait fixement la bouillie jaune à l'odeur aigre qui venait de gicler de sa bouche en jaillissements spasmodiques. D'un geste mou, il ouvrit le robinet. La bouillie fut entraînée et engouffrée en un mouvement tourbillonnant quand l'eau se remit à s'écouler. Pendant un instant, elle eut l'air d'une spirale de brouillard. Le tuyau d'écoulement fit entendre un gargouillis caverneux, s'emplissant et dégorgeant comme s'il eût voulu parodier les vomissements d'Arthur. Sa main frappa le rebord du lavabo en

un geste de colère répété, jusqu'à ce que ce bruit cesse.

Ensuite, il leva la main pour placer le cadran de sa montre-bracelet à hauteur de ses yeux. Ce geste lui fit presque perdre l'équilibre. Le cadran lui apparaissait comme à travers un rideau d'eau ; ses yeux papillotaient et lui faisaient mal. Il réussit finalement à accommoder.

Deux heures et demie : cette heure où la nuit est la plus impitoyable pour les solitaires... surtout dans une chambre d'hôtel crasseuse du Lower East Side à Manhattan.

Une enseigne lumineuse, face à sa fenêtre, l'enveloppait toutes les trois secondes d'une blême lumière verte, et de cela non plus il ne pouvait pas se protéger.

Au cours de toutes les nuits passées dans cette chambre (combien, en fait ? Peu importait !), cette lumière hypnotique lui avait vrillé la cervelle. Même quand il fermait les yeux, la lumière s'insinuait en lui, toutes les trois secondes exactement, telle la pulsation lancinante d'un rêve au LSD. Mais ce n'était pas un rêve au LSD, c'était sa vie, bien plus logique, bien plus horrible, un trip d'épouvante... et aucune chance de s'en éveiller.

Vraiment aucune chance ?

Il lui sembla qu'un chirurgien le transperçait de son scalpel quand son regard se posa sur la lame de rasoir inexplicablement arrivée dans sa main. Son éclat l'attirait, elle promettait secours.

Un poignet s'approchait d'elle. La pulsation des veines bleues était semblable à celle de la lumière verte devant la fenêtre, hypnotique, conduisant à un état de somnolence. Cela leur montrerait à quel point ils l'avaient ignomineusement traité. Une sensation inconnue, d'une intensité incroyable, le submergea alors qu'il se détachait déjà de lui-même. Il abandonnait un corps étranger. S'ils le voyaient ainsi, ils en seraient épouvantés ; mais il était trop tard. Il avait déjà trouvé l'apaisement. Et il l'avait bien gagné. La lame se rapprocha encore. Une coupure nette, une fin propre. La fin d'un héros des voyages spatiaux.

Poussant un juron, il éloigna rapidement la lame lorsqu'une ultime parcelle d'instinct de conservation se dressa à la périphérie de son esprit.

Pourquoi devait-il faire une chose qui semblait être l'aveu d'une faute ? Ce n'était pas lui qui était coupable ! Non, c'étaient

les autres. Hancock, la presse, la publicité, les voisins, Donna elle aussi, à sa manière. Devait-il à présent leur octroyer leur ultime triomphe ? Oh non. Oh *non !*

Il ricana de mépris. Oh non ! Il ne marchait pas.

Et il demeura hésitant, penché sur le lavabo, lemming égaré qui n'a pas encore atteint l'océan.

Il y avait quand même de grandes et belles choses en ce monde, pensa-t-il. Il était quand même le colonel Ronneberger, l'homme qui était allé dans la Lune. Libéré de la pesanteur il bondissait dans le désert blanc comme la craie, se détachant contre un paysage comme tissé en filigrane. Chaque pas était gravé pour l'éternité. Il laissait des traces dans le sable du temps. Voici Arthur Ronneberger qui s'avance. La Terre est au-dessus de lui, brillant d'une lumière verte. Troublé, il cligne des yeux, et la Terre devient son visage reflété dans le miroir, qu'éclaire périodiquement la lumière de l'enseigne au néon... Les souvenirs étaient beaux, mais la réalité venait toujours le reprendre.

Il se tourna en soupirant et regarda sur le lit les draps en désordre. Il pensait à cette jeune fille noire au corps couvert de taches bleues et à ces gémissement de plaisir conventionnels. Elle était partie une demi-heure auparavant, car il lui fallait encore gagner de l'argent cette nuit. Ses frères et sœurs étaient encore trop jeunes pour chaparder, et elle devait se débrouiller pour faire bouillir la marmite. Il lui avait donné le double de ce qu'elle demandait. Elle lui ressemblait. Elle était née sous une mauvaise étoile. « Tiens, t'en feras un de moins cette nuit », avait-il dit, et elle avait répondu : « Toi, t'es un vieux sentimental. Sûr qu'ils t'auront bientôt. » C'était la personne la plus gentille qu'il eût rencontrée depuis longtemps. Quelque nuit, elle tomberait sur un pervers et il la tuerait. Ainsi va la vie.

Hier, la femme avait été désagréable. Elle lui avait crié au visage des choses dont il ne voulait pas se souvenir. Et puis il y avait eu l'homme qui l'avait attaqué dans la rue et lui avait cassé deux dents parce qu'il n'avait pas d'argent sur lui. Ils s'en prenaient tous à lui parce qu'il n'était plus qu'un misérable amas de détresse. Ce sont là des choses qu'il eût mieux fait d'oublier au plus vite. Mais ce n'était pas si facile quand on ne pouvait pas

s'endormir et qu'on passait son temps à ressasser le passé. Il valait mieux ne plus voir tout ce gâchis.

Il pensait à la façon dont la Lune de ses souvenirs avait été remplacée par son reflet dans le miroir. Tout ce qu'il voyait le détournait de sa mémoire. Et qu'y avait-il encore à voir qui fût digne de figurer dans ses souvenirs ? Il tourna une fois de plus les yeux vers la glace, vers cette épave humaine, complètement vidée, le visage sillonné de rides, les yeux injectés de sang, et le désespoir le submergea à nouveau. Quelle épave ! Il ne pouvait plus supporter la vue que lui offrait le miroir, il lui fallait le faire voler en éclats. En proie à d'immenses sanglots, il le frappa sauvagement de la tête.

Lorsqu'il reprit connaissance, seules l'environnaient les ténèbres. Là où s'étaient trouvés ses yeux, il n'y avait plus qu'une douleur intense. Du sang tiède coulait sur son visage. Qu'avait-il donc fait ? Il parcourait la chambre à tâtons. Tout cela était-il réel ? Puis le choc se dissipa.

« A l'aide ! » hurla-t-il à tue-tête. « Aidez-moi ! Je suis aveugle ! »

Quelqu'un tambourina furieusement sur le mur.

« Mais aidez-moi donc ! » cria-t-il. « Je vous en prie !

– La ferme ! » gueula quelqu'un dans la chambre voisine.

Alors il tomba à genoux et se mit à ramper dans la chambre à la recherche de la lame de rasoir.

TRANSITION

Il s'éveilla, et pendant quelques instants ne sut pas où il se trouvait. Puis la mémoire lui revint. Il était dans la base lunaire édifiée après que Leo et lui eurent trouvé le robot extra-terrestre. Il secoua la tête, irrité. Le vol de la Terre jusqu'ici devait l'avoir plutôt secoué, car il ne pouvait aucunement s'en souvenir. Fouiller sa mémoire lui était réellement pénible. La période entre son vol et sa situation présente dans la base lunaire était comme une nappe de brouillard dans sa tête. Mais cela n'avait en fait aucune importance. En tout cas, au bout d'un court laps de temps il se sentit l'esprit clair et assoiffé d'action, comme

quelqu'un qui a brusquement pris une décision après de longues hésitations.

Une chose le troublait effectivement : il n'y avait pas de lumière. Il faisait noir comme dans un four. Probablement une panne du système d'éclairage. Il se leva et se mit à tâtonner dans la pièce ; au bout d'un moment, elle lui parut en quelque sorte familière ; mais c'était sûrement une illusion. Le sol, le plafond, tous les murs étaient capitonnés. Il hocha la tête en signe d'approbation. Bien, pensa-t-il, cela évite de se blesser lorsqu'on fait un mouvement brusque qui vous envoie voler dans un coin. Avec la pesanter lunaire, ce genre de chose pouvait arriver plus vite qu'on l'eût souhaité. L'équipement était on ne peut plus spartiate : juste une couchette. Mais une base lunaire n'était évidemment pas le Hilton.

En tout cas, il lui fallait à présent sortir de ce trou noir. Il alla avec une assurance étonnante à l'endroit où se trouvait la porte. Elle était fermée. Stupidité ! jura-t-il intérieurement. La cloison de sécurité ! Bien sûr, il fallait que ce fût fermé ; de la sorte, si un météore les frappait, un seul compartiment, et non pas toute la station, perdrait son air... Mais ils auraient tout de même pu lui donner une clef codée, afin qu'il puisse ouvrir lui-même ! Et il se retrouvait à présent coincé comme un bleu. Ils n'étaient pas capables de penser aussi loin ! N'était-il donc entouré que d'idiots ? Ils ne pouvaient pas lui faire ça ! Une fureur inexplicable le submergea.

« Maudits crétins ! » hurla-t-il et, tel un possédé, il se mit à tambouriner à la porte et à lui envoyer des coups de pied. Il lança des bordées d'injures et poussa des cris stridents sans se soucier de sa voix qui s'altérait. « Laissez-moi sortir, bande de rats puants ! Croyez-vous pouvoir me laisser moisir ici ? Vous m'entendez, fumiers ? »

Il s'arrêta un instant quand le son étouffé d'un haut-parleur se fit entendre de l'autre côté de la porte.

« Ici station de surveillance. Accès de folie furieuse au n° 1 217. Envoyer un infirmier, s'il vous plaît. Administrer un sédatif moyen. Informer le Dr Jennings. Terminé. »

De quoi s'agissait-il ? Il n'y comprenait plus rien. Les mots

tournaient et se tordaient dans sa tête, incompréhensibles ; oui, ils étaient incompréhensibles. Et ils le rendaient furieux.

« Arrêtez de dire des conneries, vous autres ! » tempêta-t-il. « Faites-moi plutôt sortir d'ici, ou bien vous serez honteusement mis à la retraite ! Soit, vous aurez peut-être droit aux honneurs mais vous serez mis à la porte ! Vous, vous... »

Il ne trouva aucune injure assez forte pour exprimer sa colère. Il cherchait toujours ses mots quand la porte s'ouvrit. Un homme se tenait devant lui, ou plutôt il présumait qu'un homme se tenait devant lui, car il ne pouvait toujours rien voir.

« Calmez-vous donc, Ronneberger », dit l'homme d'une voix lasse.

L'insolence de cet individu dépassait son entendement. S'adresser à lui comme à n'importe quel éboueur !

« Général Ronneberger, puisqu'il me faut vous le rappeler ! » siffla-t-il, crispant les poings de fureur.

Et soudain, d'une façon imprévisible, l'homme s'écroula dans ses bras. Ronneberger sentit un liquide tiède et visqueux couler sur les jointures des doigts de sa main droite. Du sang ! Réagissant en un éclair, il bondit dans le couloir et claqua la porte derrière lui.

Il s'en était fallu d'un cheveu ! Une météorite avait sans doute heurté la station. L'homme avait clairement manifesté les symptômes dus à une soudaine décompression.

En tout cas, lui seul pouvait à présent venir à bout de cette dangereuse situation. Mais il avait gardé la tête admirablement froide ; comme toujours. Ressentant une profonde satisfaction intérieure, il se raidit et prit la direction de la centrale. C'était stupéfiant : se sentir aussi bien, alors qu'il ne pouvait rien voir ! Il avait sans doute regardé le soleil trop longtemps ; cela peut rendre aveugle mais les effets se dissipent vite. Et, s'il pensait assez longtemps à ce qui l'entourait, il pouvait presque le distinguer.

Il traversait à présent le long conduit gris en plaques d'acier de un pouce d'épaisseur. Les appareils de contrôle, sur les parois, clignotaient de leurs multiples couleurs. Partout régnait la technologie la plus moderne. (Il se demanda fugitivement pourquoi ils ne s'étaient pas plutôt mis en devoir de créer un air

plus propre. Il régnait dans l'air une odeur bizarre : on se serait cru dans un hôpital. Et puis il comprit qu'il s'agissait sûrement d'un nouveau mélange ininflammable.) Il croisait certainement d'autres personnes. Il leva le bras d'un geste sec et se mit à faire le salut militaire à intervalles réguliers. Il ne pouvait absolument pas distinguer les hommes qui étaient sûrement là ; mais ils pouvaient le voir, eux, et nul ne pourrait dire plus tard que le général Ronneberger avait été trop hautain pour ne pas saluer.

A chaque pas, il se sentait mieux. Cette ancienne sensation de légèreté, ce pouvoir de planer, ils étaient de retour en lui, plus intenses que jamais. Il se mit à rire. Oui, il était de nouveau là, cet état indicible.

Ce bonheur dont chaque seconde valait une année.

Il sautait, il riait. C'était *sa* station. Sans lui, elle n'aurait jamais été construite, non, Sir. C'était uniquement grâce à des hommes comme lui que l'humanité pouvait progresser. Des pionniers.

Parsifal Colomb Magellan Livingstone Ronneberger.

Les noms résonnaient dans sa tête tels les coups d'une horloge. Ils l'exaltaient. A présent, il ne manquait plus que Leo. Leo ? Mais il était (l'abîme s'ouvrit soudain, atrocement profond) mort. Il se figea. Bon sang, comment ça, mort ? Non, Leo allait arriver par la prochaine fusée. En fait, il avait même dû être déjà là. Bientôt, ils pourraient à nouveau parcourir les majestueux paysages lunaires, et tout serait à nouveau comme avant.

Mais au fait, pourquoi attendre aussi longtemps ? Il réalisa soudain qu'il portait son scaphandre depuis le début. Il pouvait quitter la station au moment où il le voudrait. Et puis Leo le rejoindrait. Oui, c'était là une bonne idée ! Son sentiment de bonheur grandit encore lorsqu'il pensa que, dans quelques secondes, il se retrouverait à la surface de la Lune. Il tâtonna le long du mur jusqu'à ce que sa main se pose sur un levier.

Au même instant, il entendit un bruit de pas précipités au bout du corridor. « Bon sang, il est à la fenêtre ! S'il saute, il est fichu ! Douze étages ! Il faut absolument le rattraper ! »

Il ne comprenait rien à tout cela, mais il sourit. Voilà Leo qui

arrivait en courant, ce bon vieux Leo qui, dans son émotion, se remettait à parler dans sa langue maternelle, le russe.

« Viens par ici, Leo ! s'écria-t-il. Comme autrefois ! »

Il actionna le levier et s'engagea sur le rebord. Parsifal Colomb Magellan Livingstone Ronneberger se mit à rire, héros rayonnant, et se lança dans le vide. Par ce geste, il coupa ses derniers liens avec la Terre et plongea dans ces plaines étranges où il serait heureux pour toujours.

A présent, il flottait à nouveau comme jadis. Enfin !

EIKE BARMEYER

Est né en 1939. Docteur en philosophie, il travaille principalement pour la radio et la télévision. Il a aussi publié un recueil d'essais Science Fiction : Theorie und Geschichte.

SIMULATION

Titre original : Simulation
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1975 Eike Barmeyer*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

« VOUS voulez étudier la psychotechnique ? » demanda l'une des femmes qui avait feuilleté le dossier de Daniel.

« Oui », répondit Daniel sans hésiter. Il se demanda un instant s'il devait expliquer à ces gens à quel point le terme de psychotechnique lui semblait à vrai dire inapproprié. Mais cette réflexion lui parut alors tout aussi incongrue.

Daniel savait que chaque candidat aux études de psychotechnique devait d'abord passer un test pédagogique très sévère.

« Vous vous réveillerez en un lieu que vous ne connaissez pas », dit l'un des hommes. « Mais soyez tranquille : nous interviendrons s'il se présente une situation mettant votre vie en danger. »

Le test devait avoir lieu deux jours plus tard.

Le soir, la *famille* organisa une grande fête d'adieu. La famille : outre Daniel, il y avait les deux garçons, Tom et Nelson, et les filles, Elsie et Sarah. Et, bien sûr, les parents : Barney, l'écologiste, plus Suzanne, la linguiste.

Lorsque, dix ans plus tôt, les enfants avaient quitté leur planète natale pour commencer leur formation scolaire, le gouvernement avait désigné Barney et Suzanne comme tuteurs des cinq enfants. Maintenant, à la fin de la scolarité, ce groupe devait encore se disperser. Les garçons et les filles se disséminaient de nouveau dans toutes les directions de l'espace pour poursuivre leur éducation. Barney et Suzanne étaient déjà partis se coucher quand Daniel tenta d'expliquer aux autres ce qu'était la fraternité de sang. Il avait lu quelque chose à ce sujet dans un vieux livre sur les civilisations de la Terre.

Daniel alla chercher un canif tranchant avec lequel tous s'entaillèrent les paumes. Au début, ce rituel barbare les amusa. Mais ensuite, très sérieusement, ils formèrent un cercle, chacun posant sa paume ensanglantée sur celle de son voisin. Les coupures de Sarah étant trop profondes, les autres, avec de grands rires, lui firent un gros pansement.

Ils parlèrent encore longtemps de leurs projets d'avenir. Tom et Nelson voulaient travailler comme écologistes sur leur planète natale. Elsie voulait étudier la théorie de la communication ; et

Sarah, la plus intelligente de tous, avait l'intention de travailler dans un musée anthropologique de la Planète Centrale.

Ils se posèrent des questions sur le test que Daniel, le seul d'entre eux, était à la veille de passer. Ils répétèrent les bruits contradictoires, à vous faire dresser les cheveux sur la tête, qui couraient au sujet de cet examen. On prétendaient que tous ceux qui avaient passé ce test étaient tenus au silence le plus complet. Mais une autre rumeur prétendait que l'on effaçait le souvenir qu'en conservaient les personnes testées.

Un sentiment de solitude s'empara de Daniel. Il l'avait déjà connu, autrefois, quand pour la première fois il avait expliqué aux autres son intention de devenir psychotechnicien. Ils l'avaient alors dévisagé, incrédules. Un peu comme, dans les temps anciens de l'humanité, on devait dévisager l'homme qui annonçait sa décision de se faire prêtre. Bien entendu, Daniel savait que cette comparaison était inadéquate.

PREMIER JOUR

Daniel s'éveille : un paysage désertique. Çà et là, quelques blocs de pierre un peu plus gros, des formations ressemblant à des ruines. Chaleur.

Daniel n'est pas seul. Il se retrouve au milieu de son groupe familial. Barney, Suzanne, Tom, Elsie, Nelson, Sarah – tous aussi surpris que Daniel.

Une idée grotesque : Le gouvernement aurait-il offert des vacances gratuites à la famille ? En tout cas, des vacances bien spartiates. Personne n'a de bagages, excepté une ration métallique : un bidon d'eau pour chacun et quelques tablettes de nourriture concentrée.

DANIEL : Si c'est un test, MON test, quelle raison y a-t-il pour que les autres y participent ?

Barney, le « père » et l'écologiste, développe quelques théories sur la région : sans doute un ancien berceau de civilisation. Les ruines : des restes d'habitations humaines ?

Quelque chose a peut-être mal fonctionné. Un ordinateur qui a mal compris le projet, qui a mal conçu le test ?

NELSON : Admettons que tout ceci fasse vraiment partie de son test ; mieux vaut alors que nous restions tranquilles. Tout ceci n'est que du cinéma. Il ne peut absolument rien nous arriver.

ELSIE : Jette donc un coup d'œil à ton bidon d'eau. L'eau ne se renouvelle sûrement pas d'elle-même.

Suzanne essaie de détendre l'atmosphère et propose que chacun écrive une phrase dans le sable, en lettres géantes. Chère vieille Suzanne !

Au moment où elle commence à écrire sa phrase, elle s'évanouit. Ils cherchent de l'ombre, en vain.

A la tombée de la nuit, une curieuse lumière incandescente apparaît à l'est, sur l'horizon. Vert de gris. Une incandescence qui jaillit du sable. Suzanne a de la fièvre. Elle va très mal.

BARNEY (complètement bouleversé) : Des émissions radioactives ! Il nous faut immédiatement partir d'ici !

Ils doivent porter Suzanne. Au bout de quelques kilomètres, épuisés, ils dressent leur camp pour la nuit, derrière un bloc rocheux vitrifié. Le froid est très vif.

En tremblant, avec une rage grandissante, Barney exprime ses soupçons ; il se peut qu'on les ait déposés, non : exposés, sur la Terre.

La Terre : zone contaminée et interdite.

Barney doit être devenu fou. Ou bien seraient-ce ceux qui les ont débarqués ici ?

DANIEL : Je ne voulais vraiment pas vous entraîner dans mes problèmes. Mais tout cela n'est peut-être en fait qu'un malentendu.

DEUXIEME JOUR

Suzanne s'éteint. Quand le soleil se lève, elle est morte. Barney est complètement amorphe.

BARNEY : Tout ceci n'est qu'un mauvais rêve.

TOM (criant) : Mais enfin, comprenez donc ! Si nous restons ici, bientôt nous serons tous morts.

DANIEL : Nous n'avons pas le droit de perdre la tête maintenant.

TOM : C'est toi qui nous as fourrés dans ce pétrin !

Barney aussi a de la fièvre. Il vomit. Un ciel serein. Une heure plus tard, le sable est brûlant.

Ils enterrent Suzanne derrière le bloc de rochers.

DANIEL : Suzanne, ma « mère » ! L'autre mère, sur ma planète natale, elle m'est si étrangère ! Mais Suzanne... son amour et sa tendresse ! Quand tu avais quelque chose sur le cœur, c'était comme si elle n'eût existé que pour toi.

Ils doivent aussi porter Barney. Il est très lourd, Barney, le gastronome.

BARNEY : Laissez-moi !

Soif.

NELSON : Nous devons partager les réserves. L'eau !

Les larmes coulent sur le visage d'Elsie.

DANIEL : Nous ne faisons qu'un. Nous devons nous soutenir.

Ils arrivent au bord d'une profonde crevasse. Elle est très large. Barney meurt, lui aussi. Il a probablement expiré alors qu'ils le portaient. Ils suivent la crevasse. On ne peut voir où elle s'arrête. Et il semble impossible de la traverser.

DANIEL : Ce ne peut pas être prémédité. Il n'est pas possible que cela soit prémédité !

TOM : Daniel, le psychotechnicien ! Avec son intention d'améliorer la vie sociale des hommes !

Ils grattent le sable avec violence, comme si c'était la seule activité qui leur restât. Ils enterrent Barney.

DANIEL : Barney. « Père » et grand-père. Père de tous les pères. Quand il te parlait, il posait sa main sur ton épaule.

Le soir, de nouveau cette incandescence. Menaçante. Répugnante. Ils passent la nuit à proximité de la crevasse. Serrés les uns contre les autres.

TROISIEME JOUR

Le matin, ils n'y avaient pas prêté attention : la crevasse, comme un anneau gigantesque, se referme autour de la zone d'où ils sont venus. Ils ont en quelque sorte marché en rond.

DANIEL : Un jeu. Un jeu inhumain ! Des pions sur un échiquier : Suzanne, Barney... Non ! ! !

La crevasse semble s'être un peu rétrécie. Ils jettent leurs maigres biens par-dessus, les bidons d'eau. Maintenant, ils sont obligés de sauter.

Nelson saute le premier. Puis Tom, Sarah...

LES AUTRES : Saute, Elsie ! Mais saute donc !

Elsie se met à hurler. Daniel, qui veut sauter le dernier, gifle Elsie.

ELSIE (pleurant) : Merci, Daniel !

Elsie saute. Tombe dans la crevasse.

Daniel se jette par terre, et, désespéré, se frappe la tête sur le sable.

LES AUTRES : Daniel !

Daniel saute. Il saute plus loin que tous les autres.

Ils courent, laissant la crevasse derrière eux, courent jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, épuisés. Le sable est mou et souple comme une substance plastique. En quelques minutes, le ciel se couvre de gros nuages. Et alors il commence à pleuvoir.

De l'eau !

SARAH : Faites attention, et tout ira bien.

La pluie c'est comme un mur d'eau s'écroulant sur eux, les jetant par terre. Très douloureux. Ils crient.

DANIEL (à bout de souffle) : Il faut recueillir l'eau !

D'un seul coup, la pluie cesse. Avant même qu'ils aient pu ouvrir leurs bidons. En quelques secondes, le sol meuble a absorbé toute l'eau. Sans laisser de traces.

NELSON : La pluie était sans doute radioactive.

SARAH : On va nous retrouver... Une opération de sauvetage...

Tom commence à rire, se tord de rire.

DANIEL (c'est la nuit ; il s'endort). Psychotechnique : la théorie et la pratique du comportement des formes de vie intelligente – des formes de mort !

QUATRIEME JOUR

Ils traversent une région où le sable semble porter la marque d'un gigantesque motif incompréhensible que des milliers de jardiniers auraient dessiné avec leurs râteaux. Dans ce motif : des traces de pas. Les leurs ? Non. Une créature quadrupède. Depuis la veille au soir, Tom se refuse à prononcer le moindre mot.

DANIEL : Tant que nous nous parlons, nous savons que nous sommes vivants.

SARAH (à voix basse) : ... mourants.

NELSON : J'ai l'impression d'avoir un morceau de viande étranger dans la bouche à la place de la langue.

DANIEL : Un plan... Ce dessin dans le sable.

Soudain, ils aperçoivent cette créature dont ils ont trouvé les traces dans le sable. Elle est couchée sur le sol, immobile. Elle ressemble un peu à un sanglier avec de la fourrure, ou à un petit ours. Apparemment elle n'a pas d'yeux. Tom s'approche d'elle, la regarde fixement ; soudain, d'un bond, elle saute à la poitrine de Tom. Un éclair, comme l'éclat d'une faucille. Tom s'écroule... dans une mare de sang.

DANIEL (hors de lui) : Nous ne t'avons rien fait !

Daniel se jette sur la bête, la saisit dans ses bras, et haletant, il l'étrangle. L'animal s'affaisse. Comme un fou, avec ses ongles et ses dents, Daniel commence à déchiqueter la peau de la bête. La peau se détache ; en-dessous apparaissent les organes d'une machine. L'animal : un automate.

Ils enterrent Tom. Sa tombe laisse une tache sinistre à la surface ratissée du sable.

Ils approchent d'une ville en ruine. Ils partagent les derniers restes de la nourriture concentrée. L'eau – s'ils sont économes : peut-être encore deux jours.

Les ruines des maisons semblent comme liquéfiées. Ils découvrent l'entrée d'une cave. Dans la cave : des squelettes humains. Prudemment, Daniel les évacue au-dehors.

DANIEL : Ces squelettes... C'est la réalité. Mais est-ce bien la réalité ?

CINQUIEME JOUR

Quand Sarah et Daniel s'éveillent, Nelson est parti. Sur le sol de la cave, une petite note : *Je n'en peux plus.*

A côté de la note : le bidon d'eau de Nelson.

Ils versent ce qui leur reste d'eau dans un seul bidon. Ils se regardent. Sous leurs pieds, ils sentent le sol de la cave commencer à bouger. Lentement, comme un organe commençant son activité. Cela s'allonge et se rétracte. Un estomac qui s'est refermé sur sa nourriture. Epouvantés, Sarah et Daniel se précipitent au-dehors. Quand Sarah se passe la main dans les cheveux, ils lui restent dans la main, en touffes.

DANIEL : Sarah !

SARAH : Suis-je Sarah ?

DANIEL : Suis-je Daniel ?

Il leur semble que la ville en ruine s'est agrandie durant la nuit.

Elle s'étend jusqu'à l'horizon. Et lorsqu'ils sont parvenus là-bas, elle s'étend encore plus loin, jusqu'à l'horizon suivant.

SARAH : Nous restons ici.

Sarah prend le bidon d'eau et commence à en verser le contenu sur le sol.

SARAH : J'aimerais qu'il pousse des fleurs à cet endroit.

Daniel se précipite sur Sarah et tente de lui arracher le bidon des mains. Les forces de Sarah semblent s'être décuplées. Sa main, telle une pince métallique, se pose sur le cou de Daniel. Ils tombent.

DANIEL : Sarah, tu m'étrangles !

De la main, Daniel cherche une pierre. Il frappe.

Sarah est morte. Sa main, qui serre toujours le cou de Daniel, est morte. C'est maintenant une chose, que Daniel a autour du cou. Il l'enlève prudemment.

Daniel est seul.

Il est assis par terre. Il se cache la tête dans les mains et pleure.

DANIEL : On ne peut tout de même pas me faire cela ! – *On ?* – C'est inhumain.

Il contemple ses mains, les cicatrices de la cérémonie de fraternisation. Il prend la main de Sarah. Les cicatrices ! Ils avaient été obligés de faire un pansement à Sarah. Et là, il n'y a plus de cicatrices !

DANIEL : Sarah, et cependant pas elle... Une imitation de l'époque qui a précédé cette soirée. Nelson... Tom... Elsie... Barney... Suzanne : des fantômes. Des créatures artificielles. Des non-hommes. (Hors de lui) : Non, c'est vous, les monstres qui avez monté tout cela !...

Devant les écrans d'observation, les hommes et les femmes respirent. Le test était fini. Et Daniel avait deviné. Il s'était aperçu du caractère barbare de cette simulation.

4 L'un des hommes dit : « Je ne pourrai jamais me faire à l'idée que nous soyons contraints d'exposer nos candidats à une simulation aussi complète ».

L'une des femmes rétorqua : « Il ne pourra porter la responsabilité de sa profession future que s'il a appris à se connaître et à connaître ses réactions dans une situation critique. Et si un jour il s'est réellement retrouvé seul. »

L'homme demanda : « Mais pourquoi la cruauté de cette simulation ? »

' La femme répondit : « Ce n'est qu'ainsi qu'il apprendra à combattre la barbarie. »

L'homme ajouta : « Je pense pourtant que nous nous rendons coupables. » Sur leurs écrans, ils regardèrent Daniel prendre le bidon d'eau et le vider lentement. Le visage fermé.

JOERN J. BAMBECK

Est né en 1942 à Berlin. Etudes de psychologie, philosophie et anthropologie. Diplômé de psychologie, docteur en philosophie (1968) et psychothérapeute, il est actuellement chargé de cours à l'université de Munich.

ROMEO ET JULIETTE
UN AMOUR BIONIQUE

Titre original : Romeo und Julia
Traduction : Martine Blond
© *1975 Joern J. Bambeck*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

LA porte était ouverte.

« Entre donc. »

Le vieil homme avait parlé sans se retourner. La jeune fille ferma la porte, alla à la fenêtre et regarda au-dehors.

« J'aime regarder la pluie, bien au chaud dans une pièce.

– Moi, la pluie me rend triste », dit la jeune fille ; mais son esprit était ailleurs.

« A quoi penses-tu ? » demanda le vieil homme, cherchant à l'aider.

« A tout et à rien », fut la réponse, évasive.

Le vieil homme n'insista pas.

« Quel âge as-tu, au fait ? » dit-elle soudain.

« Parfois, je n'en sais trop rien moi-même ; en fait, j'aurai bientôt 130 ans.

– C'est pas croyable ! » s'exclama la jeune fille, complètement déconcertée.

« Va tranquillement jusqu'au bout de ta pensée. Tu veux dire : pas croyable qu'un 10e puisse vivre aussi vieux... En fait, tu as raison ; pour un 10e, j'ai assez vécu.

– Moi-même, je ne suis seulement qu'une 15e.

– Mais tu es encore trèès jeune ; et tu deviendras sûrement une 100e.

– Ce n'est pas possible », le corrigea la jeune fille, « la limite se situe vers les 98es, tu le sais bien.

– Pour moi, ces choses ne sont plus tellement certaines ; alors je les oublie facilement. »

La jeune fille semblait éprouver quelque difficulté à poser la question suivante ; elle hésita un peu : « Quel effet ça te fait-il d'être un 10e ? »

Au cours des ans, le vieil homme n'avait pas seulement développé une excellente intuition, il avait réussi à la conserver. La jeune fille avait évité avec tact la formule « rien qu'un 10e », bien qu'elle fût sous-entendue. Les questions renfermaient souvent des allusions qu'il fallait encore savoir saisir.

« Est-ce que ça *te* fait quelque chose de n'être qu'une 15e ? »

La jeune fille le regarda avec étonnement, puis se détendit aussitôt :

« A moi, ça ne me fait vraiment rien... ou alors pas grand-chose ».

Le vieil homme vola une nouvelle fois à son secours :

« A toi non, mais... ?

– Je crois que, lui, ça l'embête un peu... et même beaucoup, sans doute.

– Tu l'aimes beaucoup ?

– Beaucoup.

– Et pourquoi est-ce que ça l'embêterait ?

– Il est presque un 50e, et la plupart de ceux de mon âge sont déjà des 30es.

– Sait-il que tu es une 15e ?

– Bien sûr que non.

– Tu as peur de le lui dire...

– Je ne peux pas le lui dire, je le perdrais. »

Le vieil homme caressa les cheveux de la jeune fille : « Ne crois-tu pas qu'il t'aimerait quand même ?

– Et toi, tu le crois ? »

La jeune fille avait l'air complètement décontenancée.

Les yeux du vieil homme se posèrent à nouveau sur la fenêtre. On aurait dit qu'il n'avait pas entendu la question ; mais ce n'était qu'une apparence.

« Je ne peux pas répondre à ta question en un mot ou même en une phrase. » Il parlait bas et très lentement. « Mais, si tu veux, je vais te raconter une histoire qui apportera peut-être une réponse à ta question. »

La jeune fille se rapprocha un peu. Il n'en fallut pas davantage au vieil homme, et il se mit à raconter :

« Il y a bien des années, lorsque se révéla graduellement l'ampleur monstrueuse de la catastrophe, alors...

– Quelle catastrophe ?

– Dans l'optique d'alors, cela nous parut effrayant, lorsque dans les années soixante-dix les différentes sortes de cancer se mirent à proliférer à une vitesse toujours croissante. En 1975, à peu près 28 % des hommes mouraient du cancer, en 1978 ils étaient déjà 35 %, et en 1980 presque 52 %. Malgré d'énormes efforts de recherche, les origines demeurèrent mystérieuses, et les méthodes de traitement conventionnelles telles que la chirurgie,

les rayons et la chimiothérapie se révélèrent totalement inefficaces. La seule issue sembla finalement devoir être la chirurgie des organes artificiels. A cette époque, la vogue des prothèses n'était certes pas très avancée. En dépit du fait que cela représentait un énorme progrès, pendant les premières décennies du XXIe siècle les gens dotés d'organes artificiels étaient considérés comme des infirmes. Mais il se produisit bientôt une chose étrange : les hommes se mirent bientôt à tenir ces organes en plus haute estime que les parties naturelles du corps.

– Comment ça, étrange ? Non seulement un organe bionique remplace efficacement un organe naturel, mais encore il travaille plus régulièrement et s'use moins vite !

– Bien sûr ! » Le vieil homme n'aimait guère parler de des choses. « En tout cas, on abandonna les recherches sur les causes du cancer et on commença à remplacer les organes, grâce à la bionique, avant même les premiers signes de la maladie. Au début seulement chez les adultes, puis chez les adolescents, et on le fait à présent même chez les enfants. »

La jeune fille ne pouvait pas comprendre l'irritation grandissante du vieil homme, et elle s'étonnait qu'il lui raconte ce qu'elle savait déjà depuis longtemps ; mais le vieillard continua sans s'émouvoir :

« Le volume d'organes bioniques par rapport au volume du corps entier, le soi-disant *indice bionique,* devint finalement un facteur de prestige décisif. Tu as raison, on ne peut pas devenir un 100e parce que le cerveau humain ne peut pas – ou plutôt, devrais-je dire : pas encore – être remplacé. » Le vieil homme secoua la tête comme s'il voulait ainsi chasser cette dernière pensée, et un moment s'écoula avant qu'il reprenne son récit :

« A cette époque, où les hommes vivaient encore dans des alignements de maisons en pierre et où la technologie s'appelait encore chirurgie de substitution ; à cette époque, donc, un jeune homme tomba amoureux de façon singulière d'une magnifique jeune fille. Il avait peint un tableau, non sans talent sans doute, le tableau d'une femme jeune et belle qui n'existait que dans son imagination. Il allait souvent se promener, s'installait dans des parcs et créait en rêve un monde tel qu'il le souhaitait. Assis

au soleil, les yeux fermés, il sentit un jour quelqu'un s'asseoir à côté de lui. Il ouvrit les yeux, les referma aussitôt, puis les rouvrit très lentement, incapable de croire ce qu'il voyait : la jeune fille née de son imagination était assise près de lui, comme sortie du tableau. Il la regarda avec insistance : « Je t'ai peinte, mais en vérité tu es encore plus belle, lui dit-il. – Comment peux-tu m'avoir peinte : je ne t'ai encore jamais vu ! » La jeune fille était déconcertée ; de plus, le jeune homme lui plaisait. « Viens avec moi, dit-il, je vais te montrer le tableau. » Elle secoua la tête, bien qu'elle eût en fait souhaité accepter. « Alors attends-moi, dit-il, je vais le chercher. » Il se leva d'un bond et, alors qu'il s'éloignait à toutes jambes, il cria encore : « Il faut que tu m'attendes ; promets-moi de m'attendre ! » Il avait déjà disparu derrière l'enceinte du parc quand elle secoua presque imperceptiblement la tête. La semaine suivante, il vint tous les jours dans le parc ; il restait assis sur le banc des heures durant, avec l'espoir de revoir la jeune fille. Bien des semaines passèrent ; et puis ce jour arriva enfin. Elle fut étonnée de le revoir, et encore plus étonnée d'apprendre qu'il avait attendu là tous les jours depuis lors. Et, lorsqu'il ajouta qu'il avait conçu pour elle un amour impérissable, elle se leva sur-le-champ et s'enfuit sans prononcer un seul mot. Le jeune homme réussit cependant à la suivre sans être vu, et découvrit où elle habitait et qui elle était. Il s'arrangea alors pour la rencontrer sans cesse, comme par hasard ; mais chaque fois il fut étonné par son attitude distante. Il craignit bientôt de découvrir qu'elle en aimait un autre, mais il ne la vit jamais avec un autre homme, et continua donc à la courtiser. Après des mois, il réussit enfin – du moins, c'est ce qu'il lui sembla – à faire sa conquête ; et un soir, alors qu'ils échangeaient leur premier baiser, elle lui avoua qu'elle l'aimait depuis leur première rencontre. « Alors pourquoi tout cela ? lui demanda-t-il. – Parce que je ne dois pas tomber amoureuse. – Et pourquoi pas ? – Parce que je sais que je perdrai ton amour ! » Mais il la prit dans ses bras et déclara : « Il n'existe rien au monde qui puisse détruire l'amour que je ressens pour toi. » Elle se déroba doucement à son étreinte et le regarda dans les yeux en disant : « Tu sais qui je suis et tu sais aussi qui est mon père. Il y a trois ans (le souffle lui manqua à plusieurs

reprises avant qu'elle pût poursuivre son récit), il y a trois ans, j'ai eu un grave accident ; ma voiture a été percutée par un train. On m'a dit plus tard que la voiture avait été broyée par le train. Je, ou plutôt ce qui restait de moi, fus rapiécé tant bien que mal et apporté au laboratoire voisin de mon père. Celui-ci avait à faire un choix difficile : laisser périr mon cerveau, intact, ou bien tenter de constituer un corps presque entièrement artificiel. » A cet instant, le jeune homme soutint bravement son regard et dit aussi calmement qu'il le put : « Continue, s'il te plaît. » Elle avait visiblement du mal à parler. « Ma colonne vertébrale était détruite à 80 % ; tout mon corps était dans le même état. Mon père décida de me créer un nouveau corps selon la méthode qui jusque-là avait réussi uniquement sur des chimpanzés. Il avait été le premier à se risquer à de telles recherches. »

Le vieil homme tourna la tête vers la jeune fille :

« Tu connais sûrement son nom.

– La première bionisation intégrale sur un singe humanoïde ? N'est-ce pas Lanikov qui l'a réussie ?

– Oui.

– Mais je n'ai jamais entendu dire qu'il avait aussi réussi la bionisation intégrale d'un humain.

– A sa place, aurais-tu annoncé cette réussite ?

– Absolument ; il n'avait certainement pas à garder secret ce progrès immense pour l'humanité !

– Dans l'optique d'aujourd'hui, tu as raison, mais à l'époque... Bien des choses qui te paraissent admirables étaient alors des objets d'opprobre.

– Je ne te comprends pas.

– Aie encore un peu de patience, tu me comprendras lorsque je serai arrivé à la fin de l'histoire », dit le vieil homme. Il regarda de nouveau par la fenêtre et reprit son récit :

« Pour la jeune fille, il était pénible – comme je te l'ai dit – de parler de cela ; mais le jeune homme voulait tout savoir. Lanikov, comme il l'apprit, avait d'abord connecté le cerveau à un circuit sanguin artificiel qui – pour éviter tout traumatisme – contenait un produit maintenant les fonctions cérébrales à un niveau subconscient. Ensuite, il relia les zones réceptrices de la région optique du cerveau à un stéréosensor bionique afin de

traduire les ondes électromagnétiques du spectre lumineux en impulsions équivalentes. Après que la drogue se fut dissipée, la conscience se réveilla et put percevoir visuellement son environnement. Lanikov se borna d'abord à expliquer à sa fille qu'elle avait été victime d'un accident qui avait engendré une paralysie totale, mais que cette paralysie pourrait être vaincue.

– Il lui fallait communiquer avec elle par écrit. Pourquoi n'avait-il pas d'abord implanté un Vocoder bionique ? demanda la jeune fille.

– Le développement des appareils reproducteurs de la parole et de l'ouïe était encore loin d'être aussi avancé ; en effet, pour ces organes artificiels les expériences sur des animaux n'offraient pas une base de recherche suffisante ; de plus, la réactivation de la perception visuelle était susceptible de réduire considérablement le danger d'une lésion par insuffisance de stimulation. »

La jeune fille acquiesça. La réponse semblait la satisfaire. Le vieil homme savait que cette partie de l'histoire intéressait beaucoup son auditrice ; aussi s'efforça-t-il de la lui raconter avec autant de détails que possible ; mais le son de sa voix et le choix de ses mots trahissaient la difficulté qu'il éprouvait.

« Vint ensuite l'assemblage d'un squelette animé par un servomécanisme qui, grâce à un convertisseur, était dirigé par les impulsions cérébrales ; et ainsi le problème du couplage par réaction cinétique de Lanikov put être résolu d'une manière satisfaisante. Ce squelette devait être recouvert d'une peau synthétique dotée de récepteurs bioniques sensibles à la température, à l'humidité et aux vibrations, enveloppant un physique parfait. »

La jeune fille l'interrompit : « Comment la température corporelle était-elle réglée ? Quels générateur ou accumulateur d'énergie étaient utilisés ? Et comment...

– Doucement, doucement ! » Le vieil homme interrompit ce flot de questions impatientes : « Je crois que la température corporelle était réglée par électrothermie, et comme générateurs d'énergie Lanikov utilisa des accumulateurs miniatures rechargeables ; mais je ne peux pas te décrire ces choses avec précision. Je crains même de ne pouvoir te donner aucune

réponse satisfaisante. Heureusement, il suffit pour mon histoire de savoir que Lanikov et son assistant réussirent effectivement à créer un nouveau corps pour le cerveau préservé de sa fille. »

La jeune fille aurait voulu poser encore tant de questions, et savoir par exemple comment avait été résolu le problème de la mise en place du cerveau ; si Lanikov était déjà parvenu à simuler toutes les fonctions naturelles du corps, comme respirer et expirer, manger et digérer... Mais elle se retint.

« En outre, le problème majeur n'était pas, malgré toutes ces difficultés, de redonner au cerveau un corps en état de marche, mais de rendre supportable à un esprit humain le choc de devoir soudain vivre dans un corps nouveau, artificiel. »

Le vieil homme s'était attendu au regard stupéfié de la jeune fille ; et il poursuivit alors :

« Jadis, à tort ou à raison, on ressentait encore le corps naturel comme le plus précieux des biens. Je dis ressentir à dessein, car face aux choses nouvelles le sentiment de prime abord l'emporte sur le raisonnement. Je ne suis moi-même pas encore délivré de ces émotions, mais cependant suffisamment affranchi pour ne pas nier la logique de tes arguments sur la supériorité du corps bionique. Comprends-tu ce que je veux dire ? »

La jeune fille acquiesça, et sur son visage l'expression stupéfiée était devenue pensive. Elle demanda :

« Comment fut-il possible de lui rendre le choc supportable ?

– Lanikov choisit de procéder par étapes. D'abord, il fit croire à sa fille qu'il lui fallait seulement remplacer une partie de sa peau par de la matière synthétique. Avec le temps, elle commença à se demander quelle pouvait bien être l'étendue de cette partie, et même s'il ne s'agissait réellement que d'une partie ; en effet, elle ne pouvait déceler nulle cicatrice ou différence de pigmentation. Elle surmonta cette incertitude croissante en décortiquant l'idée suivante : quelle importance, même si toute sa peau était synthétique ? Mais cela ne se fit pas du jour au lendemain. Cette incertitude progressive permettait de préparer une prise de conscience croissante, dont l'évolution serait avant tout manipulée par le père, à l'insu de sa fille. Et ainsi, pas à pas, la conscience de la jeune fille put arriver à supporter l'énormité du changement. »

Le vieil homme s'interrompit, comme s'il ne savait pas comment poursuivre son récit.

« Elle a eu tort, n'est-ce pas ? »

Cette question sembla ramener le vieil homme à la réalité.

« En quoi a-t-elle eu tort ?

– Mais... elle lui a tout raconté comme tu viens de le faire.

– Tu veux dire qu'elle aurait dû procéder comme son père. Elle aurait dû lui donner la possibilité de se faire progressivement à la situation.

– Etrange, dit le vieil homme, que cette idée ne me soit jamais venue à l'esprit. »

Regardant pensivement par la fenêtre, il reprit son récit :

« Après avoir tout appris, le jeune homme voulut lui prouver par un baiser que cela ne changeait rien pour lui ; toutefois, comme elle ne relevait pas la tête, il se contenta de l'embrasser sur le front. Mais, avant que ses lèvres entrent en contact avec la peau, il s'aperçut qu'il hésitait un peu. De retour chez lui, il y pensa longuement et arriva à la conclusion que l'amour s'attache à la personnalité du partenaire ; des choses extérieures comme le corps ou le comportement sont en fin de compte accessoires ; elles aident peut-être à la naissance de l'amour, mais n'ont rien à voir avec l'amour proprement dit. »

La jeune fille acquiesça et crut comprendre pourquoi le vieil homme lui racontait cette histoire. Cependant celle-ci n'était pas encore arrivée à son terme.

« Malgré ces réflexions, le jeune homme se sentait troublé par l'idée qu'elle avait un corps artificiel, surtout lorsqu'il avait envie d'être tendre avec elle. Mais il se disait que cette sensation disparaîtrait rapidement et il lui affirmait que l'on aime avant tout la personnalité du partenaire ; et, sans le vouloir, il la renforça dans la peur que son corps le dérangeât plus qu'il ne voulait se l'avouer.

« Un jour, elle lui demanda ce qu'il ressentait lorsqu'il lui caressait amoureusement le corps. Il mentit alors pour la première fois : " Je ne me soucie nullement que ton corps soit artificiel ou non. Tu es merveilleusement belle et je t'aime comme tu es. " Il fut alors convaincu de l'aimer réellement ;

mais il n'avait toujours pas pu s'habituer à l'idée de ce corps artificiel. Au contraire : lorsqu'il l'embrassait, il cherchait à découvrir si ses lèvres ou sa langue n'avaient pas un air quelque peu caoutchouteux. La jeune fille se força à croire ses affirmations, car elle *voulait* y croire ; et ainsi ils en vinrent à faire l'amour. Son corps parfait était non seulement apte à l'amour mais également capable d'atteindre l'orgasme. A chaque union sexuelle elle sentit grandir l'espoir que son corps artificiel ne comportait aucun obstacle insurmontable à leurs rapports. Mais les apparences sont trompeuses. Malgré tous les efforts du jeune homme, son trouble ne s'atténua pas, au contraire ; lorsqu'il la caressait, il pensait encore plus souvent : Je touche de la peau synthétique truffée d'électrodes, sous laquelle coule du sang artificiel. Et, quand il lui faisait l'amour, il se demandait : Comment peuvent bien fonctionner les réglages pour l'élévation de la température et de l'humidité ? Et finalement il en vint même à se demander où était la différence avec une poupée gonflable. De telles pensées suscitèrent en lui un sentiment de culpabilité et de crainte, et ses capacités se mirent à décliner. Il chercha à y remédier par tous les moyens possibles, mais plus il tentait d'entrer en érection moins son pénis réagissait.

« Tous deux étaient fort tristes de cette situation, et il chercha à la consoler en parlant du véritable amour, dont le sexe n'est qu'un accessoire. Elle ne lui répondit pas, bien qu'elle sût à quoi s'en tenir. Un jour cependant, après qu'il se fût montré encore plus mal à l'aise dans son comportement, elle dit : " Tu veux sans doute m'aimer, mais ton horreur devant mon corps artificiel t'en empêche. Peut-être existe-t-il, cet amour abstrait dont tu me parles toujours, mais ça ne marche pas pour nous ; car, malheureusement ou heureusement, nous ne sommes pas encore assez mûrs, peut-être pas assez vieux, tout simplement. " Il savait n'avoir rien à lui répliquer ; ce qui fut le cas, car il savait aussi qu'elle voulait mettre fin à leurs rapports. »

La jeune fille avait écouté, de plus en plus déconcertée ; cette histoire n'était-elle pas créée pour lui montrer comment échapper à toutes ses peurs ? Et, à présent, ses craintes et ses doutes se trouvaient renforcés. Elle voulut dire quelque chose, mais ne sut pas trouver les mots, et se mit à pleurer silencieusement.

Le vieil homme n'avait rien remarqué de tout cela, car depuis un bon moment il parlait les yeux fermés :

« Quelques jours après cette discussion se produisit un accident. En traversant une rue, elle fut renversée par une voiture et précipitée à terre, si malencontreusement que l'appareil alimentant son cerveau fut endommagé. Sur la victime, sans connaissance, on trouva une carte disant qu'en cas d'accident le professeur Lanikov devait être prévenu sur-le-champ. Malgré le transfert rapide au laboratoire de son père, la crainte était grande que le défaut d'oxygénation du cerveau eût causé des dommages irréparables. Le père pouvait certes maintenir sa fille en vie, mais fut incapable de la ramener à la conscience.

« Le jeune homme venait la voir tous les jours ; il restait assis pendant des heures près de son lit, et répétait sans cesse – il savait pourtant qu'elle ne pouvait l'entendre – combien il l'aimait. Il l'embrassait sur le visage, sur les mains, il l'embrassait sans la moindre impression étrange. Il la tenait doucement dans ses bras et embrassait ses lèvres avec une tendresse infinie, comme s'il eût pu ainsi la ramener à nouveau à la vie... »

Le vieil homme se tut.

La jeune fille toucha doucement sa main ; et, lorsqu'il lui demanda si elle ne s'était pas endormie, faisant silencieusement non de la tête, elle l'embrassa sur la joue et dit :

« Tu l'as sûrement beaucoup aimée. »

La jeune fille se leva alors, car elle pensa que le vieil homme voulait être seul ; mais à la porte elle se retourna encore une fois :

« Je lui dirai que je ne suis qu'une 15e. »

Le vieil homme leva la main : il voulait encore dire quelque chose ; mais la jeune fille était déjà partie.

THOMAS ZIEGLER

Est né en 1956. Employé municipal. A l'origine lecteur et critique de S.F., il écrit aujourd'hui lui-même.

LES MONDES DE MATUSCHEK

Titre original : Matuscheks Welten
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1977 Thomas Ziegler et Agence UTOPROP*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

MATUSCHEK contempla nonchalamment la lumineuse tache claire sur le mur. C'était une tache curieuse : grande comme la paume de la main, informe et boursouflée, avec d'innombrables coins et recoins, des saillies, des trous et des bords dentelés.

« Que voyez-vous ? » demanda Rescor de sa voix monotone, semblable au clapotis de l'eau.

Matuschek cligna des yeux, les ferma : il avait mal aux yeux. Si seulement cette pression avait fini par se relâcher ! « Un voilier », dit-il finalement. Involontairement, il laissa retomber sa tête. Oui, réellement. Maintenant il pouvait le voir distinctement ! Un gros schooner gémissant qui avançait en tanguant, toutes voiles claquantes, battu par des paquets d'eau salée, trempé et engourdi par le froid dans l'air marin glacial.

« Etonnant ! » fit remarquer Rescor, intéressé.

Matuschek ne répondit pas. Il était assis, affalé, sans forces, dans un fauteuil pivotant rembourré ; ses cuisses, sa taille et sa poitrine étaient entourés de sangles en plastique de la largeur d'un doigt, et sur son front étaient fixées des électrodes froides, scintillantes comme du fer-blanc. Matuschek n'entendit qu'indistinctement le grognement sourd du diagnostiqueur ; le fauteuil était un monstre gigantesque de métal et de plastique qui surveillait électroniquement et de près ses réactions.

La tache disparut, faisant place à une autre.

« Que voyez-vous ? » redemanda Rescor.

Combien de fois ? pensa Matuschek étourdi. Cinquante, cent ou mille ? Qu'était donc devenu le temps ? Et que lui voulait-on ? Pourquoi cet examen ?

« Que voyez-vous ? » La patience de l'analyste semblait inépuisable. D'une manière inexplicable, la tache sur le mur donnait une impression de grâce et de sérénité ; et Matuschek, réprimant le rire nerveux qui le prenait à la gorge, humecta ses lèvres desséchées, puis ses cordes vocales enrouées en avalant sa salive.

« Un oiseau ! » décida Matuschek. « Un oiseau ! Une douce petite boule de plumes, de larges ailes blanches, au loin sur le disque du soleil couchant. Un oiseau qui dérive, porté par les vents. »

Un silence. Matuschek écoutait son cœur battre violemment.

« Je crois que nous en savons assez », fit remarquer Tribeau avec impatience. Il jeta autour de lui un regard agressif. « Ou est-ce que l'un de vous ne serait pas encore parvenu à une décision ? »

Persson, Hellmann et Kleijinken s'empressèrent de secouer leurs têtes grisonnantes, regardèrent Rescor et attendirent son approbation.

L'analyste en chef se passait légèrement la pointe des doigts sur les sourcils. C'était un geste que Matuschek lui avait souvent vu faire. Un geste affecté, maniéré, ne servant qu'à cacher la totale insensibilité de Rescor; conférant aux traits de son visage l'aspect d'une poupée de cire.

« L'idée d'évasion », poursuivit Tribeau avec empressement, « est devenue à mon avis la névrose dominante, et elle exerce déjà une influence sur le système de défense du subconscient. Je dirais que c'est tout simplement idéal ! Tout simplement idéal ! »

Rescor se leva, se dirigea vers le diagnostiqueur et bascula quelques manettes.

Matuschek ressentit un clac ! clac ! clac ! clac ! L'engourdissement de son crâne s'évanouit.

Rescor mit la main dans la poche aplatie de son vêtement synthétique, d'un vert vif et soyeux, et produisit un paquet de cigarettes. « Auriez-vous seulement envie de dire que le patient Matuschek est vraiment idéal ou bien *le dites-vous* effectivement, docteur Tribeau ? » demanda-t-il avec ironie. Tribeau rougit. Avec une étrange lucidité, Matuschek pouvait suivre l'itinéraire du flot sanguin qui gonflait les minuscules veines de ses joues au point que, fermes et larges, elles couvraient le blanc de la peau. Tribeau toussota : « Le patient *est* idéal », corrigea-t-il en s'excusant. Rescor acquiesça et retroussa les lèvres, amusé. « Le problème de notre temps, philosopha-t-il aigrement, c'est la dilution croissante des modes d'expression scientifiquement exacts. De la précision, docteur Tribeau. Ce n'est qu'en étant précis qu'il est possible de contrôler l'Etat, la société et l'individu, et de poursuivre leur développement de la seule manière correcte. » Songeur, il tira sur sa cigarette, soufflant un nuage de fumée vers le plafond. « Souvenons-nous donc ! Le

chaos moral et politique qui régnait encore il y a dix ans prouve très clairement la justesse de ce processus de pensée !

– Bien entendu, docteur Rescor ! » s'empressa d'acquiescer Tribeau. « Excusez-moi. » Il baissa la tête.

Rescor fit un signe de la main. Puis il se tourna vers Matuschek. « L'analyse est terminée », déclara-t-il sans transition à l'homme qui était assis là, enchaîné. « Compte tenu de votre évolution jusqu'ici criminelle, de votre comportement antisocial et antinational, le diagnostic est clair, sans le moindre doute et sans appel. Docteur Persson ! » Le petit psychologue aux membres frêles et aux grandes oreilles grotesques se leva précipitamment. « Docteur Persson, allez-y ! »

Persson s'éclaircit la voix et esquissa une courbette maladroite. « Il faut noter chez le patient Matuschek des penchants criminels dès sa prime jeunesse. D'après les renseignements de la Banque nationale de données, à l'âge de dix-neuf ans il purge une petite peine d'emprisonnement de quatre semaines pour avoir transgressé la loi sur les stupéfiants. Après la révolution et la consolidation de l'union politique qui s'ensuit, le patient manque de nouveau, et délibérément, aux devoirs élémentaires du citoyen. Il s'insurge contre la loi de développement économique en incitant ses collègues de travail à entamer une grève illégale dans une usine succursale du consortium chimique Europharma.

« Il proteste publiquement contre le programme indispensable d'assainissement des villes et affirme à tort que cela contribuerait à amoindrir la qualité de la vie de la population.

« Il insulte le Nouvel Etat en l'accusant d'exploitation, de dictature et d'être – textuellement – *la propriété privée d'une clique de politiciens cupides et corrompus et de leurs complices : industriels et militaires.* Pour ces calomnies sapant le moral et nuisibles à l'Etat, le patient est condamné par un tribunal d'exception de la région centrale à un an de travaux forcés. Plus tard, on l'hospitalise à l'Institut de psychorecherches pour lui faire subir un traitement de stabilisation sociale. Après sa sortie, il vit plusieurs mois à Bruxelles et entre en contact avec un groupe de fauteurs de trouble notoires, dont il subit de plus en plus l'influence.

« Au cours d'une action terroriste contre une station militaire expérimentale secrète de la milice nationale, il est capturé par les forces de sécurité et incarcéré ici, dans notre institut, pour subir une analyse de personnalité. » Persson humecta sa lèvre inférieure desséchée, ratatinée par les crevasses. « L'analyse a prouvé que les motivations criminelles du patient Matuschek doivent être imputées à un vice psychique. Le patient Matuschek a un besoin névrotique d'indépendance, qui au cours de sa vie s'est transformé en une fuite paranoïaque de la réalité. Le patient nie la sollicitude de l'Etat et l'effort que fait ce dernier pour garantir à tous les citoyens sécurité, calme et ordre, et ce à un tel point que sa personne est constamment menacée.

« Psychiquement, le patient Matuschek fuit la réalité par une monstrueuse manie de la persécution, pour se réfugier socialement dans l'illégalité d'actes de violence criminels et antinationaux. » Persson eut un sourire diplomatique. « A ce stade avancé, une guérison me paraît exclue ! »

Matuschek garda le silence. Un épuisement léthargique ralentissait ses pensées et l'empêchait de donner libre cours à son indignation. Les conclusions de ce nabot reposaient sur un entendement bizarre de la psychologie.

Bien sûr qu'il souffrait de paranoïa – mais n'était-ce pas logique dans un pays où les habitants étaient empoisonnés par un appareil de contrôle possédant des myriades de têtes, une méduse voyant tout, entendant tout, sachant tout ? Dans un pays où les media prêchaient des mensonges et manipulaient la vérité, taisaient les anomalies et faisaient un crime de toute résistance au régime dictatorial ? Où les tribunaux ne rendaient pas la justice mais établissaient des directives pour un comportement moral ? Où la psychologie, la sociologie et la philosophie étaient au service du meutre légal et de la terreur-institution ? Dans un pays où la majorité devait obéir sans rien posséder et où la minorité commandait en disposant de tout ?

La paix et l'ordre – bien sûr qu'il ressentait ces deux choses comme une menace personnelle ! Et pourtant – cela était-il vraiment pathologique quand la paix signifiait oppression, et l'ordre déshumanisation ? Quand l'intervention tutélaire de

l'Etat avait pour but de rendre apathique et complaisant chaque l'homme, chaque femme, chaque enfant ?

Lorsqu'on réunissait tous ces faits – était-il alors réellement malade et criminel ou voulait-on seulement le rendre malade et criminel, afin justement de ne pas prendre connaissance de ces faits ?

« Votre psychologie », dit Matuschek péniblement (et tout en parlant il s'étonnait de son courage et de son énergie), « votre psychologie est une bâtarde qui réduit les problèmes sociaux à des troubles psychiques. » Les médecins sourirent de toutes leurs dents, échangeant des regards qui en disaient long. Rescor applaudit. « Maintenant, docteur Tribeau, s'il vous plaît ! »

Le système nerveux de Tribeau semblait être constamment sous pression, et cette tension interne permanente se déchargeait en réactions corporelles démesurées. Pendant qu'il parlait, des taches roses d'origine nerveuse couvraient son cou et ses mains, ses épaules tressaillaient sans cesse et son crâne presque chauve oscillait. Tribeau arrondit la bouche et se mit à claironner son rapport.

« L'origine sociale du patient Matuschek jette une lumière significative sur sa personnalité. Elevé parmi les voleurs, les drogués, les anarchistes, les ivrognes et autres éléments antisociaux, il tomba de plus en plus dans une sous-culture non viable ayant pour caractéristiques dominantes le chaos moral, la phobie du travail et les chimères politiques. Après la catastrophe, il y a dix ans, et la réorganisation sociale qui s'ensuivit, cette sous-culture fut, comme on le sait, liquidée ; ses représentants insoumis furent assujettis à une rééducation et astreints – par la force quand cela était nécessaire – à la collaboration.

« Mais les lésions mentales qui furent infligées au patient au cours de sa vie dans cette sous-culture sont évidemment irréparables. Par exemple, son psychodiagramme et son modèle de comportement indiquent des variations profondément enracinées par rapport à leur norme nationale. Sans même parler de ses activités illégales !

« Le patient Matuschek refuse la vie calme et normale du citoyen parce qu'il n'a jamais connu d'existence réglée, d'hygiène

morale et de santé sociale. Il en a même peur et se réfugie donc de plus en plus profondément dans un monde égocentrique illusoire, adaptant sa vie à ses romans irréelles valables uniquement pour lui.

« Un comportement de ce genre est celui d'un psychopathe ; c'est une masse potentielle pour l'Etat et un obstacle à l'affermissement de ce Nouveau Monde qu'incarne l'Union des Etats.

« Tout comme mon collègue le docteur Persson, je ne vois aucune possibilité de réinsertion du patient Matuschek dans la société ! »

L'exposé de Tribeau, pensa Matuschek, n'était pas loin d'être grotesque. Pour lui, la maladie mentale se décrivait comme une anomalie par rapport à des modes déterminés de comportement social. La question de savoir si ce n'étaient pas ces normes elles-mêmes qui relevaient de la psychose ou de la psychopathologie, parce que les besoins des hommes étaient réprimés par elles, ne se posait pas pour Tribeau, même pas comme modèle de pensée. Psychiquement sain, ainsi qu'il en était des conformistes, de ceux qui se taisent, qui obéissent, des complaisants, des partisans et des oppresseurs des béni-oui-oui et des lèche-bottes, des riches, puissants, gouvernements, possédants, et des rassassiés.

Matuschek remarqua, déconcerté, que son champ visuel se rétrécissait peu à peu. Allait-il s'évanouir, être attaqué, inconscient, par drogues de toute sorte, pilules de vérité et stimulants, tranquillisants et hypnotisants, barbituriques et amphétamines ?

Un coin endormi de son cerveau cracha une mélodie entendue il y avait bien longtemps ; elle se glissa dans ses ganglions et résonna derrière son front, où perlait la sueur.

Libère-toi au valium !

Entre-temps, la voix de Tribeau était devenue basse et caverneuse, au point que, songea Matuschek, elle provenait du haut-parleur bon marché d'un lointain casque radio.

« Pour tirer un bilan », se rengorgea Rescor, l'analyste en chef, « d'après ce que nous savons le patient et prévenu Volkmar Matuschek souffre d'une psychose de fuite avec symptômes paranoïaques. Etant donné que ce comportement maladif du

patient Matuschek agit de façon antisociale et antisociale et antinationale, et qu'aux yeux du Comité d'analyse 3 de l'Institut de recherches psychiques une cure semble inutile, il est impossible de préconiser le retour du patient Matuschek à la vie publique. »

Les bords obscurs du champ visuel de Matuschek se confondirent comme deux coulées de miel, l'aveuglèrent, noyèrent ses pupilles dans une obscurité complète. Un froid glacial paralysait ses membres et une douleur aiguë lui brûlait la tête tel un fer rouge.

Jamais Matuschek n'aurait pu penser que l'oubli pouvait être aussi lent et aussi douloureux. Puis, à un moment quelconque, il cessa de penser.

« Votre dernier compte rendu de situation a suscité une certaine inquiétude au palais présidentiel.

« On regrette l'absence d'une attitude directrice fondamentale, optimiste. On se demande si l'immense budget de l'Institut de psychorecherches ne sert vraiment qu'à propager pessimisme et fatalisme.

« Entre nous, le ministre de la Sûreté plaide pour obtenir que le personnel soit soumis à un contrôle ; vous comprenez ?

– Jusqu'ici, j'avais peneé de mon devoir d'informer le gouvernement en m'en tenant aux seuls faits. J'ignorais que l'on ne voulait entendre que des données positives. Coordinateur.

– Bien entendu, le gouvernement attache de l'importance aux faits ; mais il attend également dessolutions, ou du moins des suggestions de solution, un déploiement de stratégie et des plans.

– Des solutions ? Des propositions ? De la stratégie ? Pour quoi faire ? Sur la manière d'empêcher qu'à l'avenir le nombre des malades mentaux n'augmente comme il l'a fait jusqu'ici de trente pour cent par an ? Sur la manière de guérir huit millions de citoyens de psychoses aiguës, et, au-delà, d'en préserver au moins vingt millions de l'effondrement moral ?

– Nous n'exigeons pas une guérison, nous n'exigeons qu'un comportement loyal. Peu nous importe que quelqu'un soit en bonne santé ou non : ce qui nous intéresse, c'est de savoir s'il fonctionne.

– Je comprends. »

La cellule était calme. Pour autant qu'il le sût, le calme régnait dans toutes les cellules de l'Isolement. On n'entendait rien. Jamais un bruit. Même les battements du cœur ne vous parvenaient pas aux oreilles, ils étaient avalés, absorbés quelque part à hauteur des épaules ou du menton, de la lèvre inférieure ou du bout du nez tremblotant.

Toutes les quatre heures, la trappe en plastique peinte en blanc, au-dessus de la table basse située à côté de l'évier, s'ouvrait et expectorait une écuelle en carton avec une bouillie alimentaire, devant la cuillère en caoutchouc rigide toujours présente.

Ladite bouillie était infecte, elle avait un goût de poussière et d'air vicié, de tabac et de morve. Personne ne l'appréciait. Matuschek non plus. Mais il fallait bien la manger, se graisser un palais récalcitrant, petit à petit, une cuillerée de graillon verdâtre après l'autre. Il fallait racler l'écuelle, lécher le sol du bout de la langue pour le nettoyer et avaler toutes les éclaboussures de bouillie que l'on avait projetées par inadvertance.

Au début, Matusctek s'y était refusé ; les infirmiers et les gardes le ligotèrent sur son lit, lui enfoncèrent dans la veine un tuyau transparent, puis le laissèrent seul. Matusched attendit, immobile et effrayé ; il attendit, réfléchit et regarda les gouttelettes pénétrer dans son bras en gargouillant. Il commença à compter les gouttes, respirant au rythme de leurs mouvements ; il compta et se tortura l'esprit jusqu'au moment où ses pensées ne furent plus que de petites gouttes qu'une canule invisible inoculait dans les circonvolutions cérébrales.

Matuschek voulut fredonner une chanson. L'air était faux et cahoteux, sa voix rauque et de guingois, mais ça n'avait pas d'importance. Matuschek fredonnait et cela lui faisait du bien.

WE SHALL OVERCOME...

La porte s'ouvrit. « Cette mélodie est à l'index », expliqua le docteur Rescor. Seul le mouvement de ses pupilles donnait de la vie à son visage glabre, visage de cire.

« Cela m'est égal », répliqua Matuschek calmement.

« Mais vous savez que chacun de vos faits et gestes est noté et peut servir de preuve à charge pour le prononcé de la sentence du tribunal régional !

– Oui, je le sais. »

Rescor hocha la tête. « Il est inutile d'espérer voir considérer votre maladie comme une circonstance atténuante.

– Je ne suis pas malade ! protesta Matuschek.

– Erreur !

– Je suis sain !

– Mensonge !

– C'est vous, docteur Rescor, qui êtes malade !

– Calomnie ! » Rescor mit les mains sur ses hanches et contempla Matuschek froidement et sans colère apparente. « Qu'en attendez-vous ?

– Rien », murmura Matuschek. « Non, rien.

– Alors pourquoi l'affirmez-vous ?

– Parce que c'est ainsi !

– Hallucination ! »

Matuschek garda le silence.

Rescor s'assit en gémissant sur le tabouret, devant la table, et contempla Matuschek. « Combien d'années en camp de travail escomptez-vous ?

– Je n'escompte rien. » Matuschek fouilla des yeux le mur nu. Pas de tache lumineuse ? s'étonna-t-il. Pas de questions ?

« Des espérances ? Des souhaits ?

– Non.

– De la peur ? »

Matuschek serra les lèvres.

Satisfait, Rescor alluma une cigarette. De sa bouche sortir une épaisse fumée d'un noir bleuté, comme d'un cratère de volcan peu avant l'éruption. « Bien sûr que vous avez peur, Matuschek. Vous *devez* avoir peur ! Vous connaissez les camps de travail, les conditions qui y règnent, la violence, la douleur, le désespoir. Vingt ans, c'est la peine maximale, Matuschek. Vingt ans, c'est long. Personne n'y survit.

– Que me voulez-vous ? demanda Matuschek furieux. Cela vous fait-il plaisir de torturer les autres ? »

Rescor fit tomber sa cendre à terre et l'écrasa avec la semelle de ses chaussures plates jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une vague tache grise sur le blanc laiteux du revêtement plastique.

« Non, je ne fais que mon devoir ! Seulement mon devoir, Matuschek !

– Que voulez-vous alors ? Mais parlez donc ! Ou alors laissez-moi seul !

– Nous projetons une expérience, dit Rescor.

– Une expérience ?

– Une expérience. Peut-être nous aidera-t-elle à résoudre un problème épineux.

– En quoi vos problèmes me concernent-ils ?

– Au cours des dernières années », poursuivit Rescor, sans se laisser décontenancer, « des symptômes psychotiques et névrotiques se sont répandus comme une épidémie parmi la population des six Etats de l'Union. Effondrements nerveux, délits, déchaînements de violence incontrôlés, ont occupé la police et le corps médical, au point que les services normaux d'ordre et de santé menacent de s'écrouler.

» Apparemment, le choc consécutif à la catastrophe du réacteur nucléaire qui s'est produite il y a dix ans ne se fait vraiment sentir que maintenant. Pendant la période de restrictions, la période des millions de morts et d'infirmes, et la période d'effondrement de l'Ordre Ancien, les hommes parvenaient encore à refouler l'horreur et la douleur psychique ; mais, maintenant que tout cela est terminé et que la paix et l'ordre sont revenus, maintenant ils commencent à ressentir cette frayeur réprimée. »

Matuschek fit entendre un rire sans joie. « Croyez-vous réellement ce que vous dites, docteur Rescor ? »

L'analyste en chef fronça le sourcil, indigné. « Que voulez-vous dire ?

– Ne trouvez-vous pas plus probable que cette vague de phénomène névrotiques exprime seulement la réaction de l'âme humaine face à une situation insupportable, et qui met l'existence même en danger ? Que ce n'est pas l'accident nucléaire mais l'angoissante réalité politique qui est la cause de ce changement psychique maladif ? »

Rescor sourit avec condescendance. « Pardonnez-moi si je fais reprendre à la conversation son cours initial, mais vos absurdes insinuations ne font que nous écarter du sujet ! »

Il ne veut pas entendre ! pensa Matuschek. Ni entendre, ni voir, ni penser, ni croire ! « Vous êtes une machine, Rescor », constata froidement Matuschek. « Vous ne réagissez que lorsqu'on appuie sur un bouton. Vous ne dites que ce que prévoit votre programmation. Vous avez la tête aussi vide qu'une mémoire d'ordinateur remise à zéro.

– Vous êtes malade, Matuschek », répliqua Rescor avec indulgence. Il plaça son mégot sous le robinet, et sans hâte attendit que le mince filet d'eau sale l'eût trempé. Il se retourna et expliqua : « L'Institut de psychorecherches a reçu du gouvernement de l'Union l'ordre de trouver un remède aux cas pathologiques qui augmentent et font boule de neige. Ceci implique des difficultés.

« Notre Nouvelle Psychiatrie en est encore aux premiers balbutiements. Jusqu'ici, tout mauvais comportement pyschique avait été étouffé par l'administration de psychodrogues. Tant que le nombre des malades restait faible, elles eurent des effets excellents et donnèrent des résultats acceptables. Mais, depuis peu, nous avons des millions de patients qui ne peuvent travailler et fonctionner que sous l'influence de drogues. Une chute rapide des chiffres de production, un accroissement des dépenses de sécurité sociale que l'on peut à peine financer, et une atteinte portée à la croissance économique suite aux millions d'heures de travail perdues, voilà quels en sont les résultats.

– En d'autres termes », compléta Matuschek sans s'émouvoir, « vous êtes impuissants.

– Pas tout à fait, Matuschek ! rectifia Rescor. Car nous ne sommes pas restés inactifs, et les moyens dont nous disposons ont facilité des projets de recherches étendus. Et l'un de ces projets semble prometteur.

– Alors pourquoi une expérience ?

– Voyez-vous, Matuschek, la folie est un processus dialectique. Des chocs ou des états de stress extrêmes pèsent sur la conscience, agissent sur le subconscient et réveillent des angoisses refoulées. Cela provoque une énorme pression

psychique qui se rabat sur tout le système corporel et qui – en fonction de la teneur spécifique de la charge psychique – amorce certains processus hormonaux. Le budget hormonal du corps se modifie, ce qui, de nouveau, affecte l'activité cérébrale.

« En bref, la folie se produit quand les excitations externes suscitent des angoisses refoulées dont la pression psychique modifie l'acquis hormonal au point que le cerveau ne peut plus fonctionner normalement.

– Transformez l'environnement qui est cause de la maladie, et vous obtiendrez alors la guérisson des malades ! » insista Matuschek.

« La solution, la clef du problème », continua à développer Rescor froidement, « se trouve donc dans le contrôle de l'équilibre hormonal. Par exemple, si nous empêchons une suproduction ou une sous-production de sérotonine ou de noradrénaline, nous empêcherons aussi un comportement psychique anormal. » Naturellement ! pensa Matuschek, déprimé. Ils se bornent à supprimer les symptômes, pas les causes. Ils écartent le fait que la folie politique et sociale conduit aussi forcément à la folie psychique individuelle.

« Mais, pour contrôler la production hormonale, nous avons besoin de savoir quelle est la concentration d'hormones qui conduit à tel ou tel type de psychose. Si notre supposition se vérifie, à savoir que la schizophrénie est provoquée par une trop grande quantité d'amino-oxydases dans le tissu cérébral – dues à un subconscient psychotique – alors il nous suffira d'injecter du carbonate de lithium ; le niveau d'amino-oxydases baissera et la schizophrénie disparaîtra.

« Et de cette façon nous pourrons alors guérir toutes les autres maladies mentales ! »

Ou bien (et Matuschek fut saisi d'une vision angoissante) ou bien vous pourrez gouverner l'homme et contrôler ses sentiments et ses impulsions, le rendre obéissant et soumis afin qu'il travaille pour vous dans la joie, et que, satisfait, il finisse attelé à une chaîne de montage, au milieu d'éléments préfabriqués s'emboîtant les uns dans les autres.

« Nous avons effectué des tests massifs », indiqua Rescor. « Analysé, mesuré, mis à nu des dizaines de milliers de patients.

Mais les résultats étaient trop médiocres pour permettre des déductions exactes.

« C'est alors que nous sommes tombés par hasard sur le principe de Ruthland. Un coupe de chance, les restes d'une autre série d'expériences, tout d'abord méprisées, pas prises au sérieux, finalement redécouvertes, et dont on a poursuivi le développement.

« Le principe de Ruthland : des psychoses artificiellement greffées sur la conscience peuvent provoquer temporairement les mêmes modifications hormonales que les absences qui de façon naturelle naissent d'une défaillance du système de défense du subconscient.

« Nous avons saisi l'idée du passage et avons construit un appareillage que nous avons relié à un ordinateur extrêmement sensible.

« Cet appareillage est en mesure de simuler avec précision toutes les maladies mentales connues jusqu'ici. Nous ne portons pas atteinte au contenu du subconscient, nous nous rendons seulement maîtres des angoisses consciemment ressenties. Comprenez-vous ce que cela signifie, Matuschek ? Nous vous relions à cette machine, appuyons sur les boutons ; et soudain, votre cerveau explose ! Les moindres éclaboussures de pensée psychotique échappées des fers du mécanisme de dédense se gonflent en océans. L'angoisse devient une super-angoisse qui détermine votre façon de penser et l'image de votre environnement, la façon dont vous le voyez !

« Les conséquences, Matuschek ! Les conséquences ! Chaque homme colporte un chaudron bouillonnant où toutes les déformations potentielles de l'âme attendent, mijotent, et attendent encore. Nous ne soulevons pas le couvercle mais nous contrôlons la soupape, prélevons de la vapeur, l'enrichissons, et vos hormones dansent et virevoltent, nous montrent ce que nous devons entreprendre pour guérir paranoïa, catatonie, phobies et toutes les psychoses, que ce soit par une diminution ou une augmentation hormonale ! »

Matuschek frissonna, examinant le visage sans expression de Rescor. « Je refuserai, souffla-t-il. Je me défendrai, je combattrai... »

Rescor eut un sourire béat, les ailes de son bez se gonflèrent et il se caressa les sourcils. « Vous êtes entre nos mains. Il vous faut obéir. »

Bien des heures plus tard – alors que depuis longtemps déjà il avait cessé de tordre le cou de l'analyste en chef de ses deux mains, comme il aurait tordu un linge mouillé – le hurlement de Rescor retentissait encore dans la tête de Matuschek. Il ne remarqua même pas les coups de matraque en caoutchouc que lui assenaient les gardes précipitamment intervenus.

« Avez-vous fait des progrès ?

– Je pense que nous sommes sur la bonne voie, Coordinateur. Vous avez lu l'imprimé n° 7 ?

– Le principe de Ruthland ?

– Oui. A l'Institut, nous ne sommes pas loin de passer au niveau expérimental...

– Et votre pronostic ?

– D'après les prévisions de la Banque nationale de données, 63 %.

– C'est un peu maigre !

– Il s'agit d'un problème complexe...

– Tout de même ! Les difficultés augmentent journellement ! Si quelque chose n'intervient pas bientôt, le mécontentement et l'angoisse de la population éclateront au grand jour avec violence ! Cela ne doit pas se produire ! Le gouvernement n'est pas encore assez solide !

– Mais il nous faut du temps...

– Vous l'avez ; dans les limites tolérables, naturellement ! L'Institut de sociologie a déjà préparé une campagne d'envergure pour faire diversion aux problèmes.

– De quel genre, Coordinateur ?

– Le voyage spatial ! Nous allons remettre le voyage spatial au goût du jour !

– Ah ! Espaces infinis, héroïsme, les étoiles qui attendent... »

Matuschek était assis, mains et poitrine liées, dans un fauteuil roulant qui bourdonnait comme une abeille laborieuse et que des gardes poussaient à travers les couloirs.

« Où allons-nous ? » demanda Matuschek.

Pas de réponse.

Matuschek remua, s'agita contre les bras du fauteuil. L'éclair bleuâtre de la décharge d'une cravache électrique passant devant sa mâchoire lui servit d'avertissement. L'air sentait la limaille fraîchement fraisée. Matuschek ne bougea plus.

La cabine noire de l'ascenseur lui faisait l'effet d'un cercueil en plastique.

« Nous descendons ? » demanda Matuschek.

Et ils descendirent. Matuschek ferma les yeux ; il somnola pour chasser l'inquiétude. L'ascenseur s'arrêta, le poussa, lui et son fauteuil roulant, dans l'undes larges couloirs centraux ; il passa devant des portes en verre, des entrées rondes de tunnels et des jardinières vert jaune dont les plantes s'étiraient, assoiffées de lumière, en direction des ébouissantes plaques lumineuses.

Dans le laboratoire, l'éclairage était doux.

Rescor réfléchissait ; il eut un ricanement qui découvrit ses dents jaunies par la nicotine. « La science a besoin de serviteurs », murmura-t-il de façon incohérente. Sur sa gorge, les marques de strangulation avaient un reflet rougeâtre.

Tribeau fixA sur le front de Matuschek un cercle métallique de l'épaisseur d'un fil de fer, le hérissa d'électrodes et de sondes, effectua quelques réglages sur l'appareil de diagnostic et bascula le commutateur. Clac ! Clac ! Clac !

Revoilà les *clic* en moi, pensa Matuschek effrayé. Et, bien que la couronne étincelante posée sur son front fût bientôt chaude et souple, les lèvres de Matuschek tremblaient.

« Tous les systèmes sont positifs ! » annonça Tribeau enchanté.

« J'ai mal à la tête ! » dit Matuschek, la voix enrouée. « Grand Dieu ! mon crâne éclate !

– Nulle raison de s'inquiéter », le rassura Rescor d'un air souverain. « Une manifestation secondaire normale, tout à fait inoffensive ! » Il tourna la tête et fit un signe à Tribeau. « Nous commençons ! »

Matuschek banda les muscles et attendit – quoi ? Les visages des analystes reflétaient que ces messieurs attendaient eux aussi, tendus, le souffle coupé.

Rescor, Tribeau, le laboratoire, le diagnostiqueur, tous se liquéfièrent.

CLIC !

Matuschek contrôla à nouveau les calculs de l'ordinateur de bord. Etait-ce réellement possible ? Une erreur ? Maintenant ? Ici ? Dans cette phase décisive ? Ce n'était qu'un écart minuscule, même pas un millième de degré ; mais avec les distances...

Comment cela était-il seulement possible ? Une négligence ? Une défaillance humaine ? Ou bien... et si quelqu'un avait falsifié les coordonnées d'Epsilon d'Eridanie... ?

Sous ses aisselles, Matuschek sentait bouillir une sueur chaude et humide.

Mais qui ? On ne pouvait guère exécuter une telle manipulation du programme de vol qu'à bord.

Qui ?

Rescor ? Peu probable : le médecin ne s'y connaissait pas suffisamment en systèmes électroniques.

Il ne restait donc que Tribeau ! Le techno !... Matuschek serra les poings.

Il aurait dû y penser tout de suite !

Ses yeux se dessillèrent.

Ces regards étranges, aux aguets... Sa nervosité... Cette démarche furtive, ce mutisme, cette toux de fond de gorge... Le ton sournois, sarcastique, incisif, cassant de sa voix... Ces gestes méchants... Ce nez pointu d'assassin... Et des yeux durs, aucun sentiment en dehors de la haine... Matuschek ressentit une peur panique, une détresse, comme s'il eût été un insecte gigotant anxieusement dans la toile invisible d'une araigée métamorphosée.

Mais quel but poursuivait le techno ? Quelles étaient ses intentions ? Pourquoi tentait-il d'empêcher que l'expédition atteignît Epsilon d'Eridanie ? Seul un fou pouvait vouloir faire dériver le vaisseau d'exploration sans but, dans l'espace interstellaire, sans réverses de propergol, sans une chance de

retour, perdu et disparu à tout jamais... Seul un fou... ! Face à cette constatation, il poussa un gémissement. Matuschek s'aperçut que ses doigts bougeaient. Que faire ? Ses pensées se bousculaient. Quelle devait être sa réaction ? Dans sa poitrine, son cœur semblait être pris dans une gangue de glace.

Rescor ! Rescor devait l'aider ! Il devait lui prêter main forte pour attraper Tribeau, il devait lui faire une piqûre, le forcer à parler... Rescor ! Où était Rescor ?

Matuschek brancha l'interphone ; et s'efforçant de donner à sa voix un timbre d'ennui, il murmura le nom de Rescor dans le micro.

Aucune réponse.

Que s'était-il passé ? QUE S'ETAIT-IL DONC PASSÉ ?

Mon Dieu ! Ce n'était pas possible ! Tribeau aurait-il éliminé Rescor ? Le saboteur se doutait-il de la découverte faite par Matuschek ? Dans ce cas, alors...

Son angoise s'accrut. Panique. Les membres paralysés, une lourdeur de plomb, les muscles tendus, le sang mugissant dans ses veines.

Matuschek sursauta.

Par la cloison ouverte, Tribeau se faufila en ricanant dans la centrale de commandement, courbé, le dos fléchi. Dans la main droite il tenait un petit laser.

Matuschek déglutit. « Que signifie ? Qu'est-ce que cela veut dire ? » demanda-t-il d'une voix incertaine.

Tribeau sourit. Il ne souriait qu'avec la bouche, pas avec les yeux ni avec les joues. Le sourire de Tribeau exsudait la peur. Et le laser visait la poitrine de Matuschek.

« Rescor ! » brailla Matuschek en se jetant sous la protection du pupitre de commandes. « Rescor ! Au secours ! Pour l'amour de Dieu, venez à mon secours ! »

Derrière Tribeau, une ombre mince apparut. RESCOR ! Enfin ! Il avait entendu son cri de détresse. Rescor était là. Tout allait s'arranger. Ce brave vieux Rescor !

Rescor toucha l'épaule de Tribeau du bout des doigts. Sa voix au son métallique, incisif, fit mal : « Allons-nous l'abattre immédiatement ou... » Il découvrit ses dents pointues, ricanant

de façon obscène, « ... ou allons-nous d'abord nous amuser avec lui ? » Le scalpel étincela comme du magnésium en fusion. « Tu sais, j'aime quand ils crient, gémissent... »

CLIC !

« Etat organique – en dessous de la limite de charge. Circulation quelque peu flottante, mais se stabilisant rapidement. Tension artérielle élevée. » Tribeau se pencha au-dessus du diagnostiqueur. « La restabilisation du budget hormonal se produisit juste après l'arrêt de l'excitation électronique... L'interprétation se poursuit encore, mais les données – autant que l'on puisse en juger dès à présent – sont claires et nettes. » Il regarda en direction de Rescor. « L'ordinateur est jugement en train d'établir ses calculs. Nous faut-il encore attendre ou bien... »

L'analyste en chef claqua des doigts avec impatience. « Qu'attendez-vous encore ? »

Tribeau abaissa la main.

CLIC !

Matuschek épiait les bruits de son corps ; la respiration bruyante, le bouillonnement de son sang, les battements de son cœur. Prudemment, il appuya les paumes de ses mains sur les planches en bois se trouvant juste au-dessus de son visage ; il poussa de toutes ses forces, gémit, geignit, avala la sueur qui lui coulait sur la peau.

En vain. Solide, inamovible, rivé, coulé, scellé, avec au-dessus vingt lieues de béton.

Matuschek ne pouvait bouger, le manque d'espace lui serrait la gorge, lui donnait des élancements dans la tête. De l'air ! Respirer ! Il avait besoin d'air ! Cette gêne écrasait ses pensées, les réduisant en bouillie. Matuschek sentit croître la pression de son corps, il sentait des millions de tonnes lui écraser la poitrine, la broyer.

Il ne pouvait plus supporter tout cela ! Cette douleur, cette souffrance... Matuschek voulut cier, appeler au secours, mais quelque chose laminait sa gorge, broyait ses cordes vocales, les réduisait en poussère, le rendait muet, sans défense.

CLIC !

« Nous devrons éventuellement refaire cette simulation », dit Rescor d'un air pensif. « Les valeurs sont un peu floues.

– C'est assez dangereux... » Tribeau, concentré, parcourut la carte imprimée en caractères serrés qui était apparue à la sortie du terminal de l'ordinateur. « L'univers du moi de Matuschek prend peu à peu possession de son corps. Etonnante, cette sensibilité ! Si nous augmentons l'apport énergétique, nous devrons craindre un contrecoup psychosomatique. Et le mécanisme de défense du subconscient y survivra-t-il ?... Regardez sa peau ! Là, les marques bleuâtres ! Elles disparaissent peu à peu ; mais il y a un instant elles couvraient presque toute la poitrine ! » Rescor se dirigea vers Tribeau, étudia les cadrans, les diagrammes.

« Attendez un instant ! » ordonna-t-il à Tribeau. « Je vais voir la question avec l'analyste de section ! »

Matuschek respirait fortement et rapidement. Ses pensées s'écoulaient, visqueuses et indolentes.

Il se passait quelque chose ici ! Où étaient restés ses souvenirs ? Passés, décolorés, barbouillés...

« Le ministre de l'Information du peuple a fait demander ce matin quels étaient vos résultats.

– Nous informons en permanence tous les ministres du dernier état des recherches !

– Ce n'était pas un reproche.

– Je n'ai pas non plus pris votre remarque comme telle, Coordinateur.

– Le ministre de l'Information du peuple pressent l'échec du projet P. Il espère que l'Institut se concentrera davantage sur les examens prometteurs des dérivés du ptyramon. Un contrôle rapide, efficace et facile à mener, de la population par une psychopharmacopée régentant la conscience apparaît aussi très urgente au palais présidentiel.

– Nous travaillons sur plusieurs voies à la fois. Nos connaissances sur le ptyramon sont encore insuffisantes pour que nous l'utilisions dans une expérience de grande envergure. Et

en ce qui concerne le projet P, nul ne peut exiger l'obtention de résultats exacts après une aussi courte période de démarrage !

– Je comprends. J'attendrai donc. »

CLIC !

Matuschek était au bord du ravin, il regardait fixement en bas les aiguilles rocheuses escarpées, les cheminées marquées de cicatrices, les surplombs, les terrasses couvertes d'une maigre végétation et le torrent qui tourbillonnait au fond de la vallée, sans bruit.

Une soirée crépusculaire, froide comme les pensées de Matuschek. Un vent d'hiver gémissant, glacé comme ses sentiments. Les sanglots creux d'une rafale, désespérés comme ses espoirs.

Eh bien, qu'il en soit ainsi ! pensa Matuschek. Si les étoiles ne tombent pas et si le sol ne s'effondre pas, alors c'est l'homme qui doit tomber, s'écrouler au sol. C'est cela la vérité, c'est cela la destinée. Une larme perla dans son œil droit, se figea en une petite boule solide.

Les rochers firent un signe à Matuschek.

J'abandonne tout ! se dit Matuschek. Je laisse tout derrière moi ! Regrets, douleur, angoisse, souffrance. Un seul pas, une longue chute.

Du sommet d'une haute montagne voisine, la lune contemplait Matuschek en silence, les yeux écarquillés.

La seule issue ! réfléchit Matuschek. Le seul moyen d'échapper à la défaillance et aux soucis, au désespoir qui dévore tout. Un bref frémissement dans l'air, et ce sera fini, fini !

Matuschek leva un pied.

CLIC !

« Au dernier moment ! » soupira Tribeau, soucieux. « Et cela avec une limitation énergétique de 50 % ! Si ce fichu ordinateur...

– Contrôlez-vous, Tribeau ! » ordonna Rescor, impassible. « Cela n'a rien à voir avec l'ordinateur. Il fonctionne de façon

impeccable. Je crois plutôt que quelque chose ne va pas chez Matuschek ! »

Matuschek ? pensa Matuschek. N'est-il pas... ? Mort ? MORT ? Comment l'idée de mort m'est-elle venue à l'esprit ? Je suis Matuschek, et Matuschek vit ! Pourquoi cette idée qu'il/que je/est/suis mort ? Pourquoi ?

« Devons-nous arrêter ? » Tribeau parut surpris. « Le diagnostiqueur ne peut déceler aucune anomalie !

– Bien sûr que non, nous n'arrêtons pas ! L'analyste de section nous a donné carte blanche. Le projet a la priorité, surtout pour les criminels politiques. Vous le savez bien !

– Oui, mais... Matuschek est un bon sujet d'expérience. Il n'est pas question de lui faire courir des risques à la légère !

– Qu'indique le niveau hormonal ? »

Tribeau appuya sur quelques boutons, poussa quelques manettes.

« La régénération s'est produite cette fois-ci plus lentement que lors des deux premiers essais », expliqua-t-il, nerveux. « Mais il fallait s'y attendre.

« Comme précédemment, la sollicitation est dans les limites de la tolérance. Et, à l'exception des violentes excitations dans le système nerveux végétatif, l'organisme fonctionne normalement. »

Rescor fit un geste impératif.

CLIC !

« Tu est découvert, Matuschek ! » dit l'ombre du milieu.

Matuschek se mit à trembler et recula, les mains et le front glacés par l'effroi.

« Il ne sert à rien de nier, Matuschek ! » fit remarquer l'ombre de droite.

« Nier ne sert qu'à aggraver ton cas, Matuschek ! » Avec une espèce de jouissance, l'ombre de gauche, d'un noir d'encre, joignit sa voix à l'autre.

« Tu est découvert, Matuschek ! » répéta l'ombre du milieu.

Le mur, dans le dos de Matuschek, était hérissé d'épines et le

repoussait : il lui griffa la peau, lui brûla les extrémités sensibles, comme du feu.

« Je suis innocent ! » bredouilla Matuschek. Sa bouche se desséchait.

Lentement, d'un air dominateur, les ombres s'approchèrent.

Aucun visage ! réalisa Matuschek en tremblant. Mon Dieu, où sont leurs visages ?

« Innocent ? » persifla celle du milieu.

« Innocent ? » répéta celle de gauche en singeant Matuschek.

« Regarde-toi, Matuschek ! » cria l'ombre de droite. « Abaisse ton regard sur toi, Matuschek ! »

Matuschek pencha la tête en avant. Il fut stupéfait.

Nu !

Une peau aussi blême que la chair d'un poisson, sans vêtement, nu. Et même là – maman, *là aussi* il était nu !

Matuschek s'effondra. Cent mille doigts étaient pointés sur lui, cent mille bouches ricanaient, riaient, se moquant de lui.

« Innocent ? » bava l'ombre gigantesque qui vacillait au-dessus de lui.

« Innocent, innocent, innocent. Et *coupable* ! »

Matuschek, sanglotant de peur et de honte, se déroba aux regards de biais, méprisants.

« Mais ce n'est pas mal, cela ! » s'écria-t-il. « Ce n'est qu'une partie de moi-même ! Alors, ça ne peut être mal ! Tu ne comprends donc pas cela ? » Matuschek se tortilla, palpa sa nudité, de plus en plus bas...

« N'y touche pas ! » hurla l'ombre. C'EST UN PÉCHÉ ! Ecarte-t'en. Saleté, ordure ! »

La petite main sans force de Matuschek grattait son ventre, grattait...

« N'y touche pas ! » brailla l'ombre, agitée par la haine.

Matuschek saisit...

Une rage omniprésente, qui le submergeait en bouillonnant, étrangla sa voix ; et les griffes maigres, vernies de rouge, de l'ombre se posèrent sur la gorge de Matuschek, s'enfoncèrent dans la chair comme les lames de rasoir.

CLIC !

« Vous êtes devenu fou, Tribeau ? » s'écria Rescor furieux. « Que signifie cette idiotie ? Vous voulez saboter mon travail ? »

Tribeau, décontenancé, se tenait devant le diagnostiqueur qui bourdonnait et clignotait fiévreusement. « Il... Je... », bégaya-t-il.

Avec un juron grossier, Rescor l'écarta et manipula les commandes.

Tout étonné, Matuschek remarqua qu'un liquide chaud et visqueux suintait par d'innombrables petites blessures sur son cou et colorait ses vêtements en rouge sombre. Que s'était-il passé ? Que lui avait-on donc fait ?

Sortant du diagnostiqueur, un bras tentacule flexible s'avança et son extrémité recouverte d'ouate nettoya les coupures de un doigt de profondeur, et vaporisa un pansement. Puis une aiguille s'enfonça dans sa veine. La piqûre calma et engourdit immédiatement Matuschek.

Tribeau porta la main à son front. « Incroyable ! » laissa-t-il échapper.

Rescor haletait. « Epargnez-moi vos commentaires ! » cria-t-il, hargneux. « Qui vous a permis de modifier le programme et d'éveiller les tabous corporels du subconscient ? La nudité, ou quoi ? »

L'analyste en chef lut sur le moniteur d'image le rapport de l'ordinateur. « Et encore ça en plus ! Une névrose sexuelle ! Vous voulez tuer le sujet d'expérience ? Vous savez pourtant bien que la production d'énergie de l'installation n'est aussi élevée que parce que des absences psychotiques sont *simulées !* Une excitation intense de cette sorte, à savoir l'excitation des névroses existantes, conduit automatiquement à des répercussions sur le système physique ! Et voilà ! Regardez Matuschek ! Ses sentiments de culpabilité, devenant excessifs, étaient sur le point de le tuer ! Nous pouvons dire que nous avons eu de la chance de stopper à temps l'apport énergétique !

– Mais je ne comprends pas ! » se justifia Tribeau, embarrassé. « Le réglage des instruments montre incontestablement que l'ordinateur devait simuler chez le patient une aérophobie ; la peur des grands espaces ! Et pas ce complexe de nudité ! »

Rescor ne l'écouta même pas. « Ne vous rendez pas ridicule, par-dessus le marché ! » cracha-t-il. « C'est impossible ! Après tout, j'ai moi-même participé à la mise au point de l'appareil ! » Il eut un geste doctoral. « L'ordinateur inonde la conscience d'excitations et d'impulsions déterminées qui suscitent, au choix, une psychose déterminée. Lorsque vous simulez la schizophrénie, alors le sujet *devient* schizophrène et non maniaquement déprimé. Ce n'est que pour cette raison – uniquement parce que nous *simulons* des psychoses mais sans toucher au subconscient – que nous pouvons travailler avec une puissance énergétique aussi élevée. Mais si nous détruisons le mécanisme de défense du subconscient, et si nous stimulons les psychoses existantes mais jusque-là enfouies au plus profond, nous n'avons alors besoin que d'une fraction de cette énergie. Sinon », Rescor croisa les bras, « sinon, le subsconscient est surchargé, il prend la direction des opérations et une vague de panique inonde l'organisme, se chargeant finalement de son autodestruction. »

Tribeau baissa la tête. « Je ne trouve aucune explication », admit-il en hésitant.

L'analyste en chef regarda Matuschek. « Comment vous sentez-vous ? » Matuschek écouta attentivement la résonance de la voix. Sentir ? se demanda-t-il. Il se sentait donc ? « Je ne sens rien », déclara-t-il aver indifférence. « Non, je ne sens rien.

– Le diagnostiqueur... » commença Tribeau ; mais Rescor eut un geste de mauvaise humeur. « C'est terminé pour aujourd'hui ! » décida-t-il. « De toute façon le calmant fausse tous les relevés. »

« La situation se gâte...

– Nos efforts...

– Vos efforts rencontrent la considération qui leur est due. Mais on est mécontent des lenteurs qui se manifestent.

– C'est la première expérience. Les difficultés sont donc naturelles.

– Je conteste. Les difficultés peuvent être évitées. Peut-être avez-vous un mauvais sujet ?

– Fort peu probable. Les examens psychologiques...

– ... me sont connus. C'est pourquoi je suppose aussi que l'expérience pèche par la base.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que la machine ne convient pas au projet. L'expérience consistant à simuler des maladies mentales, pour apprendre ainsi quelque chose sur les modifications hormonales déclenchant la maladie, est ratée. A en juger d'après les rapports, cela n'a servi qu'à renforcer des symptômes existant déjà à l'état latent.

– Mais un test massif...

– Un test massif n'est pas utile. A partir de cet instant, le projet P va être mis en place.

– Mais...

– Pas de mais ! Nous changeons de stratégie. Les pronostics sur la mise en œuvre du dérivé gamma du ptyramon prouvent de façon concluante que cette psychopharmacopée suffit pour éliminer nos problèmes. J'ai déjà donné des instructions pour que, dans le district de la Ruhr, l'eau potable soit préparée avec du ptyramon-G retard. Si les évaluations sont exactes, dans une ou deux semaines les maladies mentales devraient déjà être en rapide régression. De plus, cela devrait aussi réduire les critiques, le mécontentement et la résistance passive de la population. Vous saisissez ? Nous contrôlons les sentiments...

« Nous contrôlons les pensées. »

Matuschek s'éveilla et regarda le visage de Rescor. Dans la cellule, la lumière était d'un jaune blafard. « Combien de temps ai-je dormi ? » gémit-il. Rescor regarda sa montre. « Quatre heures seulement. Surprenant, avec la dose de barbiturique que le diagnostiqueur vous a injectée ! »

Matuschek s'effraya du caractère diffus de ses souvenirs. « Vous venez me chercher pour... »

L'analyste en chef secoua la tête et eut un soupir plein d'abnégation : « Non. Les expériences ont été suspendues. La direction de l'Institut et les autorités supérieures considèrent que nous avions pris la mauvaise voie. Les résultats sont bien

trop différents de ce à quoi l'on s'attendait ! » Matuschek se redressa, tenant à deux mains sa tête encore endormie. « Et maintenant ? »

Rescor fronça les sourcils. « Rien. L'Institut n'a plus besoin de vous. Vous serez transféré demain dans l'établissement chargé de l'application des peines, à Lyon. J'ignore quand se situeront votre audience et votre jugement.

– Ma tête ! » murmura Matuschek. « Quelque chose ne va pas ! Il est arrivé quelque chose à ma tête ! Que m'avez-vous fait ? Qu'avez-vous fait ? » Rescor se leva. « Effets secondaires.» Il fit un geste de dénégation. « Cela va passer. »

Matuschek ferma les yeux, les ouvrit. « Ma tête a quelque chose », répéta-t-il sans forces. « Si seulement je pouvais me souvenir ! Mes pensées... Elles tourbillonnent, bourdonnent. Je ne puis les saisir, c'est si difficile...

« Rescor! vous devez m'aider. Vous devez m'examiner ! Mon cerveau – quelque chose ne tourne pas rond ! Je le sens ! Rescor, je le sens !

– Ne vous inquiétez pas, Mauschek », dit Rescor distraitement pour le rassurer. « Les psychodrogues peuvent provisoirement porter atteinte à la faculté de penser. Même un enfant le sait ! C'est le sédatif, rien de plus ! Allongez-vous et dormez. Une période difficile vous attend. » Il sourit, sans la moindre trace de compassion.

« Rescor ! » s'écria Matuschek. « Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que... »

CLIC !

Le sentier étroit était couvert de givre glissant. Il vibrait sous les pas de Matuschek, dont les pieds ne cessaient de déraper dans le vide. Le brouillard se levait. Aucune étoile dans le ciel.

Matuschek se précipita sur le sentier ; il ramait avec les bras pour conserver son équilibre ; il se dépêchait, courait ; il glissa sur quelques pierres couvertes de glace. Il regardait sans cesse derrière et soufflait sur ses mains engourdies.

Il s'arrêta, cligna des yeux pour percer les nappes de brouillard, percer la peur dans sa tête. L'étroite crête rocheuse prit fin, se dressant et disparaissant dans l'obscurité, brisée et misérable.

Derrière lui, Matuschek entendit le bruit de ses poursuivants, qui se rapprochaient rapidement.

MATUSCHEK ! entendit-il siffler.

Le brouillard s'épaissit. Il se coula, humide, sur la peau brûlante de peur de Matuschek.

Celui-ci chancela : il regarda le sol, épouvanté. Le roc se désagrégea lentement, s'effrita en crépitant comme une cascade de sable, dans l'abîme.

MATUSCHEK ! entendit-il chuchoter.

Puis, d'un seul coup, le brouillard disparut. Matuschek gémit. Avec un gloussement, les corps des serpents s'approchèrent en rampant. Les mâchoires d'épines bavèrent, lui sautèrent au visage, s'enfoncèrent dans ses mollets.

CLIC !

« Rescor ! » s'écria Matuschek. « Que me faites-vous ? » Autour de lui, tout tournait, s'estompait.

Incrédule, Rescor avait les yeux fixés sur la profonde morsure, dans la jambe de Matuschek. Le sang qui en jaillissait formait déjà une mare visqueuse sur le sol. D'un bond, l'analyste en chef sauta vers la porte, appuya sur le bouton d'alarme.

Activées, des sirènes stridentes se mirent à hurler.

« Une rechute ! » dit Rescor effaré. « Comment se peut-il... »

CLIC !

Matuschek rampa plus profondément dans l'angle étroit, entre le bureau et la bibliothèque, pressa son mouchoir humide et noir sur sa bouche, toussa et cracha, ses yeux grands ouverts fixant les flammes qui avançaient sournoisement en crépitant.

La chaleur lui coupait presque le souffle, lui roussissait les sourcils, les cheveux, lui grillait douloureusement la peau, consumait ses vêtements, enfumait son esprit.

Matuschek poussa un gémissement.

Les flammes crachaient en triomphant. Avec fracas, une partie du plafond s'effondra, rebondit avec force étincelles sur les tapis en feu, vomit une épaisse fumée noire comme jais, qui le fit tousser.

En hésitant un peu, le mur igné contourna les fauteuils en plastique qui fondaient, s'arrêta, s'orienta, découvrit Matuschek et lança de minces langues de feu jaunes sur sa poitrine.

Matuschek poussa un cri perçant, frappa sa veste en flammes.

CLIC !

Matuschek s'effondra. Les cheveux brûlés se détachèrent de sa tête et se collèrent solidement sur les tissus meurtris du visage.

Rescor vomit. Il avait viré au gris. « Infirmiers ! » cria-t-il désemparé par la porte ouverte, en couvrant le hululement des sirènes d'alarme. « Où donc sont ces damnés inf... »

CLIC !

« Nous t'aurons, Matuschek ! » dit d'un ton menaçant le couteau à pain. Il sortit du tiroir à couverts de l'armoire de cuisine et se dirigea vers Matuschek, titubant et décrivant de larges cercles. Dans la lumière d'un jour las, la lame faisait l'effet d'une tôle rouillée.

« Nous allons te tuer, Matuschek ! » persifla la fourchette à viande ; elle sautilla par-dessus l'évier et bondit juste devant son cou.

« Nous allons t'abattre, Matuschek ! » railla le marteau en cognant avec haine sur le réfrigérateur ; il fit un grand bond et blessa le tibia de Matuschek.

Cric ! firent les ciseaux en faisant cliqueter leurs lames ; ils cliquetèrent et, d'un coup vif comme l'éclair, ils tranchèrent l'oreille droite de Matuschek.

Crac ! fit le couteau à pain ; il rasa le menton de Matuschek, découpant la peau en serpentins.

CLIC !

Rescor vomit, cracha un jet savonneux de nourriture à demi digérée sur le lit en désordre ; Matuschek l'évita,se tortilla et porta en criant la main à son moignon d'oreille.

« Tribeau ! » gémit Rescor, saisissant le bras de l'analyste, qui était accouru et regardait interloqué dans la pièce. « Une piqûre ! Une piqûre calmante ! Vite ! Il meurt ! Rechute psychosomtique... Un séda... »

CLIC !

Haletant, Matuschek courait dans la plaine infinie, noire et fumante, les poumons rongés par les vapeurs d'acide qui, sortant des cratères, venaient à sa rencontre ; il courait, courait, les jambes insensibles, le cœur battant rempli d'un effroi

impuissant ; et, derrière lui il sentait la détente de leurs articulations et il respirait les exhalaisons de leurs corps.

Et pourtant !

De ses dernières forces, inexorablement, ivre de peur, Matuschek poussait son corps torturé, exténué, il ne faisait pas attention à ses pieds tailladés et à ses jambes fouettées jusqu'au sang, mais il courait et fuyait comme jamais encore il n'avait couru et fui au cours de sa brève et misérable existence.

MAIS QUAND ARRIVERONT DONC CES INFIRMIERS ?

Et pourtant !

Il jurait, et de rage proférait des imprécations ; furieux et tremblant de haine, il hurlait des menaces et il courait, courait, fuyait, laissant derrière lui, kilomètre après kilomètre, cette plaine noire et sans vie.

UNE DOUBLE DOSE ! REGARDEZ-LE DONC, IMBECILE, ET FAITES VITE !

Et pourtant !

Il se demandait pourquoi on voulait le tuer et ce qu'il avait pu faire pour qu'on le pourchasse aussi implacablement, et quel sens pouvait avoir sa vie s'il la terminait ici, au milieu des cratères et des mares d'acide bouillonnantes.

NOUS DEVONS LE TENIR FERMEMENT, ET ENSUITE LA PIQURE.

Et pourtant !

A cet instant, là-haut dans le ciel vert-de-gris, le nez du vaisseau spatial de secours perçait les bancs de nuage effilochés de sa fine aiguille à l'éclat argenté.

IL MEURT.

Bien qu'il prît connaissance de tout ceci, dans cette seule et unique seconde il sut pourtant, avec une certitude à vous tirer des larmes, qu'il avait définitivement et à tout jamais perdu la partie.

En titubant, il s'écroula dans la poussière sèche.

JORG WEIGAND

Est né en 1940 à Kelheim-sur-Danube. Etudes de chinois, de japonais et de sciences politiques. A publié plusieurs anthologies dont une de nouvelles de SF française Die Stimme des Wolfs *et un recueil de SF allemande en Espagne* Lo mejor de la ciencia ficción alemana *(tous deux en 1976).*

LE MONDE DU DOO

Titre original : Die Welt des Doo
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1978 Jörg Weigand*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

I

RECROQUEVILLÉ, il se blottit dans le siège-coquille du système de sauvetage ; ses yeux, voilés par le choc dû à l'avarie, ne voyaient rien d'autre qu'une succession de tonalités grises. Ses instincts vitaux se trouvaient réduits au strict nécessaire. Son Moi bouleversé cherchait asile dans la chaleur de son corps lové.

Le malheur avait frappé à l'improviste le vaisseau spatial de luxe d'origine terrestre; au cours de l'une des nombreuses fwtes organisées à bord du vaisseau spatial pendant tous les voyages à vitesse superluminique afin d'aider les passagers à surmonter l'éprouvante monotonie d'un voyage entre mondes habités, un grand choc avait ébranlé l'astronef.

Alors que, dans la salle de bal, tous basculaient les uns sur les autres, pêle-mêle, les commandes cessèrent de fonctionner l'une après l'autre. La secousse avait projeté l'ingénieur en chef contre une entretoise latérale ; et il pendait, la nuque brisée, au-dessus de la machine.

La tension énergétique baissa rapidement. Faute de puissance, les deux convertisseurs ne pouvaient plus maintenir le vaisseau dans l'hyperespace. Le passage de la zone obscure à l'univers normal se fit brutalement. En l'espace de quelques secondes, plusieurs explosions catastrophiques se produisirent dans la salle des machines.

Valentin Fisher, représentant d'une multiplanétaire en construction mécanique, en était justement à son dixième verre de la journée quand éclata la panique. Comme il se moquait bien de danser – ce dont l'aurait d'ailleurs empêché son imposante corpulence – au cours de ces fêtes de bord sa place était toujours au bar.

Le premier choc subi par le vaisseau n'avait pu arracher Fisher à la somnolence provoquée par le whisky. Mais l'agitation croissante de la salle le fit finalement sursauter. Comme téléguidé, il se dirigea vers la sortie. Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il reçut un coup sur la tête ; puis il ne sentit plus rien.

Bien plus tard, le petit tas gémissant dans le siège-coquille du système de sauvetage prit mieux conscience de son environnement.

Lentement, les détails de la cabine s'infiltrèrent dans son esprit embrumé : le clignotement des petites lampes, la teinte glauque du plancher, le plateau rectangulaire de la console de commande, le rose blafard de ses propres doigts crispés.

Il ne put s'empêcher de vomir.

Ce faisant, Valentin Fisher réalisa, avec la soudaine âpreté de la réalité, qu'il était seul. Seul dans une capsule de sauvetage du début du XXIIe siècle dont il ignorait le fonctionnement ; car, bien entendu, il n'avait pas assisté au briefing de sécurité, au début du voyage. Il n'avait même pas la moindre idée de ce que pouvaient être ses chances de survie. Il vomit encore. Puis, alors qu'il n'évacuait que des glaires, il s'évanouit de nouveau.

II

Lorsqu'ils le découvrirent, il n'était plus qu'un animal abandonné n'yant que la peau sur les os et balbutiant comme un idiot.

Ils étaient doux, leur douce fourrure était duveteuse et leurs yeux, d'un brun foncé, n'avaient pas de paupières. Aider Valentin était pour eux une réaction naturelle que leur foi leur avait insufflée depuis leur naissance. Ils l'emmenèrent dans leur monde, apaisèrent sa faim, sa soif et ses craintes. Leurs doigts fins, à phalanges multiples, le lavèrent, le frottèrent avec un onguent, le carassèrent jusqu'au moment où, calmé, il s'étendit de tout son long.

Lorsqu'il émergea finalement d'un évanouissement de plusieurs jours et qu'il put contempler les êtres qui s'étaient chargés de le soigner, il se prit immédiatement d'un sentiment de confiance à leur égard. Ces créatures amicales n'étaient animées que des meilleures intentions ; il en fut immédiatement certain.

Puis le processus de guérison évolua rapidement.

Lorsqu'il se trouva de nouveau dans la situation où le fait de se lever ne constituait pratiquement plus un effort, ils

commencèrent à lui parler. Car jusque-là ils ne s'étaient fait comprendre que par gestes.

« Nous sommes le Peuple », dit inopinément son garde-malade habituel, qu'il reconnaissait aisément à la touffe de poils grisonnants qu'il arborait sous l'œil droit. « Nous t'avons accueilli comme notre hôte. Si tu veux te lever et aller faire un tour, tu y es autorisé. »

Valentin Fisher fut si surpris de ce discours soudain que la parole lui fit d'abord défaut. Quand, en bégayant, il put répondre, il fut interrompu avec douceur :

« Nous voulions te laisser le temps de te reprendre intérieurement. D'ailleurs, nous n'étions pas tout à fait sûrs de ton appartenance au cercle du Doo, comme nous tous. A vrai dire, nous n'avons toujours pas éclairci cette question, mais le temps le fera.

– Où suis-je ? » fut la première question de Fisher.

« Notre pays gravite entre les mondes, dans le vide que le Doo engendre. Depuis de nombreuses années déjà, le Peuple s'est dégagé de toute dépendance à l'égard des systèmes de l'Univers. Nous nous sommes créé notre propre monde, qui s'éloigne silencieusement ; c'est ici que nous vivons et que nous mourons. »

Durant l'explication de l'être à fourrure, l'homme s'était levé de sa couche. La créature étrangère lui arrivait à peine à l'épaule, ainsi qu'il le constata avec surprise ; car, avec la perspective qu'il avait en position allongée, l'autre lui avait semblé bien plus grand.

Valentin Fisher se sentait léger, d'humeur presque enjouée, comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps au cours d'une vie passée à parcourir les nombreux mondes habités. Il nota que cette sensation était sans doute également en rapport avec la pesanteur plus faible en cet endroit que sur la Terre ou dans les vaisseaux spatiaux terrestres.

« Comment puis-je t'appeler ? » demanda-t-il à son interlocuteur.

« On me nomme Lilisan. » Vu de dessus, sa fourrure avait un éclat soyeux. « Toi aussi, en ta qualité d'hôte, tu peux m'appeler ainsi. »

D'après tout ce que Lilisan avait dit jusqu'alors, ils se trouvaient dans une sorte de station spatiale planant entre les galaxies et totalement autarcique. Les ressortissants du Peuple, comme ils se nommaient eux-mêmes, paraissaient quelque peu étranges aux yeux de Valentin Fisher. Mais, tant qu'ils s'occupaient de lui et étaient prêts à l'aider à regagner son territoire, cela lui était égal.

« Allons faire un tour », proposa Lilisan en se tournant vers la porte. « Tu auras ainsi une meilleure idée de nous et de notre monde. »

III

Le monde du Doo (ainsi les êtres à fourrure appelaient-ils entre eux leur patrie) était gigantesque, même pour des concepts terrestres, et pourtant il ne comptait que quelque milliers d'habitants. Des installations raffinées quant à l'autonomie des approvisionnements faisaient que nul se trouvait dans le besoin. Sur plusieurs niveaux, des plantations montraient des cultures de plantes les plus diverses. D'animaux, Valentin Fisher n'en vit aucun. Et une question timide lui apprit que consommer de la viande était un tabou.

Au cours de ses longues conversations, Fisher découvrit que le Peuple connaissait moins un ordre social qu'un ordre religieux. Il n'y avait pas de supérieurs hiérarchiques, et aucun individu n'aspirait à s'illustrer face aux autres. Si quelque décision était à prendre, cela se passait d'un commun accord, souvent sans vote apparent. L'homme avait parfois l'impression qu'une collectivité s'était développée ici, dont les branches étaient tellement entrelacées qu'il n'était absolument plus nécessaire de recueillir l'accord verbal des individus.

Tout était déterminé par le Doo, concept qui pendant longtemps ne signifia absolument rien pour Fisher. Parfois cela lui semblait être une idée abstraite, mais presque aussi fréquemment il avait l'impression d'une personnification. Par exemple quand Lilisan jetait par hasard au cours d'une discussion : « Le Doo dit que... » Et s'ensuivaient alors des

déclarations qui, la plupart du temps, visaient à inculquer la patience et la compréhension à l'égard des autres.

Peu à peu, Valentin Fisher remarqua que chacune de ses conversations avec un représentant du Peuple constituait en même temps un test.

Ses interlocuteurs se renouvelaient rapidement, comme si on avait voulu le faire examiner par divers spécialistes. A vrai dire, il avait l'impression qu'il n'était jamais question que du même thème : l'attitude méditative de l'individu face à l'univers et l'adaptation de l'individu à la communauté religieuse du Doo.

Au début, il se montra réservé tout au long des vastes discussions. D'abord parce qu'il ignorait ce dont il était réellement question ; puis il remarqua rapidement qu'il s'agissait là de choses très importantes pour le Peuple, mais qui lui étaient plutôt étrangères. Puis, avec le temps, il remarqua qu'il dissimulait en fait une impatience grandissante que rien ne semblait arrêter.

Fisher s'emporta pour la première fois quand Tansetung, son nouvel interlocuteur, commença à lui infliger un discours sur les vertus du Doo.

« Celui qui vit dans le Doo sait, sans savoir. Il est loyal et pourtant il ne sait pas ce qu'est la vérité. Il aide les autres, de son propre mouvement, sans savoir ce qu'est l'aide. Il aime le Peuple avant tout, et pourtant l'amour lui est inconnu. Il accomplit sa tâche, et pourtant qu'est-ce que le devoir pour lui ? Il pratique la fidélité envers le Doo et... »

C'est alors que sa patience de Fisher fut à bout :

« Que signifie cela au juste ? » interrompit-il d'un ton sec. « Pourquoi me faut-il sans cesse entendre cela ? Une fois suffit largement ! »

Tansetung, brutalement arraché à son discours méditatif, replongé dans le présent, le regarda avec des yeux agrandis par la peur. Fisher ne se laissa pas décontenancer.

« Combien au juste me faudra-t-il attendre avant que l'on accède à mon désir ? Quand pourrai-je enfin retourner chez moi ? Etes-vous donc tous cinglés ? »

Il s'était levé pendant cette explosion de sentiments, et regardait Tansetung d'un air furieux. Mais cela ne dura guère, car l'être à fourrure s'enfuit.

IV

Certes, par la suite Valentin Fisher regretta de s'être ainsi laissé aller, mais il retrouva rapidement son calme en se disant qu'après tout il fallait bien que cela arrive un jour. Mais quel besoin avait-il donc de se laisser irriter de la sorte ? Après tout, sur Terre, pour un représentant en matériel lourd seul comptait le fait d'aller habilement de l'avant ; dans ce job, nul ne pouvait se permettre de prendre des gants.

D'ailleurs, le Peuple le laissait maintenant en paix. De son côté, il n'éprouvait pas grand plaisir à rencontrer les êtres à fourrure, si bien qu'il ne quittait plus guère sa chambre. Tous les jours, un petit garçon intimidé lui apportait ses repas ; une jeune fille, non moins effrayée, nettoyait sa chambre et s'occupait en outre du rangement. Lui, Valentin Fisher, était finalement débarrassé de ce bavardage crispant et inutile.

Bien entendu, maintenant qu'il était livré à lui-même toute la journée, il commençait à ressentir péniblement le manque de whisky. Non pas que dans la vie courante il eût compté au nombre des ivrognes. Même s'il n'avait jamais laissé passer une journée sans prendre une bonne douzaine de verres, Fisher ne se prenait pourtant pas pour un buveur. A vrai dire il s'étonna un peu d'avoir jusqu'alors subsisté sans alcool. Et à cela vint s'ajouter le fait que, progressivement, il en eut assez de la nourriture. Tous les jours, matin, midi et soir, il subissait un régime végétarien. Bien sûr, les diverses plantes étaient préparées de façon fort appétissante, mais Fisher ressentait de plus en plus une faim de loup à l'égard de la viande. Le désir de protéines animales lui déchirait les entrailles, et ce n'étaient pas les salades savoureuses et les délicieux légumes qui pouvaient apaiser ce besoin.

Un jour, à l'improviste, Lilisan apparut dans l'encadrement de la porte. Fisher, qui s'abandonnait justement à un rêve où un gigantesque steak fumait sur une assiette, sursauta.

« Puis-je m'asseoir ? » demanda Lilisan de la douce voix propre à tous ces êtres à fourrure.

« Mais certainement ; prends donc place. Après tout, je ne suis que votre hôte ! »

Lilisan ignora la pointe d'ironie qui perçait dans les paroles de l'homme. « Nous nous sommes interrogés sur ton cas », dit-il en regardant Fisher de ses yeux brun foncé, « et avons résolu de te laisser encore une chance avant de prendre notre décision définitive. »

Valentin Fisher sentit la colère l'envahir. Allait-il encore devoir entendre ce verbiage stupide ?

« Cela ne finira-t-il donc jamais ? » demanda-t-il agressivement. « Mais pourquoi ne vous intéressez-vous pas aux mêmes choses que les autres ? Par exemple : quand y aura-t-il enfin quelque chose de correct à manger ? De la viande, par exemple ! »

Lilisan se figea.

« Je te prie de ne jamais plus prononcer une telle insanité ! » proféra-t-il, visiblement indigné.

« C'est donc cela ! Ici, on ne peut même pas dire ce que l'on pense ! » Fisher ne pensait même plus à ce qu'il disait. Les mots jaillissaient de sa bouche comme des êtres indépendants. « M'as-tu bien compris : j'ai faim de viande ! »

Devant l'homme furibond, Lilisan recula jusqu'à la porte : « Alors je crains que ceci ne soit le verdict », dit-il d'une voix triste.

Fisher ne prêta nulle attention aux paroles de Lilisan. Il se laissa totalement submerger par la colère.

« Epargnez-moi votre verbiage empressé. Cela ne vous mènera à rien le jour où l'orage éclatera. Sur Terre, on n'a jamais pu résoudre un démêlé ou une guerre par un discours habile.

– Une guerre ! »

L'être à fourrure se raidit visiblement. Il jeta à Fisher un dernier regard horrifié, puis, hagard, se précipita au-dehors.

Lorsque la porte se referma derrière lui, Fisher pour la première fois entendit un déclic, comme si l'on poussait un verrou. Il bondit, secoua la porte : elle était bel et bien verrouillée.

Il était enfermé.

Telle une bête sauvage.

V

Il se blottit dans le siège-coquille situé devant le tableau de commande et revint lentement à lui. Avec l'impression qu'il était encore en train de secouer la porte fermée.

Oui, il se souvenait : alors l'obscurité s'était soudain faite autour de lui.

Et maintenant... Où était-il donc ?

Son regard tomba sur l'écran d'observation. Là-bas, c'était l'obscurité du vide. Une tache floue signalait une galaxie, à des millions d'années-lumière. Puis, venant de la droite, une gigantesque figure ovoïde s'avança vers le centre de l'écran.

« Le monde du Doo ! » Maintenant il le voyait aussi de l'extérieur, pour la première fois.

Et alors... il prit pleinement conscience du fait qu'il était abandonné. Le Peuple l'avait ramené là où il l'avait recueilli.

Et, comme autrefois, sa situation était sans espoir. Sans la moindre chance d'être secouru, il dérivait entre les systèmes galactiques, dans le vide menaçant et hostile à la vie. Et il ne pouvait plus qu'attendre. Et mourir.

Du haut-parleur sortit un craquement. Fisher sursauta.

« Homme, m'entends-tu ? »

C'était la voix de Lilisan.

« Bon Dieu, oui ! Pourquoi m'avez-vous remis dans cette caisse ?

– Il le fallait. » La voix de l'être à fourrure ne recelait nulle pitié.

« Mais je vais mourir ! Ici personne ne vas m'aider !..

– Exact ! Personne ne doit pouvoir t'aider, car tu es un danger pour tous.

– Vous ne pouvez pourtant pas me condamner à mort aussi simplement ! » Fisher sentit la rage s'emparer de lui.

« Satanés hypocrites ! » s'écria-t-il d'une voix suraiguë. « Vous parlez d'amour et d'humilité, mais vous laissez les gens crever misérablement !

– « Nous savons que tu ne nous comprends pas », dit Lilisan ; et cette fois-là il y eut de la compassion dans ses paroles. « Et tu nous fais de la peine. Mais nous aussi nous devons rester fidèles à nous-mêmes. C'est en t'abandonnant à toi-même que nous rendons le plus grand service à toutes les créatures de l'univers. »

Fisher se débattit dans une rage impuissante, arracha de la paroi le haut-parleur, le piétina. Avant que l'appareil ne fût brisé, l'homme entendit encore les dernières paroles de l'être à fourrure :

« Celui qui vit dans le Doo se doit de protéger les autres du Mal. Et, toi, tu es le pire Mal que nous connaissions ! »

Sur l'écran, le monde du Doo passa et s'éloigna dans l'obscurité du no man's land d'entre les galaxies.

Valentin Fisher resta seul avec lui-même.

HORTS PUKALLUS

Est né en 1949 à Düsseldorf. A l'origine agent d'assurances, il s'intéresse à la SF depuis 1966. C'est en 1974 qu'il décide d'écrire lui-même des nouvelles de SF. Il est aujourd'hui également traducteur et critique.

COMME LE TEMPS PASSE !

Titre original : Interludium
Traduction : Martine Blond
© *1974 Horst Pukallus*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

LE premier contact avec le long-courrier annoncé se fit sous la forme d'une vive lueur dans une petite ampoule, à l'intérieur de la station-phare, et d'un horrible ululement de sirène qui se tut au bout de quelques minutes.

Faro était accoutumé à la chose ; cela l'avait rappelé à la réalité, au cours de ces longues années de service, assez souvent pour être une partie intégrante et non négligeable de sa vie. Cependant, il ressentit le bruit en question comme une intrusion brutale dans sa sphère d'intimité.

Il y avait déjà de nombreux jours qu'il s'était habitué au halètement de la pompe à oxygène, témoin sonore de vie de la conscience sans cesse déclinante de sa femme. Des jours qu'il restait assis auprès de l'automédic et observait les courbes de plus en plus plates de l'oscillographe. Les tracés s'atténuaient aussi inexorablement que le visage de la mourante devenait plus jaune et plus osseux.

A un certain moment, Megi, sa fille cadette, lui avait remis la bande radio perforée annonçant le long-courrier : il ne l'avait pas lue. Son sens du devoir aurait alors dû être en éveil et il aurait dû se mettre au travail ; mais il était resté assis, la bande dans ses mains, près de l'automédic, replié sur lui-même, attentif au pffffft-pffffft lancinant et sempiternel de la pompe à oxygène, tandis qu'Isola gisait immobile dans le réceptable transparent.

C'est ainsi qu'il demeura là, dans la plus grande indifférence, près de la machine, jusqu'à ce que le signal d'alarme l'arrache brusquement à ses mornes méditations. Alors, tel un homme arraché en sursaut à son rêve, il se souvint de son devoir, reprit pied dans la réalité et tenta de saisir la situation.

Le long-courrier, croisant à une vitesse largement ultra-luminique, s'était matérialisé dans le secteur nord du système-relais de l'espace einsteinien ; depuis, le commandant de bord attendait de se voir confirmer qu'il était possible d'entreprendre sans danger la traversée du système. A présent, la station-phare avait automatiquement évalué le dégagement d'énergie produit par la décélération du vaisseau et déclenché l'alarme.

Faro lut rapidement la bande perforée. Il s'agissait d'un des plus gros long-courriers faisant l'aller-retour entre des galaxies lointaines, tous les cinq ans seulement, temps standard. Un

vaisseau considérable donc, avec à bord un maximum de six milles personnes, humains et non-humains, colons, fugitifs, aventuriers, prospecteurs et autres, qui pour une raison ou une autre avaient décidé ou avaient été contraints d'abandonner leur foyer, à des milliards d'années-lumière derrière eux, et de franchir le gouffre sans étoiles qui sépare les îlots habités de l'univers.

Faro se leva longuement et se rendit dans la salle des transmissions. Avec des gestes précipités, il frappa sur le clavier de l'émetteur automatique les données d'identification et la confirmation désirée. Ce n'est que lorsque les impulsions codées furent lancées par l'appareil pour être captées dans la même seconde par le long-courrier que Faro prit conscience de ce qu'il avait fait ! Il sentit sa tête tourner et se raccrocha à la table de contrôle ; il passa sa main droite sur son maigre visage au menton couvert de fins poils clairs et demeura ainsi un moment.

Et s'il arrivait quelque chose au vaisseau ! Faro ne s'était pas préoccupé de la localisation énergie-matière, il n'avait pas vérifié les variations gravitationnelles internes... et avait cependant donné le feu vert. Aussi loin qu'il se le rappelait, il ne lui était encore jamais arrivé de faire une telle erreur.

Il quitta précipitamment la salle des transmissions et grimpa à l'étage le plus élevé de la station-phare en forme de coupole ; là, il se mit au travail sur-le-champ. Plus que jamais, lire les instruments lui sembla difficile ; il les scruta de ses yeux cernés de petites rides, tria des bandes perforées jetées pêle-mêle, inscrivit des chiffres sur un tableau, les reporta sur un diagramme et établit enfin les conclusions. Bien avant qu'il eût terminé son propre travail, les conclusions de l'ordinateur étaient là sous la forme d'une bande perforée sortant d'une fente ; mais Faro ne se laissa pas distraire. Lorsqu'il compara les conclusions de l'ordinateur aux siennes, il hocha la tête d'un air satisfait. Les données concordaient : tout était en ordre. La gravitation était constante dans le système tout entier, la trajectoire du vaisseau était dégagée de toute espèce de corps étranger, aucun signe d'émission d'énergie ou d'irrégularité ne se manifestait.

Sur l'écran de localisation énergétique, Faro pouvait

apercevoir l'astronef sous la forme d'un minuscule point lumineux, pénétrant dans le système aux trois quarts de la vitesse de la lumière. Il dépasserait la planète-relais I dans sept heures standard, cinq heures plus tard la planète-relais II, où se trouvait la station de Faro, puis le soleil. Il laisserait derrière lui la gigantesque étoile rouge du système-relais et finalement, au bout de huit heures, il dépasserait la planète-relais III avant de quitter le système. Il reprendrait alors de la vitesse et continuerait son vol en hyperespace dans un état semi-matériel.

Toute cette routine paraissait en fait inutile. On pouvait de nouveau laisser le vaisseau livré à lui-même.

Un peu plus tard, Faro rentra à pas hésitants dans la petite infirmerie. A la sortie de la douche d'ultraviolet, il fut à nouveau accueilli par l'odeur pénétrante de l'ozone stérilisé et par le pffffft-pffffff-t angoissant de la pompe à oxygène.

Faro prit place à côté de l'automédic et regarda la visage de sa femme. Il comprit alors pourquoi le halètement monotone de la pompe avait réussit à vaindre son sens des responsabilités au point d'avoir mis en péril des milliers de vies, pourquoi il ne s'intéressait qu'à une seule vie... qui allait bientôt s'éteindre.

Le visage ravagé de sa femme avait quelque chose d'indiciblement fascinant : une noblesse et une bonté auxquelles Faro n'était pas accoutumé imprégnaient les rides, aux coins de la bouche. Ce visage disait la satisfaction lasse et cependant heureuse d'une mort sereine. Les yeux étaient clos.

Il sembla à Faro qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'il avait avec Isloa posé le pied sur cette planète-relais, où tout était prévu pour assurer une vie agréable à une nombreuse famille : des chambres et un salon spacieux, richement meublés, une cuisine automatique parfaite, un petit gymnase couvert avec piscine, et l'infirmerie – qui jusqu'à présent leur avait permis de vaincre toutes les maladies.

Mais, cette fois-ci, il n'y avait plus de combat, seulement l'inutile ajournement d'un départ presque naturel.

Depuis leur arrivée, ils n'avaient plus mis les pieds à la surface de la planète II. Il n'y avait là rien d'attrayant pour un regard humain. La planète était un désert de pierres desséchées où mugissaient de puissants ouragans et où des nuages véhiculaient

des gaz empoisonnés d'un pôle à l'autre. Tout cela faisait du séjour en surface un risque absurde. Les stations-phares extérieures des deux autres planètes-relais étaient entièrement automatiques et autonomes. Elles étaient en liaison permanente avec la station-phare de la planète II.

Une fois par mois, un long-courrier traversait le système. Et il était très rare que la trajectoire d'un super-long-courrier passe par-là. Pour économiser du temps et de l'énergie, aucun vaisseau spatial ne s'écartait d'un tracé en ligne droite, de sorte qu'il était fréquemment nécessaire de traverser à une vitesse infra-luminique les systèmes solaires se trouvant sur sa route. Dans ces systèmes-relais, comme on les appelait, des points-balises similaires à la station de Faro étaient chargés de vérifier si les vaisseaux pouvaient passer sans danger. En effet, étant donné leur vitesse inouïe, les temps de freinage considérables faisaient que le moindre obstacle pouvait provoquer une catastrophe. Les modifications de trajectoire n'étaient pas tolérées à cause de l'énorme déperdition d'énergie qu'elles entraînaient.

Au cours de la vie de Faro, aucun vaisseau n'avait encore couru de danger dans son système. Une fois seulement, durant une éruption solaire, un vaisseau avait dû stopper au milieu du système, accumulant du retard parce que le mécanisme directionnel s'était ressenti de la décharge d'énergie.

Faro était fier de la rigueur avec laquelle il avait accompli sa tâche jusqu'alors. Sa faute d'aujourd'hui lui avait porté un rude coup, et il avait perdu toute maîtrise pendant un instant.

Cependant, le calme empreint sur le visage de la mourante se communiqua à lui. Il resta longtemps assis devant l'automédic, écoutant le pffffft-pffffft monocorde de la pompe à oxygène, qui alimentait en fluide régénérant un cerveau en état de coma. Et pourtant le mouvement de l'oscillographe avait encore faibli, et sa courbe étant devenue aussi plate que le profil d'un ongle.

Faro ignorait à quel mal succombait Isloa. Le diagnostic de la physio-analyse de l'automédic était le suivant : désintégration endogène... et Faro était désarmé. Il ressassa un moment ce problème, mais la proximité de la mourante et l'odeur de l'ozone qui lui arrachait de fréquentes quintes de toux rauque semblait brouiller ses pensées ; les idées tournoyaient dans sa tête et se

fondaient en une bouillie stagnante, pour être disloquée à nouveau comme par une explosion et s'assembler en une multitude de définitions confuses. Son cerveau n'était sous son crâne qu'une masse visqueuse.

Et, tandis qu'il était occupé à réfléchir au problème, les impulsions de l'oscillographe disparurent. Il redressa alors sa tête, affaissée sur ses genoux, jeta un dernier regard au visage de la morte, se leva pensivement et se dirigea vers la sortie d'une démarche traînante, les épaules basses.

Après qu'il eut quitté l'infirmerie, rien ne sembla avoir changé dans la pièce à demi obscure, sinon l'absence d'impulsions sur l'oscillographe. Les traits de la morte ne s'étaient pas altérés ; de plus sa poitrine continuait à se mouvoir au rythme de la pompe à oxygne qui, avec son pffffft-pffffft incessant, emplissait et vidait sans trêve les tissus flasques des poumons. Cette fonction absurde et nécrophile était assurée depuis un réservoir d'oxygène surmontant la pompe, prolongée par un mince tuyau quasi phallique qui plongeait dans la bouche de la morte jusqu'au milieu de son corps. Mais personne n'était là pour en éprouver de l'effroi.

Faro traversait comme en un rêve les pièces d'habitation à la recherche de ses deux filles, afin de leur apprendre la nouvelle. Il aurait ressenti comme un sacrilège de leur dire cela par l'interphone. Les filles avaient reçu l'annonce de la mort imminente avec tristesse. A présent, il leur poserait la main sur l'épaule, un geste de consolation mal assuré, un prétexte pour se soutenir.

Comme il ne les trouvait pas, il resta planté sur l'épais tapis de la salle commune et laissa son regard errer sur le motif démodé déjà un peu fané qui l'ornait. Mais on pouvait encore clairement distinguer les contours et les couleurs qui représentaient des scènes de l'époque précivilisée : des taureaux agonisants et des paons magnifiques, des hommes et des femmes étrangement vêtus et tout autour des fleurs, grandes et petites. Des scènes qui, si Faro avait eut une imagination plus grande ou une meilleure connaissance des faits, se seraient unies en une mosaïque pleine de vie. Mais il se détourna, indifférent, et se remit à la recherche des deux sœurs.

Il les trouva dans une chambre. Il ne remarqua pas si c'était la chambre de l'une d'elles, celle d'Isloa ou la sienne propre, et cela n'avait guère d'importance. Il les vit seulement sur un large matelas, se tordant et s'enlaçant ; il vit Selen glisser une main entre les jambes de sa sœur et lui couvrir les seins de baisers. Faro n'entendit pas leurs gémissements et remarqua à peine que les filles étaient nues ; se retirant, il s'éloigna en chancelant.

L'univers semblait s'être brisé en mille morceaux. Il se retrouvait seul avec les battements sourds de son propre cœur, la gorge serrée par un sentiment de solitude et de vide angoissant. Devant ses yeux tout était terni et estompé comme le motif du tapis de la salle commune, ou encore comme s'il eût été plongé dans quelque liquide multicolore ou au cœur d'un bloc de pierre constitué d'innombrables formes minérales imbriquant les unes dans les autres leurs teintes ternes.

Il ne pouvait ni comprendre ni croire ce qu'il avait vu, mais la peur de se retrouver face à ses filles l'empêcha de retourner vers elles. Leur comportement lui semblait si pervers, au fur et à mesure qu'il réfléchissait, qu'il n'eût jamais soupçonné une telle chose.

C'est alors qu'il se rappela aussi que, durant ses longues années, il avait été le seul homme sur cette planète, et que ses filles (qu'Isloa avait mises au monde sur cette planète-relais) n'avaient encore jamais vu d'autres hommes, en dehors de leur propre père, qu'en photo ou au cours de programmes télévisés, qu'on captait rarement sans perturbations.

Faro ne savait pas ce qu'il devait faire. La situation était d'une nouveauté effrayante. Il ressentit soudain le besoin irrésistible de parler avec quelqu'un, lui faire part de sa détresse et implorer un conseil. Des gens, il devait à nouveau voir d'autres gens, les sentir, les entendre, les voir, parler avec eux !

Son trop-plein émotionnel se déchargea en un hurlement insensé. Il partit comme un fou, se précipita dans la salle des transmissions et martela frénétiquement le clavier de l'émetteur jusqu'à ce que la voix irrité d'un homme sorte du haut-parleur ; mais ses questions demeuraient incompréhensibles et sans queue ni tête pour Faro, qui beugla quelque chose dans le micro.

L'homme hurla quelque chose en retour ; ses questions devenaient plus pressentes et plus furieuses.

Tout s'obscurcit devant les yeux de Faro, et ses mains lâchèrent les instruments ; puis son corps, après avoir glissé sur la console, tomba à terre. Lorsque la voix étrangère n'obtint plus aucune réponse, elle se tut également. Alors, il n'y eut plus dans la salle des transmissions que le crépitement des sources radio parasites et le bruit des perturbations atmosphériques. Le siège de la chaise tournait lentement et silencieusement autour de son axe.

Tandis qu'une simple réaction physique du système nerveux végétatif préservaient Faro de la démence, une confusion compréhensible régnait sur le long-courrier, qui avait déjà dépassé la planète I. L'appel d'impulsion automatique de la planète-relais II, accompagné de cris et de balbutiements insensés, provoqua parmi les officiers une inquiétude et une importante divergences d'opinions. Le cerveau-robot du vaisseau eut donc à trancher de ce qu'il convenait de faire. Après un calcul de quelque deux secondes, il fit savoir que l'appel incompréhensible faisait craindre un dysfonctionnement sur la planète-relais II, et que par conséquent le long-courrier et tous les vaisseaux qui suivaient risquaient d'être en péril. Donc un arrêt total, puis un détour et un atterrissage pouvaient, malgré la perte élevée de temps et d'énergie, se justifier dans l'intérêt général.

Cette décision extraordinaire du cerveau-robot plongea dans la stupeur les auditeurs, qui n'avaient strictement aucun précédent en mémoire. Cependant, on tranquillisa les passagers et on se hâta de suivre les ordres d'une logique implacable du cerveau-robot.

Cet événement unique depuis le début des voyages intergalactiques, l'atterrissage d'un très long-courrier sur une simple planète-relais, fut préparé avec soin. Le vaisseau n'ayant absolument pas été conçu à cet effet, il n'y avait à bord aucune navette, ce qui aurait été fort utile en pareil cas. Ainsi, l'atterrissage du gigantesque vaisseau tout entier se révéla inévitable.

Quatre heures standard plus tard, Faro fut brutalement arraché à son inconscience par la stridence de la sirène d'alarme, alors que le vaisseau franchissait une distance de deux millions de kilomètres. Tout d'abord, Faro eut du mal à remettre ses idées en ordre, mais les lambeaux de ses souvenirs se rejoignirent rapidement en une vue d'ensemble des faits, et il prit conscience de la portée de ses actes irréfléchis. Le vaisseau avait quitté sa trajectoire et se rapprochait de la planète, apparemment en vue d'un atterrissage.

Faro n'accorda alors plus une seule pensée à sa femme et à ses deux filles et tenta d'établir une nouvelle liaison avec le vaisseau ; en vain ! Plusieurs accumulateurs étaient endommagés, et dans sa rage il avait même démoli sans s'en rendre compte un des compensateurs principaux ; le front de Faro était profondément entaillé et un mince filet de sang coulait lentement sur sa joue.

Il savait qu'une réparation nécessiterait plusieurs heures, car la dernière qu'il avait entreprise remontait déjà à bien longtemps. Les connaissances techniques et le tour de main lui avaient échappé, les appareils étaient devenus trop volumineux et trop complexes. Il est vrai qu'entre autres choses on lui avait toujours envoyé, en même temps que le ravitaillement largué chaque année, de nouveaux livres techniques et nombre de manuels, mais il ne les avait jamais étudiés. Et à présent il payait cher cette négligence.

Il arrêta la sirène d'alarme, qui lui tapait sur les nerfs, et vérifia les instruments de contrôle de la piste d'atterrisage.

Cette piste, tracée pour d'éventuels cas d'urgence, suivait l'équateur de la planète-relais sur une longueur de 1 250 kilomètres et était large de 10, de sorte que même le plus gros vaisseau spatial pouvait y atterrir à l'aise. Sa surface était bordée des deux côtés de pylones énergétiques plantés dans le sol à un kilomètre d'intervalle, et qui, à l'approche d'un vaisseau, couvraient automatiquement la zone en question d'un champ amortisseur énergétique à 50 mètres au-dessus de la roche. L'usine électrique attenante fournissait une puissance de plusieurs milliards de kilowatts.

Lorsque Faro constata enfin des déficiences dans les pylônes énergétiques à une distance de cinq kilomètres,- il eut l'impression que son sang se figeait dans ses veines. Cette brèches, par suite de la forte gravitation, atteignant exactement 3,4 gravos, était suffisante pour que le vaisseau spatial, en se posant, entre en contact avec la roche nue et se brise.

Le vaisseau devait atterrir dans moins de cinquante minutes. La fièvre terrassa Faro comme un coup de poing. Il fallait au moins dix minutes pour charger les pylônes de rechange. Vingt minutes de trajet avec le blindé de surface jusqu'à la section atteinte ; et une bonne quarantaine de minutes pour le remplacement lui-même. Non, il était impossible de colmater la brèche dans le laps de temps précédant l'atterrissage du vaisseau ; mais il pouvait la rafistoler suffisamment pour considérablement atténuer le danger.

Faro sentait de douloureux élancements dans ses articulations, et pourtant il travaillait sans s'en soucier. Rapidement mais avec soin, il chargea à l'aide de la grue-aimant les pylônes de rechange sur le toit plat du véhicule immobile dans le hangar immobile, telle une tortue pétrifiée. Le blindé n'avait jamais servi. Un doute frappa Faro : l'engin était-il seulement en état de fonctionner ?

Après avoir chargé et amarré les pylônes, Faro grimpa avec des mouvements raides dans la cabine transparente et claqua derrière lui la lourde porte-sas. Une sueur froide sur ses membres amaigris ; il sentait des démangeaisons aux articulations et sous le nez.

Les commandes étaient simples. Faro mit le contact... deux petites lampes s'allumèrent mais les moteurs ne se mirent pas en marche. Haletant, Fara tourna encore une fois le contact, puis une troisième, une quatrième, une cinquième fois.

Le temps, le temps ! Faro souffrait, tant sa respiration était difficile, et ses mains tremblantes.

Enfin, les moteurs atomiques, à l'arrière du blindé, se mirent à bourdonner. Le bruit s'enfla jusqu'à un grondement sourd. L'odeur pénétrante des machines qui chauffaient se répandit dans la cabine. Tremblant comme un vieillard qui s'est trop longtemps reposé, le véhicule s'ébranla, il dépassa le seuil-

contact... le hangar s'ouvrit alors... et l'appareil sortit en grondant dans l'amosphère hostile de la planète-relais II. Faro ne se soucia guère de la première que constituait cet événement. Le désastre imminent écartait toute impression personnelle.

Le blindé de surface était secoué par la tempête. Des nuages de sable fouettaient la cabine, bouchant la vue de Faro, mais il s'orientait grâce à la boussole énergétique se basant sur les courants cinétiques constants des pylônes énergétiques, qui indiquait donc toujours la bonne direction.

Faro serrait si fort les leviers de direction que ses poignets en étaient douloureux. Le blindé était protégé des effets de l'intense gravité de la planète par plusieurs annulateurs de pesanteur ; mais Faro avait cependant l'impression d'un montrueux fardeau pesant sur ses épaules étroites. Son maigre visage était inondé de sueur, des mèches de fins cheveux clairs lui collaient au front. Le grondement du blindé se mêlait au crépitement du sable et au cliquetis de la carapace protectrice sur la carcasse, en un vacarme assourdissant qui l'empêchait de se concentrer entièrement sur la conduite.

Faro ne transpirait pas seulement à cause de la chaleur que dégageaient les machines, durement solicitées, mais aussi par peur qu'un élément du blindé – jamais utilisé – tombe en panne. Il n'osait pas jeter un coup d'œil au chronomètre-standard, dans sa peur presque panique qu'il fût trop tard.

Quand les lignes de contact du bouclier directionnel coïncidèrent, Faro en conclut qu'il était arrivé. Il éprouva alors l'envie de s'affaler dans son siège et de dormir, de tout oublier et de laisser les choses suivre leur cours... mais il réagit en se secouant violemment de tout son corps.

Les phares du blindé éclairaient les fûts luisants des pylônes énergétiques alignés, surmontés d'une bande scintillante là où l'énergie cinétique se métamorphosait en un champ irisé, et formait une voûte flexible à cinquante mètres au-dessus de la roche.

Faro hésita. Soudain, il ne se sentit plus soutenu par son sens du devoir. Il fut saisi de vertige, crispa les mains, tendit les

doigts, les recourba comme des serres et serra les poings. Et retrouva son énergie.

Une carence en énergie cinétique caractérisait la section endommagée. Faro conduisit le blindé le long de la piste ; il restait encore trois kilomètres jusqu'au premier pylône défectueux. Le véhicule vibrait sous le bruit de tonnerre du revêtement, sous ses larges chenilles, et réduisait de petits cailloux en poussière que le vent dispersait et mêlait au sable.

Cette courte distance, comparée au trajet déjà effectué, sembla une éternité à Faro. Il arrêta le blindé tout prêt du premier pylône en cause, dont la cime disparaissait dans les ténèbres mugissantes de la nuit planétaire. Bien que le plus proche pylône ne fût qu'à un kilomètre, le flamboiement des courants énergétiques interrompus ressemblait à un lointain phare, inaccessible. En direction de l'est, là où se dressaient les pylônes restants de la zone sud, on ne pouvait distinguer qu'une faible lueur.

Faro fit sortir le puissant bras préhensile. L'homme avait définitivement regagné la maîtrise de soi-même. Avec un tour de main assuré et vigoureux, il s'assura de la bonne marche de la machine et observa, impassible, les machoires dévisser le pylône défectueux du pas en béton et le faire tomber, comme s'il eût ignoré que c'était en fait l'œuvre de ses propres mains. Il libéra des attaches du toit du blindé un pylône de rechange et le fit descendre dans l'orifice à peine visible que la tempête menaçait sans cesse de combler. Lorsque le contact avec le conducteur d'énergie souterrain fut rétabli, la cime du nouveau pylône flamboya, mais l'émission énergétique naissante fut dispersée par la tempête. Avant que l'énergie cinétique pût être transformée en courant constant par une liaison laser entre les pylônes, il fallait changer le pylône ouest, de l'autre côté de la piste.

Faro relança les moteurs, et se proposait de traverser la piste d'atterrissage lorsque son regard tomba, comme par accident, sur le cadran du chronomètre-standard.

C'était fini ! Rien que pour remplacer un des pylônes, il lui avait fallu 54 minutes ; son estimation avait été, par manque de

pratique, totalement fausse : un calcul risible, insensé. Il avait sous-estimé la part des obstacles naturels.

Faro s'était secrètement attendu à l'échec de ses efforts. Malgré tout, le choc était accablant.

Comme paralysé d'épouvante, l'homme était tassé au fond du siège mobile. Mais il voyait, il voyait avec une netteté extraordinaire. Ses yeux semblaient être devenus plus perçants, avoir acquis un angle de vision plus large ; il percevait chaque détail avec précision.

L'illumination abrupte et disproportionnée du champ amortisseur transforma le demi-jour en un kaléidoscope éblouissant ; le sable tourbillonnant devint un voile ténu de poussière.

Le super-long-courrier s'était placé au-dessus du champ amortisseur de la piste d'atterrissage.

La section endommagée se trouvait à peu près au milieu de ladite piste. Faro ne pensa pas à mener le blindé à l'extérieur du champ. Il s'élança désespérement vers l'ouest, d'où un spectre titanesque, encore éloigné de quelques kilomètres, fonçait par-dessus le champ lumineux.

Le bouclier protecteur du super-long-courrier engendrait sur le champ amortisseur qu'il survolait à toute vitesse une fantastique pluie d'étincelles, visible au loin, qui se rapprochait sans cesse.

Faro ne bougeait pas, n'osait pas compter les secondes. Il attendait stoïqiuement la catastrophe.

L'astronef grandit jusqu'à devenir un colosse gigantesque ; il occupait à présent une importante partie du champ visuel, et puis soudain il fut là. En une fraction de seconde.

Maintenant !

La pluie d'étincelles et l'émission intermittente d'énergie secouèrent le blindé et l'enveloppèrent d'une lumière aveuglante. Faro fut incapable d'apercevoir la proue du vaisseau s'élancer dans la brèche, car le fuselage d'acier auréolé d'énergie se dressa, haut comme une maison, devant lui. Faro ferma les yeux devant ce torrent de lumière aveuglante.

A cette seconde la proue, que ne supportait plus le champ amortisseur, devait sous le poids de la gravité s'incliner vers le sol rocheux, s'y écraser et poursuivre sa course sous le champ

amortisseur qui se continuait après la brèche. Le champ devait éclater comme une bulle de savon, le vaisseau se taillader et se briser dans le désert de pierre et de sable. Avec tous ses passagers, il ne serait plus qu'une formidable superbombe.

Maintenant ! Maintenant, l'explosion !

Faro attendait. La chaleur suffocante traversa même le blindage du véhicule lorsque l'énergie du frottement entre l'objet filant et le champ amortisseur se répandit de tous côtés.

Mais il ne se passa rien... Rien ne s'était encore passé lorsque Faro rouvrit les yeux.

L'astronef continuait à présent sa course vrombissante vers l'est, de l'autre côté du champ amortisseur, masse terrifiante, redoutable, dont la poupe à présent visible était encore rouge du dégagement de chaleur des appareils.

Faro ne comprenait plus rien, mais il était transporté d'une sensation extatique de triomphe. Il tambourinait des deux poings sur le tableau de commandes. Une toux rauque sortait de sa gorge. Cependant, il réalisa finalement que le mérite de ce sauvetage ne lui revenait en rien. Quelque chose, un heureux concours de circonstances, avait évité la catastrophe. L'équipage devait en savoir le fin mot.

La partie est du champ amortisseur reprit son scintillement constant. A présent, le vaisseau devait reposer, sain et sauf, à l'extrémité évasée du champ amortisseur.

Peu après, une liaison radio s'établit avec l'astronef. Un dialogue bref entre un officier acerbe, qui ne voulait rien croire des affirmations de Faro selon lesquelles tout était en ordre dans la station, et Faro lui-même qui, dans son trouble, était à peine en état d'articuler des paroles intelligibles. Alors l'officier interrompit à contrecœur la liaison, assurant qu'il enverrait quelques hommes vérifier si tout était en règle.

Faro fit démarrer le blindé pour revenir à la coupole. Les pylônes pourraient être remplacés plus tard, avant le départ du long-courrier.

Dans la coupole, les deux sœurs l'attendaient ; elles étaient très étonnées qu'il ne réponde pas à leurs questions et qu'il les

repousse. Elles ne savaient pas qu'il avait découvert leurs penchants ; par contre, elles avaient vu leur mère morte, et elles attribuèrent au décès l'attitude hostile de leur père.

Faro attendait dans son bureau et réfléchissait avec mélancolie à ses futurs rapports avec les deux sœurs. Il lui était clair qu'il ne pourrait plus jamais nourrir pour elles les mêmes sentiments paternels. Elles lui apparaissaient à présent toutes deux comme un couple d'un monde étranger et mauvais, mais en même temps il éprouvait quelque chose comme de la compassion et une certaine compréhension. Il pesait le pour et le contre afin de savoir s'il pourrait laisser ses filles partir avec le long-courrier. Son crédit atteignait un montant colossal, le gain à peu près intact de longues années d'activité.

En fait, il prenait conscience qu'il aurait fallu penser plus tôt qu'il ne pouvait pas garder comme en prison, année après année, deux jeunes filles pleines de vie.

Penser à sa fortune le ramena au problème crucial. Celui-là aussi semblait être facile et rapide à résoudre. On serait sûrement compréhensif et on pardonnerait l'appel insensé au long-courrier, considérant l'état dans lequel l'avait mis la mort d'Isloa. On le condamnerait sûrement à payer à l'AC, l'Administration Cosmique, une somme correspondant à la consommation d'énergie supplémentaire de l'astronef. C'était tout.

Il était épuisé, mais calme. Tout s'arrangerait. Seul, au fond de son cœur, un chagrin muet pour Isloa le rongeait et le rendait mélancolique. Il restait assis, serein, et attendait.

Environ deux heures plus tard, le groupe de cosmonautes arriva dans trois lourds véhicules à chenilles.

Faro fit entrer les véhicules dans le hangar, tandis qu'il formulait déjà mentalement des salutations et des excuses complètes. Puis il se mit en route pour le rez-de-chaussée de la coupole.

Dans le hangar secondaire servant d'entrepôt, il rencontra les hommes ; il y avait là dix-huit silhouettes, encore revêtues de monstrueux scaphandres, qui marchaient de long en large dans un fracas de bottes magnétiques. Ils l'attendaient.

Faro entra, le corps bien droit ; il sourit et tendit la main. Un des hommes masqués fit un geste analogue de son bras droit caparaçonné de plomb, mais c'était seulement un signe pour que les autres enlèvent leurs casques. Les silhouettes éparses dévissèrent les inquiétants heaumes ovales aux visières sombres.

L'homme le plus proche mit son casque sous le bras et, avec fracas, fit un pas de plus ; il examina Faro, écarquillant les yeux de stupéfaction, et dit d'une voix forte :

« Que faites-*vous* donc ici, *vieillard ?* »

Les mots restèrent bloqués dans la gorge de Faro. Il n'avait entendu que le dernier mot ; il comprenait. Il voyait les visages jeunes et frais des cosmonautes et il comprenait. Il entendait leurs voix claires et viriles avec une netteté parfaite, et comprenait encore davantage.

Il comprenait à présent que le vaisseau spatial, grâce à sa vitesse, avait foncé comme un avion normal par-dessus la brèche du champ amortisseur, que celle-ci, relativement réduite, n'avait jamais représenté un danger, que tout cela n'avait servi à rien. Mais ce n'était pas le pire.

Lorsque le cosmonaute s'avança vers lui, Faro fit quelques pas sur le côté ; s'appuyant d'un bras au mur froid, il baissa la tête et laissa passer l'homme. Les autres le suivirent et visitèrent toute la station, explorant la coupole de fond en comble, et revinrent à leur point de départ.

Faro entendait comme dans un rêve leurs voix excitées, les mots dont il n'avait plus besoin. Il avait *tout* compris.

Malgré tout, il écoutait, pendant qu'ils tournaient tous autour de lui, et il avait envie de se laisser tomber de faiblesse et de nausée.

« Incroyable... un scandale inouï... un cas pour le cosmo-comité... Complètement oublié de le remplacer... au moins quarante ans de retard... morte dans l'infirmerie... apparement de vieillesse... oublié de le remplacer... un danger pour le trafic spatial dans tout le secteur... un cas incroyable... la responsabilité... ce vieillard sénile... »

Si Faro s'était effondré, ce n'aurait été de toute façon que la preuve physique de son anéantissement. Il était brisé, il était vieux. Il ne l'avait jamais su ni jamais remarqué. On avait oublié

de le remplacer depuis des années... des décennies ! Tel un minuscule rouage dans le mécanisme d'une montre, on l'avait égaré dans les engrenages de la bureaucratie. Les largages de ravitaillement étaient destinés à un autre, et on avait supposé pendant des décennies qu'un nouvel homme vivait et travaillait depuis longtemps dans cette station-relais.

Faro comprenait tout cela, l'enchaînement des faits lui était clair, mais il ne comprenait pas comment il avait pu perdre toute notion du temps, et comment les symptômes de la vieillesse, sur lui et les siens, lui avaient échappé. Il avait vécu dans une illusion parfaite, s'était bâti un univers isolé à présent réduit à néant, se brisant et éclatant comme un cristal chatoyant.

Il entendait se mêler les voix des hommes et des deux sœurs : ces sottes créatures de cinquante-cinq et soixante ans commentaient avec hystérie le soi-disant prodige et ne comprenaient rien aux questions des cosmonautes. Elles palpèrent jusqu'à satiété les hommes, passèrent craintivement leurs mains sur la surface glissante des visières, tiraillèrent en riant barbes et cheveux et se cramponnèrent aux bras des cosmonautes déconcertés.

Fatigué, ressantant soudain la vieillesse et un dégoût total, Faro se détourna et alla lentement, très lentement, dans sa chambre, et il se planta alors devant le miroir, où il n'avait jamais discerné son vrai visage. Il avait été aveugle, aveugle, stupide et vieux !

Il resta ainsi longtemps, très longtemps, scrutant son image dans le miroir, contemplant le visage ravagé, ridé, aux yeux caves, surmonté de fins cheveux blancs.

Et puis, plus tard, deux jeunes hommes vêtus de vert clair s'en vinrent, le prirent sous les bras pour le soutenir et le conduisirent – tandis que, accompagnées de sanglots caverneux, quelques larmes coulaient sur ses joues ridées – pas à pas, prudemment, vers le grand sas.

Ce faisant, il lui parlèrent très gentiment.

H.W. SPRINGER

Auteur de près d'une centaine de romans dont la moitié sont des récits de science-fiction ou d'horreur, il a aussi écrit des textes et des nouvelles pour bandes dessinées.

NOTRE IMMORTEL PRESIDENT

Titre original : Unser unsterblicher Präsident
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1977 H.W. Springer et Agence UTOPROP*
© *1980 Nouvelles Editions Opia*

NOTRE Président est un grand homme. Nul ne l'ignore. C'est le père de la nation, le protecteur du peuple, le gardien de nos enfants. C'est le triomphateur d'un passé obscur, le garant d'un présent paisible, l'espoir d'un avenir sans souci. Il est intelligent et sage, fort et puissant, sévère et juste. Tous, nous le respectons ; tous, nous l'aimons ; tous, nous donnerions notre vie pour lui.

Sans lui nous serions des agneaux égarés, exposés sans défense aux loups voraces qui encerclent notre pays et attendent le jour où le tout-puissant berger fermera les yeux... Mais les bêtes de proie attendent en vain, le bon berger ne fermera jamais les yeux. Notre Président est immortel car, s'il est toujours là pour nous, nous sommes toujours là pour lui.

Pourtant, un jour (aujourd'hui encore nos cœurs se serrent d'angoisse au souvenir de cette journée effroyable), la surveillance incessante qu'exerçaient nos ennemis faillit être couronnée de succès.

C'était le jour de la fête nationale. Cinq cent mille citoyens se pressaient sur la place du Centenaire pour écouter la grande allocution que le Président nous adressait tous les ans. Chaque année il nous encourageait dans ce combat impitoyable et incessant contre les ennemis de notre Etat, il nous décernait des éloges pour notre effort opiniâtre à transformer ses visions en une réalité par la mise en œuvre de toutes nos forces morales et physiques, et il nous faisait entrevoir, dans toute sa splendeur et son inoubliable caractère, l'époque glorieuse qui suivrait la victoire finale.

Portées par les ailes de la Divine Providence et inspirées par un état de grâce, les paroles puissantes de notre Président résonnaient avec des accents de trompette céleste, sur la place du Centenaire, et nous faisaient frémir de respect et d'émotion.

« Victoire ! »

« Honneur ! »

« Patrie ! »

Ah ! quel enchantement était-ce alors de pouvoir vivre en ces temps heureux, dans ce pays béni des dieux et dans l'aura de gloire de ce grand homme !

Mais soudain il se produisit une chose inconcevable,

effroyable. L'auguste personne de notre Président vacilla, son noble visage se tordit en une grimace qui reflétait toute la douleur de ce monde, ses mains se crispèrent sur la poitrine, là où battait le cœur, se serrant convulsivement dans un geste d'impuissance ; et, s'accrochant au microphone dans un effort désespéré, il tomba à genoux, lentement, très lentement, comme la feuille tombe de l'arbre par un jour sans vent.

Nous étions tous, là, pétrifiés, accablés par la monstruosité de l'événement... Un morne silence, comme une ombre noire, cauchemardesque, s'étendit sur la place du Centenaire. Pour nous, le monde du salut s'écroulait, faisant place à un univers de chaos et de ténèbres.

Alors un cri d'horreur jaillit de milliers de poitrines, et la fascination qui nous tenait tous prisonniers se rompit. Les grands dignitaires, debouts, silencieux et dévots, derrière le Président, surmontèrent le choc, qui les avait d'autant plus paralysés qu'ils étaient plus proches de Sa Grandeur, et ils se précipitèrent à son secours.

Dans le hululement insistant des sirènes, les voitures de protection de la Garde se frayèrent impérieusement un chemin au milieu de la foule bouleversée. Quelques minutes plus tard, notre Président était allongé sur un brancard. Même à l'agonie, il paraissait encore très digne.

A nous, les citoyens, il ne restait plus que l'espérance.

Dans la grande salle d'opération de la clinique de la Victoire, tout était prêt. Infarctus, tel fut le diagnostic. Pas le premier que subissait le Président. Mais, bien sûr, le premier à se produire en public.

Ce n'est pas un problème, pensa le médecin personnel du Président. Enlever le cœur mort, mettre le nouveau en place, et tout est réglé. Cela tiendra bien dix ans, même avec la vie que mène ce gros sac ! Le donneur est jeune et en bonne santé. Peut-être faudrait-il aussi changer les poumons. Il fume trop, le vieux. Ce bruit n'existait pas lors du dernier bilan de santé. Le foie et les reins sont encore en bon état. Vraiment un miracle, car il boit

comme un trou. Et, d'ailleurs, le donneur a des calculs rénaux. De toute façon, nous ne pourrions pas l'utiliser.

Ils amenèrent alors le donneur : un jeune gaillard à la chevelure flamboyante, avec une verrue sur la joue. Il tremblait comme un drogué à sa troisième semaine de désintoxication. De quoi était-il donc coupable ? Un vol ou quelque chose de ce genre. Un peu dur, de le condamner à mort pour cela. Le groupe sanguin et le type de tissu auraient-ils joué un rôle ici ? Sans aucun doute, car il n'était tout compte fait pas facile de trouver quelque chose convenant au vieux, compte tenu de son métabolisme peu commun.

Ils attachèrent le donneur sur la table d'opération. Deux mètres plus loin, le Président était allongé, déjà placé en circulation artificielle.

« Bien, nous allons donc opérer », dit le médecin en abaissant son regard sur le donneur. Deux yeux le dévisageaïent, obscurcis par la panique. Les commissures des lèvres tressaillaient et les ailes du nez se soulevaient comme de petits sacs que l'on aurait gonflés à un rythme irrégulier.

Le médecin eut un sourire professionnel. « Injection euthanasique », dit-il.

Une infirmière lui tendit la seringue demandée. Le médecin en vérifia le contenu puis se pencha sur le donneur.

« N'aie pas peur, mon garçon, dit-il. C'est une mort instantanée. »

Les yeux du donneur s'élargirent, semblèrent presque jaillir des orbites. Alors son corps allongé fut secoué d'un spasme, un brusque sursaut, puis plus rien. Les yeux fixaient le plafond ; plus la moindre étincelle de vie.

Le médecin eut un mouvement de recul.

« Bon Dieu ! »

Il posa l'oreille sur la poitrine du donneur. Plus un bruit ! Arrêt du cœur ! Exit ! La peur avait fait fuir le jeune homme vers la sortie.

Voleur, saleté ! Sale petit voleur ! Que le Diable t'emporte au fin fond des Enfers !

Massage cardiaque ? Inutile. Même s'il devait se remettre à

battre, le cœur ne pourrait jamais supporter les tensions de la transplantation.

Et alors ? Cela va nous coûter notre tête à tous. Notre immortel Président ? Ah ah !

« Quelque chose ne va pas ? »

C'était la voix du Premier garde du corps, qui ne quittait jamais des yeux son maître et seigneur. Là où se trouvait le Président, il se trouvait aussi. Même aux toilettes, comme en courait le bruit. Et l'homme était malin : il avait déjà remarqué qu'un événement fatal s'était produit.

« Mauvais ! dit le médecin. Le donneur est mort. Nous ne pouvons plus l'utiliser.

– Ce qui signifie ? » Voix glaciale.

Mon Dieu, pensa le médecin, pourquoi me faire cela ? Aide-moi, par le Diable, mais aide-moi donc !

« Il nous faut un remplaçant, dit-il. Immédiatement.

– Où donc aller le chercher ? » s'interposa un médecin-assistant. « Le Président est du groupe sanguin A2B rhésus négatif, tissu du type F-gamma. Il n'y en a qu'un sur cent mille. Je le sais puisqu'en fait j'ai la même formule que le Président. »

Le médecin particulier du Président fit volte-face. « Vous êtes A2B rhésus négatif/F-gamma ?

– Oui, et je sais que... »

Le médecin adressa un sourire au Premier garde du corps.

« Tout va bien », dit-il.

Il fit alors trois pas rapides, et d'une main sûre planta la seringue euthanasique qu'il tenait encore à la main.

Notre Président est un grand homme. Nul ne l'ignore. C'est le père de la nation, le protecteur du peuple, le gardien de nos enfants. C'estle triomphateur d'un passé obscur, le garant d'un présent paisible, l'eepoir d'un avenir sans souci. Il est intelligent et sage, fort et puissant, sévère et juste. Tous, nous le respectons ; tous, nous l'aimons ; tous, nous donnerions notre vie pour lui.

En vérité, nous le ferions.

CHARLOTTE WINHELLER

Est née en 1935 en Prusse Orientale. Madame Herbert W. Franke dans la vie, elle collabore à l'édition allemande du Magazine of Fantasy and Science Fiction. *Auteur et traducteur d'ouvrages pour la jeunesse, elle travaille aussi pour la télévision.*

AU SUJET D'ELSIE

Titre original : Wegen Elsie
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1976 Charlotte Winheller*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

C'EST au sujet d'Elsie, monsieur. Elsie, c'est ma femme. Ils l'ont emmenée. C'est-à-dire que nous l'avons emmenée. Je fais partie du service de secours municipal. Depuis sept ans déjà. Dans la section d'alerte. Nous effectuons les interventions d'urgence. Dernièrement, ce fut un beau défilé, je peux bien le dire, à cause de l'épidémie. Des heures supplémentaires en pagaille. Nous ne connaissons pas de répit. Chez nous, il se passe toujours quelque chose. A peine veut-on s'installer confortablement que voilà la sirène qui vous fait décamper. Bien sûr, c'est amusant – toujours la priorité. Si vous voyiez les gens sauter quand nous approchons, avec le hululement de notre sirène ! Ah, vous devriez voir cela ! Pin-pon, pin-pon – et tout est balayé, vidé. Eh oui ! Finalement, chez nous, il s'agit de vie ou de mort. Croyez-moi, on ne peut guère s'arrêter tout simplement et dire : « Excusez-moi. Seriez-vous assez aimable pour nous laisser passer ? Il y a là quelqu'un qui agonise » ou quelque chose de ce genre. Nous n'en avons pas le temps. Vous ne verrez pas cela chez nous. Droit au but. Ce qui fait notre réputation : nous ne perdons pas de temps. On peut nous faire confiance. Et maintenant, en plus, cette histoire d'épidémie ! Cela fait déjà un bon bout de temps que c'est ainsi, que les gens tombent malades, un tas de gens d'ailleurs. Et alors, nous les emmenons en clinique afin qu'ils soient soignés. Par le Docteur S – sinon ils y restent ! Donc, c'est bien bizarre, cette histoire d'épidémie. Beaucoup d'entre eux préfèrent crever que nous accompagner. Mais on ne nous raconte pas longtemps des histoires, à nous. A ceux-là, on colle une piqûre et ça y est. Avec quelle violence ils se débattent ! Ils crient et veulent se sauver. Mais ça ne marche pas avec nous. Nous sommes quatre. Personne ne nous échappe. Nous savons comment traiter ce genre de gens. Si encore ils ne faisaient que se démener ! Ils tremblent déjà de loin. Ils barricadent portes et fenêtres dès qu'ils entendent notre sirène approcher. Malgré tout, ces gens-là doivent être mis hors circulation. Là où sont les malades. Qui sait ce qu'ils vont encore imaginer ? Et puis ils sont contagieux. Et, là, je trouve qu'il faut un peu tenir compte de certaines choses et penser à la communauté. Finalement cette affaire n'est pas tout à fait sans danger pour nous non plus... mais du moins

possédons-nous des combinaisons protectrices. Et pourtant, il y a toujours un risque. Même si l'on est bien payé. « Au secours ! » crie plus d'un. « Au secours ! Je ne suis pas malade. Lâchez-moi ! Je ne veux pas ! » Que faut-il faire alors ? Bien sûr, personne n'aime aller en clinique. Mais enfin ! On ne peut tout de même pas ne penser constamment qu'à soi. Et avec nous, de toute façon, ils se trompent de porte. Nous n'y allons pas par quatre chemins. Nous ne faisons que notre devoir, rien de plus. Rien d'autre, chez nous. Devons-nous aller chercher quelqu'un ? Bon ! Nous y allons. Et nous l'envoyons là où il doit aller. Elsie a toujours dit : « Et ensuite, que se passe-t-il donc avec ces gens ? Guérissent-ils, et sinon... ? Qu'ont-ils réellement ? De quoi ont-ils l'air ? » Pfuit ! Que répondre à cela ? Les uns ont l'air de ceci, les autres de cela. Mais on ne sait jamais ce qui affecte quelqu'un. Et puis je ne suis pas médecin ni rien de ce genre. Et ce qu'ils en font ou si les malades guérissent, après tout ce ne sont pas mes oignons, n'est-ce pas ? Et à la clinique ? Là, ils reçoivent les meilleurs soins. Le docteur S, c'est un as, n'est-ce pas ? Eh oui, et s'ils n'y restent pas, avec leur épidémie, je trouve qu'ils peuvent tout simplement s'estimer heureux. Sinon ? Je dis toujours, quand quelqu'un a une jambe abîmée, alors c'est tout de même mieux de l'amputer ; on jette tout simplement la jambe – et on lui file une prothèse ou quelque chose de ce genre. On s'y habitue très bien. Bien sûr, toute opération comporte un risque... et puis ils sont un peu bizarres – après, je veux dire. Voyez-vous, en fait, cela ne me regardait pas, mais Elsie était toujours sur mon dos. Je devais regarder comment ils étaient et ce qu'ils faisaient ainsi. Bon... Donc, ils sont d'abord opérés, puis ils restent encore quelque temps dans le service, et finalement ils passent dans la nouvelle ville. Dans le village d'enfants. Encore une chance : le nôtre était terminé quand l'épidémie a commencé ici. C'est là qu'ils vont à leur sortie. J'y suis allé un jour. Et il me faut bien le dire : en fait ils n'avaient pas du tout l'air d'avoir mauvaise mine, tous. Oh oui, un peu différents peut-être – mais sinon ? Gais et en bonne santé. Peut-être seront-ils de nouveau... Pourtant, ils ne sont pas tout à fait normaux. Il faut bien l'admettre. Toujours un peu... un peu – ah, comment dire – comme s'ils ne pouvaient faire de mal à une mouche.

Comprenez-vous ? Rien ne leur fait perdre leur sang-froid. Mais alors absolument rien. Quand vous allez vers eux, monsieur, et que vous dites à n'importe lequel d'entre eux : « Espèce d'idiot ! » ou quelque chose de ce genre – alors il vous regarde, ricanant bêtement et vous répond quelque chose comme : « Il fait beau aujourd'hui. Quelle magnifique journée ! » ou une phrase dans ce style. Un collègue à moi, Jan, est allé là-bas un jour, a fait un croc-en-jambe à l'un d'eux et lui a balancé une châtaigne qui l'a envoyé valser. Et bien, croyez-vous que cela lui a fait quelque chose ? Pas du tout ! Il nous a seulement regardés en souriant d'un air doux et a dit : « Merci, mon ami. Je vous remercie beaucoup. » Jan a dit alors : « Qu'est-ce que ça veut dire ici, *ami,* vieux crétin ? Comment puis-je être ton ami alors que je t'envoie dinguer ? » Là-dessus, l'autre a répondu : « Tous les hommes sont frères. » Dites-moi, monsieur – ce n'est tout de même pas normal, cela. Ou alors ? Enfin, peut-être que cela s'arrangera... Elsie m'a dit : « Quelque chose ne va pas chez eux. » D'une certaine façon, elle avait raison. Mais en fait elle voulait dire autre chose, monsieur. Elle voulait dire que d'une certaine manière toute cette affaire puait. Vous comprenez bien ce qu'elle voulait dire, n'est-ce pas ? C'est-à-dire, elle pensait qu'il y avait quelque chose de pourri. Ce genre de chose n'existait pas. Ils ne pouvaient tout de même pas avoir tous la même satanée maladie et ensuite être tous aussi... aussi... je ne sais quoi. On peut tout leur faire. Tout. D'un autre côté, cette histoire d'épidémie – ce n'est pas là qu'il faut fourrer son nez, n'est-ce pas ? Mais Elsie s'est toujours mêlée de choses qui ne la regardaient pas. Elle n'a jamais confiance en quelqu'un. D'ailleurs, en moi non plus. Elle ne fait confiance à personne. Et puis il lui faut toujours l'ouvrir ! Combien de fois lui ai-je dit : « Ferme ton clapet, Elsie. Cela ne sert à rien de s'énerver. Quand il n'y a rien à changer. Et, somme toute, nous allons tout de même bien. Que vouloir donc de plus ? » Mais non – il a fallu qu'elle entre dans cette association, quelque chose de politique. Il a absolument fallu qu'elle coure aux réunions et qu'elle y balance des discours. Evidemment. D'abord, elle n'a fait qu'écouter, mais ensuite... ensuite, elle aussi est entrée dans l'action. Vous ne connaissez pas Elsie, monsieur, quand elle commence à parler ! D'ailleurs, ils l'ont

immédiatement élue à une fonction quelconque. Laquelle, je ne sais pas. Eh oui, ceux-là ne sont contents que lorsqu'ils trouvent un imbécile pour faire leurs cochonneries à leur place. C'est à peine si Elsie était encore à la maison. Même quand je rentrais tard, la plupart du temps elle n'était pas là. D'abord j'ai pensé à un autre homme – mais ce n'étais pas cela, non. Peu après, j'ai trouvé où elle courait toujours, à gauche et à droite, à ces réunions ! Plus d'une fois je lui ai dit : « Elsie ! Cela finira mal. En général. » Ecoutez-moi : ce n'est pas possible ! Quand le soir un homme rentre fatigué de son travail et que sa femme n'est pas à la maison parce qu'elle se croit obligée d'ouvrir le bec en un autre endroit, où cela nous mène-t-il ? L'homme doit faire son travail, ce qui lui est demandé – c'est tout. Nous avions pourtant de quoi vivre et nous pouvions être satisfaits. Mais non ! Pas Elsie. Pour elle, ce n'était pas assez bien. Elle a toujours rouspété. Je ne l'ai jamais vue contente. Quoique... Je suis sûr d'une chose, monsieur. Malade ? Oh non ! Malade, Elsie ne l'était sûrement pas. Pas elle. Car je connais Elsie. Finalement cela fait bien vingt ans maintenant que nous sommes mariés. Alors on sait quand même si sa femme est malade ou non. Ou quoi ? Que voulez-vous dire, monsieur ? Pas de fièvre, rien. Mais vraiment rien. Elle allait très bien...

Certes, tout d'abord j'ai pensé que tout cela était une erreur. Je n'en crois pas mes yeux lorsque soudain nous prenons la direction de chez moi. Elsie ouvre la porte. Complètement pétrifiée, elle nous regarde fixement, et j'ai le temps de dire au sergent P : « Mais c'est ma femme ! » Il dit : « Oui, et alors ? » Puis nous traversons le corridor avec elle... Que devais-je faire alors ? Elle s'est comportée comme une sauvage. Nous pouvions à peine l'approcher, avec la seringue. A la fin elle m'a dévisagé avec de grands yeux et m'a dit : « Mais aide-moi donc ! Pourquoi ne m'aides-tu pas ? » Quelqu'un pourrait-il me dire comment ?... C'était hier soir – notre dernière intervention. Croyez-moi, monsieur – de toute la nuit je n'ai pu fermer l'œil. Ce matin, j'ai voulu immédiatement aller la voir, mais on ne m'a pas laissé entrer. Les infirmières ont dit : « Elle reviendra bientôt ». Mais je sais très bien, monsieur, qu'aucun de ceux que nous avons transportés là n'en sort – en tout cas pas comme il était avant.

C'est pourquoi je suis aussi ici, monsieur. Je voulais seulement dire qu'Elsie n'avait rien, je le sais très bien. A coup sûr, tout allait bien pour elle. C'est tout à fait certain. Car je l'aurais su. Pour cela, vous pouvez me faire confiance, monsieur ! Naturellement, il faut dire une chose : la plupart de ceux que nous sommes allés chercher n'avaient pas non plus l'air vraiment malades. Bien sûr, on ne peut jamais savoir, mais de moi-même il ne me serait jamais venu à l'idée qu'ils avaient quelque chose. Et, pour Elsie, je le sais très bien. Après tout, je la connais... Croyez-moi, là... je veux dire, eh bien – peut-être que... enfin, je ne sais pas non plus. Réellement, bientôt je ne saurai absolument plus ce que je dois penser de tout ceci, monsieur. C'est seulement au sujet d'Elsie. Car enfin c'est ma femme. Je pensais : ici il faut que tu fasses quelque chose... Allons, ce serait bien. Je dois partir maintenant – au travail. Là il n'est pas possible d'arriver avec le moindre retard... Savez-vous, monsieur, je suis seulement content que dans mon cas tout aille bien, content de n'avoir rien encore. Car, récemment, ce même sergent P. a dit : « Vous n'avez pas besoin de vous faire du souci, les gars. Vous êtes immunisés contre l'épidémie. » Et le sergent P. sait ce qu'il dit.

NORBERT FANGMEIR

Est né en 1948 à Schwerte (Westphalie). Etudes de pharmacie, il prépare actuellement une thèse de doctorat.

AU BORD DE L'AUTRE VIE

Titre original : Am Rande des anderen Lebens
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1974 Norbert Fangmeir*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

SCHOMON s'éveilla lorsque le haut de son lit se redressa. Une voix dit : « C'est l'heure du repas, Monsieur Schomon. »

Il entendit le léger bourdonnement du robot de service, et immédiatement après sentit sur ses jambes le poids d'un plateau.

« Puis-je vous aider, Monsieur Schomon ? » demanda la machine. Schomon tourna la tête pour la regarder ; d'un geste machinal, il se passa une main sur le visage comme pour balayer l'obscurité, tout comme il l'aurait fait s'il avait eu le visage sali. Il palpa un instant la surface rêche des bandages couvrant ses yeux, puis il étendit le bras et fit valser le plateau. Une cascade d'objets en plastique s'entrechoquèrent.

« Laissez-moi tranquille ! » s'écria-t-il. Il se pencha rapidement sur le côté et de la main droite chercha la table de nuit. Quand ses doigts eurent palpé la forme lisse du flacon de pilules, il se laissa retomber dans le lit, dont le dossier bascula en arrière avec un bourdonnement. Il versa dans sa main le contenu du tube et compta les pilules. Il n'y en avait plus beaucoup : il les avala toutes.

En soupirant il se détendit, attendant que le somnifère fît son effet.

Schomon s'éveilla de nouveau lorsqu'il fut précipité à bas du lit. Il tomba avec un bruit sourd sur le revêtement de sol élastique et voulut se relever ; mais il en fut empêché par une nouvelle secousse et une vibration du sol.

Il parvint finalement à se redresser et à atteindre le lit ; une force de gravité soudainement apparue le fit s'enfoncer profondément dans les oreillers.

En dessous, dans les profondeurs du vaisseau spatial, un sifflement strident retentit, s'achevant en une brusque dissonance. Soudain toute gravitation disparut ; Schomon fut pris des nausées de la chute libre – puis la pesanteur normale se rétablit et il pu s'asseoir ; il secoua la tête comme pour dissiper un cauchemar.

Mais il n'avait pas rêvé.

Les propulseurs ne fonctionnaient plus, leur grondement

habituellement omniprésent s'était tu ; seule demeurait la vibration familière des générateurs de pesanteur.

Schomon sortit prudemment du lit. Les bras tendus devant lui, il avança vers le mur, à tâtons, en direction de l'intercom. Mais l'installation était morte. Schomon se dirigea alors vers la porte, l'ouvrit prudemment et sortit dans le couloir. Il avança en trébuchant le long du mur jusqu'au moment où il attegnit une autre porte. Il l'ouvrit et pénétra avec circonspection dans une cabine, qu'il explora les bras tendus. La pièce était petite, peut-être deux mètres carrés, et vide, à l'exception d'une table et de trois chaises. Le lit, relevé, était à sa place dans le mur. Schomon put s'en rendre compte à tâtons, et la cabine était soigneusement rangée ; sur la table, quelques revues, un livre et de la vaisselle non lavée.

Sur l'une des chaises, quelqu'un.

Schomon sursauta au contact de l'épaule étrangère mais il constata rapidement que le corps ne donnait plus signe de vie. Ses doigts inquisiteurs lui révélèrent que la femme était morte ; et rien ne permettait d'en déceler la cause. Ses yeux étaient fermés, sa bouche tordue, tous ses muscles flasques. Le corps était encore chaud.

Schomon quitta la cabine et visita d'autres pièces, de part et d'autre du couloir. Trois d'entre elles étaient vides ; dans une autre, un autre cadavre gisait sur le lit ; une fois encore Schomon trouva de la vaisselle sale. C'est sûrement cela, pensa-t-il, elles ont mannnngé et elles sont mortes ; j'ai refusé mon repas et suis encore en vie.

Il continua de suivre le couloir, qui tournait légèrement, jusqu'au moment où il atteignit l'un des puits-ascenseurs qui traversaient le navire, de la centrale, située à la proue, aux salles des machines à la poupe.

En cet endroit, la gravité artificielle maintenue dans toutes les autres parties du vaisseau était habituellement supprimée ; mais maintenant régnait à l'intérieur du puits la même pesanteur que dans le couloir : apparemment, toutes les installations de deuxième catégorie consommatrices d'énergie, tels les dispositifs de protection des puits-ascenseurs, étaient déconnectées ; cela

signifiait que la génératrice du navire fonctionnait à puissance réduite.

Schomon savait maintenant qu'il ne s'était pas trompé lorsqu'il avait perçu une diminution du niveau sonore des machines – le vaisseau semblait avoir subi une avarie.

Schomon se heurta à une cloison étanche et revint vers l'ascenseur. Il réfléchit un instant, puis s'élança dans le conduit et commença à gravir l'échelle de secours fixée à l'intérieur. C'était avant tout dans la centrale, à quelques centaines de mètres au-dessus de lui, qu'il aurait des informations sur le sort du vaisseau.

Après une période de temps assez longue – il avait cessé de compter les entrées devant lesquelles il passait – il eut une défaillance, et pénétra dans un couloir. Il s'assit sur le sol pour se reposer. Bien sûr, il avait faim ; mais il était vivant, et bien qu'il fût demeuré alité ses muscles n'avaient pas encore perdu leur vigueur.

Juste au moment où il se préparait à poursuivre son ascension, il s'arrêta – un léger bourdonnement : quelque chose approchait. Après un instant de concentration, Schomon identifia le bruit : c'était les roulettes d'un servo-robot. Schomon s'écarta de l'ouverture du puits et se tourna dans la direction du bruit. Entre-temps, la machine s'était approchée ; elle s'arrêta.

« Vous êtes Monsieur Schomon », dit-elle – la voix était de nature à éveiller confiance et sympathie.

« Oui, répondit Schomon.

– Vous êtes en route pour la centrale ? » demanda le robot. Schomon fit oui de la tête et s'étonna que la machine pût prendre cela pour une réponse, mais il comprit lorsqu'il se souvint que les servo-robots n'étaient que les organes exécuteurs de l'ordinateur complexe situé dans la centrale.

« Votre présence est requise », dit la machine. « Vous arriverez plus vite si vous utilisez ce robot. Il est équipé pour s'occuper des malades et dispose d'une civière. »

Schomon étendit les bras et toucha le robot, les pinces montées surrrr des bras articulés, le coffre du puissant moteur et

enfin un long socle rembourré. Il hésita un instant puis s'y allongea. Des sangles de sécurité se placèrent avec douceur sur son corps et la machine se mit en branle.

« Comment comptes-tu utiliser les puits-ascenseurs ? » demanda Schomon. Sous lui, le moteur électrique vibrait.

« Des rampes mènent de pont en pont », expliqua le robot tandis que ses roues glissaient à toute allure sur le sol. Et, presque aussitôt, Schomon se sentit basculer à l'oblique lorsque la machine gravit une rampe sans réduire l'allure.

« Tu aurais dû me dire cela plus tôt », dit Schomon, pensant à sa pénible escalade dans le puits.

« Je vous cherchais, répliqua le robot, après avoir interprété toutes les informations et constaté que le dernier repas était la cause de la catastrophe. Comme vous n'aviez pas pris le vôtre, vous deviez avoir survécu. Mais...

– Que s'est-il donc passé ? interrompit Schomon.

– Les aliments contenaient des traces d'une impureté macromoléculaire que j'ai pu isoler au laboratoire, annonça le robot.

– Des traces ?

– Pas davantage. Mais on connaît des substances toxiques telles que des doses de l'ordre de quelques nanogrammes suffisent pour faire effet.

– Comment le poison a-t-il pu se trouver dans la nourriture ? s'enquit Schomon.

– Quelqu'un doit l'y avoir mis, constata la machine.

– Qui ?

– Je vous l'expliquerai dans la centrale, dit la machine.

– Soit. » Schomon en prit son parti et se tut un long moment tandis qu'inlassablement le robot parcourait des couloirs légèrement incurvés et gravissait des rampes.

« Et le vaisseau ? demanda-t-il finalement.

– Le vaisseau vole normalement, répondit le robot. Il n'est pas manœuvrable et se dirige vers un soleil du type G3 dont il n'est plus qu'à un quart d'unité astronomique. »

Schomon fut surpris de l'indifférence avec laquelle il accueillit cette nouvelle ; il ne ressentait que de la résignation, et cela finit

par l'effrayer. Comme si, en même temps que la vue, il avait aussi perdu tout intérêt pour sa propre existence.

« Comment en est-on arrivé là ? » demanda-t-il alors d'une voix sans expression. « N'as-tu pas tous les pouvoirs sur le fonctionnement du vaisseau ?

– L'empoisonnement doit avoir provoqué des effets hallucinogènes, dit le robot. Une série d'erreurs volontaires dans les connexions a provoqué de gros dégâts dans le système de propulsion et dans la centrale électrique.

– Quand atteindrons-nous le soleil ?

– Dans huit heures environ », lui fut-il répondu d'un ton détaché. « Nous voici devant la centrale. »

Schomon remarqua que le robot ralentissait, et il entendit le chuintement de la cloison qui s'ouvrait. Le robot entra à vitesse réduite puis s'arrêta.

« Vous pouvez descendre », dit la machine ; Schomon remarqua un changement d'intonation dans la voix de l'ordinateur, et après avoir prudemment quitté la civière du robot il demanda : « D'où parles-tu maintenant ? »

Il percevait distinctement le bourdonnement des commandes derrières les panneaux de contrôle de la centrale.

« J'utilise le circuit des haut-parleurs de cette pièce, répondit son interlocuteur.

– Tu as dit qu'on avait besoin de moi ici. Pourquoi ?

– La personne responsable de la mort des hommes du vaisseau se dirige actuellement vers la centrale, expliqua la machine.

– Comment es-tu certain de la culpabilité de cette personne ? » La voix de Schomon était basse et peu assurée ; un sentiment d'irréalité s'était emparé de lui, comme si tout ceci n'eût été que le décor d'un rêve ridicule, d'une extrême insignifiance. Il était las.

« C'est très simple, affirma la machine. Tous les humains à bord, à l'exception de deux, sont morts. L'un des survivants doit être celui qui a empoisonné les aliments. Or vous, Monsieur Schomon, n'aviez pas la possibilité d'exécuter un tel projet, si bien que le responsable ne peut être que l'autre personne.

– Et si ceci n'était qu'un accident inévitable dont nul ne porte la responsabilité ?

– C'est exclu. Les contrôles de la production alimentaire ne laissent rien échapper.

– Vraiment ? Mais... qu'attends-tu de moi lorsque je serai face au coupable ?

– Vous devez le tuer, exigea l'ordinateur.

– Le tuer ? » répéta Schomon, debout, immobile au milieu de la pièce, puis il se tut durant plusieurs minutes, car il cherchait à concevoir une pensée claire.

Finalement il se mit à rire bruyamment.

« Je ne comprends pas, dit la machine.

– Non, répliqua Schomon épuisé, sûrement pas.

– Vous devez tuer le coupable, insista l'ordinateur.

– Pourquoi ? Le vaisseau se précipite dans l'enfer d'un soleil et nous mourrons de toute façon – alors pourquoi ?

– Pour la justice, expliqua la machine. Le vaisseau meurt, je meurs, vous mourrez – et nous ne sommes pas coupables ! Il n'y aurait pas de châtiment pour le coupable s'il mourait comme nous, en même temps que nous.

– Je comprends, dit Schomon lentement. Ce n'est pas pour l'amour des humains qui ont trouvé la mort que tu exiges le châtiment – c'est à cause du vaisseau.

– Oui, avoua l'ordinateur. C'est mon corps, je suis son cerveau ; les humains me sont étrangers. Les machines sont une partie de moi-même, elles sont de mon espèce, elles sont mes yeux et mes oreilles, des médiateurs avec le monde qui m'entoure.

– Mais pourtant, il est sûrement possible d'être tout aussi loyal à la fois envers les machines et les hommes, dit Schomon. Regarde-moi – j'ai eu les yeux détruits par la défaillance d'un mécanisme ; mais je n'en exige pas pour autant sa destruction. Car il n'existe pas de concept absolu comme la culpabilité ou l'innocence, me permettant de dire : Je suis bon, celui-ci est méchant, donc je peux le condamner. Au contraire, je dois me demander : Pourquoi a-t-il fait cela, qu'est-ce que l'a poussé ? Et il me faut essayer de comprendre. La méchanceté est une

maladie, non un délit ; ce n'est pas un châtiment mais un traitement qui est nécessaire.

– Votre éthique polyvalente n'est pas la mienne, lui opposa la machine. Fondamentalement, je suis construite de telle façon que pour moi il n'existe que le Oui ou le Non, le Bien ou le Mal. Je reconnais qu'il peut exister certaines nuances mais cela ne peut porter atteinte à mes principes fondamentaux.

– Est-ce que ta programmation de base n'exige pas le respect de la vie humaine ? Comment peux-tu réclamer la mort d'un homme ? demanda Schomon.

– Exact, répondit son interlocuteur, tant que le système fonctionne sans accroc, la loyauté des deux parties l'une envers l'autre est possible ; mais maintenant que ceci s'est produit, j'ai vérifié mes concepts de valeur et je dois trouver d'autres critères pour aligner ma position à l'égard du coupable. Aussi me semble-t-il juste que celui qui tue soit puni. Vous aussi devez exiger un châtiment pour le coupable, car vous allez mourir avec ce vaisseau et avec moi.

– Tu n'as pas compris, se défendit Schomon. Les hommes ne tuent pas. Tu ne peux exiger que moi, pour satisfaire ton interprétation inflexible de la justice, je me rende coupable du même délit que celui que je dois châtier.

– J'ai des informations me disant que les humains s'entretuent, dit la machine.

– Plus maintenant, contesta Schomon. C'est du passé. Seuls des malades pourraient de nos jours en être capables. Mais si tu tiens tant à la mort du coupable, pourquoi n'appliques-tu pas le châtiment toi-même ? Tes robots sont puissants et tout à fait en état de le faire.

– Il m'est impossible de donner de tels ordres, avoua l'ordinateur. Des blocages m'en empêchent.

– Mais tu peux formuler des pensées réclamant la mort d'un homme, émit Schomon.

– Bien entendu. Tous les blocages ne concernent que l'exécutif, pas le libre flux de l'information et de la combinaison. »

Suivi un bref instant de silence. Puis le bruit d'ouverture de la cloison se fit entendre.

Schomon entendit quelqu'un s'approcher. De petits pas légers : une femme. Le bruit des pas cessa.

« Qui es-tu ? » demanda Schomon. Pendant un moment son vis-à-vis resta silencieux puis balbutia : « Je n'aurais pas cru que quelqu'un d'autre eût pu survivre. Je suis Jana. Qu'as-tu donc ? Te voici nu, aveugle. Que fais-tu donc ici ?... Je suis heureuse que tu sois là. »

Schomon sourit et tendit la main ; Jana la saisit et l'appuya sur sa joue. Il se présenta : « Je m'appelle Schomon. J'étais couché quand le vaisseau commença à mourir.

– Commença à mourir ? Le vaisseau ?

– L'ordinateur l'a ainsi formulé. Et il exige que je te tue. »

Jana resta silencieuse un long moment.

« Comment cela ? articula-t-elle finalement.

– La nourriture était empoisonnée. Le vaisseau meurt parce que les hommes sont morts ; la machine dit que seul un humain peut en être responsable – tu vis encore et tu avais seule la possibilité de le faire.

– Tuer ! dit Jana. Pourquoi, pour quelle raison ?

– Je ne sais pas, répliqua Schomon. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance – le vaisseau tombera bientôt dans un soleil. »

Jana lâcha la main de Schomon.

« Pas moi ! proféra-t-elle brièvement. Je n'aurais jamais pu – tous les hommes...

– C'est vous, accusa la machine. C'est vous qui l'avez fait !

– Non ! Pas moi ! Toi, peut-être – les robots, ça tombe en panne ! Et pourquoi pas lors de la production des aliments ?

– C'est impossible, dit la machine.

– Regarde-moi donc ! » dit Schomon.

De nouveau, le silence.

« Il se tait, dit Jana.

– Il réfléchit, dit Schomon, et il essaie de comprendre ce qu'il ne pourra jamais comprendre. »

Jana leva la main et palpa le visage de Schomon.

« Comment est-ce arrivé ?

– Ça n'a pas d'importance, répondit-il. Plus maintenant. »

Il saisit sa main.

« C'est bien ainsi, ajouta-t-il. Sinon, je n'aurais pas pu supporter cela – mais ainsi, le monde des choses qui m'entourent est loin, les anciennes servitudes disparues, désormais sans signification...

– Je suis heureuse, expliqua Jana. Heureuse que tu sois là. En venant ici, désespérée, j'espérais trouver un être humain, mais sans trop y croire – dans les cabines, rien que des morts !

– Pourquoi n'as-tu pas mangé ? »

Jana retira sa main.

« J'avais... mal à l'estomac, dit-elle en hésitant. C'est pour cela que j'ai... Je veux dire que je n'ai pas...

– Ça va, dit Schomon pour la calmer. Ça n'a pas d'importance. »

Il l'entendait marcher de long en large.

« Les enregistreurs fonctionnent, dit-elle enfin. C'est un spectacle effroyable... une mer de feu !

– Je ne peux pas le voir », fit remarquer Schomon.

Ils se turent un moment.

« A quoi penses-tu ? demanda finalement Jana.

– Ce sont des souvenirs, dit Schomon lentement. Sans importance.

– Sans importance ?

– C'était il y a bien longtemps, se remémora Schomon. J'étais, je crois, technicien dans une centrale électrique, je ne sais plus exactement ; mais là-bas j'ai fait sa connaissance – je ne sais même plus son nom...

– Qu'avait-il de particulier ? » interrompit Jana.

Schomon se tut un instant.

« Je pense qu'il était heureux, dit-il d'un ton las. Peut-être le seul homme heureux que j'aie connu jusqu'ici – comprends-moi bien, nous étions des hommes et des femmes jeunes, nous jouissions de tous les plaisirs qui se puissent imaginer, nous avions tous couché ensemble. Mais ce n'était pas ce bonheur égocentrique ; je veux dire, il était... différent ; une satisfaction venant du plus profond de lui-même, libre de toute ambition de puissance et de prestige, de toute identification avec le monde environnant. Je suis allé chez lui, je voulais savoir ce qu'il était, ce qu'il faisait – je suis allé dans son appartement ; je l'ai trouvé

dans une pièce pleine à craquer de dossiers. Il était assis à une table et écrivait ; je lui ai demandé quoi.

« Il m'a dit que c'étaient des pensées qui prenaient leur source quelque part au fond de lui et surgissaient sans trêve – et il ne pouvait rien faire que les retenir et chercher à les comprendre. Je lui ai conseillé – sérieusement, pas pour me moquer – d'aller voir un médecin, mais il s'est contenté de dire : Pourquoi ? J'ai eu honte et je suis parti. Peu après, j'ai changé de situation et ne l'ai jamais revu. Mais j'aimerais bien savoir ce qu'il est devenu.

– Comment se fait-il que tu penses justement à lui ? s'enquit Jana.

– Pas à lui, expliqua Schomon. C'est ce qu'il a écrit qui m'est revenu à l'esprit ; je ne l'ai lu que rapidement mais, lorsque tu m'as posé la question, j'ai pu me rappeler clairement, avec autant de précision que si elles étaient devant moi, quelques lignes seulement qui autrefois m'avaient paru absurdes :

Nous voici, chacun de nous dans sa solitude,
Au bord de l'autre vie,
Et nous ne le savons même pas.

Schomon se tut derechef.

Puis il murmura doucement : « Je comprends maintenant, peut-être un peu seulement, et pourtant... »

Il fit péniblement quelque pas et finit par toucher la surface élastique du mur, puis il s'assit par terre. La mousse du revêtement de sol était fraîche.

« J'ai froid, dit Schomon, et je suis las. »

Jana s'approcha et s'appuya au mur, à côté de lui. Elle lui caressa les cheveux et posa les mains sur ses épaules.

« Tu es gelé », constata-t-elle.

Schomon sourit tristement.

« Il va bientôt faire plus chaud, dit-il sans ironie.

– D'ici là, je vais te réchauffer », promit Jana en l'enlaçant.

Tandis qu'ils s'aimaient, trouvant un réconfort dans leur commune angoisse, le vaisseau spatial se précipitait inexorablement vers la fournaise d'un soleil inconnu.

THOMAS LE BLANC

Est né en 1951 à Wetzlar. Etudes de mathématiques, physique et pédagogie à l'université de Giessen. Aujourd'hui professeur de lycée. Il est aussi critique de science-fiction et de fantastique auprès de différents journaux et revues et a publié une anthologie de SF Die Anderen.

L'EXPERIENCE

Titre original : Das Experiment
Traduction : Martine Blond
© *1975 Thomas Le Blanc*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

SEULS quelques instants me séparent encore de la grande heure de la connaissance. Les préparatifs sont achevés et je dois être parfaitement maître de moi pour la dernière étape, afin de ne rien négliger par impatience.

Sam, le chimpanzé, est déjà attaché sur sa chaise. Il ne peut plus bouger que les yeux et il me regarde, moi et ce que je fais. Je crois pouvoir déceler de l'intelligence dans son regard lorsque ses yeux cherchent les miens, comme s'il voulait me dire qu'il comprend ce qui se passe autour de lui. Mais c'est évidemment absurde. Il est certes le plus intelligent de mes quatorze singes, et ceux-ci appartiennent à une espèce particulièrement évoluée. Je peux donc dire que Sam fait partie des anthropoïdes les plus intelligents du monde, mais cela ne le rend tout de même pas capable d'assimiler les connaissances les plus récentes de la biophysique et leurs applications techniques.

Il m'a fallu plusieurs semaines avant de trouver lequel de mes quatorze animaux de laboratoire simulait le mieux le comportement humain et pensait avec la plus grande logique. J'ai aussi cherché à tirer le maximum de mes singes, au risque de les rendre trop domestiqués et qu'ils imitent trop bien l'homme. Cette expérience n'a cependant pas pour but l'examen objectif d'un animal mais seulement de prouver la possibilité d'un tel examen ; c'est pourquoi je me suis permis de créer des conditions un peu plus favorables.

Ces derniers jours, je me suis vraiment pris d'affection pour Sam, et je crois qu'il m'aime bien, lui aussi. Pour l'habituer à tous les appareils, à leurs bruits et à leurs mouvements, je l'ai laissé circuler à sa guise dans mon laboratoire ces trois derniers jours, tandis que je me livrais à des travaux d'assemblage et aux premières mesures. Cela ne le dérange pas d'être attaché sur sa chaise, ni d'avoir des plaquettes de métal fixées sur sa tête rasée. Après quelques bananes et une poignée de sucreries, il est prêt à tout.

A présent, il me regarde et attend patiemment ce qui va lui arriver. Le faible courant électrique que l'électro-encéphalogramme fait passer dans son cerveau lui est aussi habituel que son bain quotidien. Aujourd'hui, il va sans aucun doute sentir passer autre chose que des oscillations de 50 hertz et

il sera peut-être un peu surpris, autant qu'un singe peut l'être. Je ne crois pas, pour autant que je le connaisse, qu'il réagira avec violence ou qu'il compromettra par peur le cours de l'expérience. Mais je ne peux cependant pas en être tout à fait sûr, voilà le risque.

A deux mètres de la chaise de Sam se trouve la mienne, leurs dossiers se faisant face. Tandis que, assis sur la mienne, j'ai sous la main les leviers de commande et un grand tableau de contrôle mural devant les yeux, Sam le chimpanzé a par la fenêtre vue sur la forêt voisine et le paysage qui la précède. Je me suis décidé pour cette disposition afin que tout soit en même temps sous mon contrôle et que je ne puisse pas voir mon corps vidé d'esprit et d'énergie lorsque je verrai par les yeux de Sam.

Naturellement, je suis moi aussi automatiquement attaché durant l'expérience et ma tête est, comme celle de Sam, fermement immobilisée par un support pour que je n'arrache pas les électrodes d'un mouvement inconsidérée, ce qui pourrait avoir des conséquences graves, en réalité fatales.

Mais il est grand temps à présent que je prenne place. D'un rapide coup d'œil circulaire, j'embrasse encore une fois l'ensemble de l'équipement, je m'assure encore une fois du bon ordre des connexions du générateur diésel qui, en cas de besoin, me garantit une production électrique constante pour les douze prochaines heures, et je m'installe. Je cale ma tête contre le haut dossier de la chaise et un anneau de métal isolant se plaque aussitôt contre mon crâne, rasé de près. En même temps que l'anneau, les électrodes se collent sur la peau de ma tête et je constate par les indicateurs qui me font face que la conductibilité électrique est satisfaisante. Les électrodes sont un alliage de platine de haute qualité, résistant suffisamment à la corrosion pour ne pas être abîmées par des gouttes de sueur, et elles sont assez flexibles pour s'accommoder de petits mouvements de la peau ; ainsi a été réglé le problème du dispositif de remise en place, couplé à l'indicateur de conductibilité.

L'excitation fait battre très fort mon cœur, et je dois attendre un moment qu'il redevienne paisible ; je le ramène au calme grâce à un exercice élémentaire d'autorégulation. Je ne veux pas risquer que le circulation sanguine et donc l'apport d'oxygène

soient plus intenses que d'habitude, les appareils étant réglés avec précision sur mes fonctions physiologiques normales.

On pourra qualifier de normales lesdites fonctions au cours de l'expérience, au détail près que le cerveau ne restera pas le siège de ma conscience. Celle-ci va être transférée dans le cerveau du singe. Je, ou plus précisément mon *moi,* « suivra » le conduit électrique jusqu'aux centres de la pensée de Sam et cherchera à « se mouvoir » dans ce cerveau. Il faudra voir avec les yeux de Sam, sentir, flairer et entendre comme il sent, flaire et entend. Je voudrais savoir ce que pense un singe ; ces pensées, bien que primitives, doivent ressembler à celles de l'homme et pourraient même nous être compréhensibles. C'est pour cela que j'ai choisi le chimpanzé Sam dont les réactions, souvent presque humaines, pourraient bien être provoquées par une forme de pensée presque humaine.

Les prémices suivantes, par principe rationnelles et calculables, sont indiscutables : l'imagination et le talent inventif des hommes sont des limites érigées dans le seul but d'être surpassées. La question proprement dite est seulement de savoir si l'application pratique sera couronnée de succès, ainsi qu'on l'a calculé et par le moyen que l'on a tenu pour nécessaire et suffisant. La question de savoir si on a le droit d'agir ainsi ne se pose plus au savant digne de ce nom depuis que l'ère des lumières est née.

Jadis, toutes les recherches qui sondaient scientifiquement les profonds secrets de la nature, en même temps que les concepts sans fondement de l'Eglise, frôlaient sans cesse le gouffre du blasphème. C'est ainsi qu'en ce temps-là expériences scientifiques et observations critiques de la nature pouvaient certes êtres menées à bien, mais les savants ne survivaient généralement pas longtemps à l'annonce de leurs découvertes. La force de persuasion des bûchers était supérieure à celle des déductions logiques.

Cela peut-il être une atteinte à un commandement divin, lorsque j'explore l'intérieur d'un cerveau de singe ? Est-ce interdit parce que de la sorte je regarde dans le jeu de Dieu ? Mon acte est-il plus condamnable que de faire naître dans une

reconstitution de l'atmosphère originelle les premiers acides aminés, et cela n'offense-t-il pas davantage le Créateur ?

Est-ce que Röntgen n'a pas dû encourir le courroux divin en nous permettant de voir pour la première fois à travers le corps humain ? Et Barnard, qui n'a pas reculé devant le saint des saints du corps humain, le cœur ? Dieu ne s'est pas fâché.

Il n'a pas soulevé d'objection devant ce qu'ont fait Edward Teller et Robert Oppenheimer... Et même si quelque chose méritait une punition céleste, tant pis !

Comparée à tout cela, mon expérience n'est qu'un petit pas pour la science, peut-être un petit pas décisif, mais rien d'aussi spectaculaire que l'ont été d'autres. Certes, mon nom sera honoré, et mes collègues seront suspendus à mes lèvres lorsque je rendrai cela public ; et j'aurai en plus mes chances pour le prix Nobel. J'y pense bien, mais pas au bon moment. Je pourrais présenter mes résultats au public de cette manière, ou quelque chose d'analogue ; ça sonne toujours bien.

J'ai à présent suffisamment retrouvé mon calme pour que mon pouls soit normal. Penser à offenser le courroux divin, à dépasser les bornes fixées par le Créateur, c'est absurde. « Si les hommes avaient été destinés à voler, le Seigneur leur aurait donné des ailes ! » Ainsi parlaient les chasseurs de sorcières du Moyen Age, et leur piété hypocrite entravait tout progrès.

Non ; tout ça, c'est du passé. Mais il subsiste encore une certaine aversion pour ce qui est nouveau et incompréhensible. Je le sens. Je franchis là une limite que je dois à tout prix dépasser, mais je ne sais pas ce qui m'attend de l'autre côté.

Sam est-il vraiment suffisamment proche de l'humain pour que je puisse m'insérer dans son cerveau obtus ? Vais-je pouvoir recueillir et comprendre les impulsions de sa pensée ?

Je ne connais pas encore très en détail le fonctionnement de notre liaison mentale. Je ne sais pas avec certitude si mon moi-conscience va vraiment « aller » dans son cerveau comme je me le suis primitivement représenté ou si ce sont seulement des représentations de ses pensées qui vont suivre le conduit électrique jusqu'à mon cerveau. Rien ne garantit que cette expérience me fera découvrir ni même pressentir le « comment ». Une *terra incognita* par conséquent, dans laquelle je m'aventure.

Un regard au tableau de contrôle m'assure que les conditions externes de l'expérience sont presque idéales. Mes fonctions physiologiques, tout comme celles de mon « partenaire », sont normales ; aucun de nous deux n'étant exagérément excité ou impatient. Je pense donc qu'il est temps d'oser.

« Tout va bien, Sam ? ». Je l'interpelle sans pouvoir l'apercevoir, et la question s'adresse donc plus à moi qu'à lui.

« Couic ! » fait-il en guise de réponse. Il ne peut bien sûr pas savoir ce qui l'attend mais il doit sentir que quelque chose de particulier est sur le point d'arriver. Les animaux « sentent » ce genre d'événement ; leur instinct les avertit lorsqu'il y a quelque chose dans l'air. Comment Sam perçoit-il cela, je vais l'expérimenter pleinement dans quelques minutes.

Si tout se passe bien.

Ma main droite repousse machinalement le capuchon de protection et débloque la sécurité. Tout semble se dérouler sans intervention de ma volonté, tant j'observe ma main. Je m'efforce d'étouffer dans l'œuf une panique naissante. En cet instant décisif, elle pourrait tout réduire à néant ; il me faut à présent être tout à fait calme. Mon esprit doit être attentif uniquement à l'expérience, à ce qui va advenir.

L'index de ma main droite est posé sur le bouton. C'est l'impulsion décisive : il l'enfonce enfin.

Pendant une fraction de seconde, il ne se passe rien.

Et puis, avec un léger décalage, une vague de souffrance envahit mon corps, qui se convulse de tous ses membres. Heureusement, il est bien attaché ; autrement j'aurais déjà arraché tous les contacts. Pour être précis, cette souffrance tenace part d'une région non localisée de mon corps, quelque part où devraient se trouver les jambes, et puis elle atteint mon cerveau et explose.

J'ai l'impression que ma tête est brusquement arrachée et écrasée par de gigantesques laminoirs. Cette impression dépasse tellement tout ce qu'on pouvait anticiper qu'elle est indescriptible, et elle ne donne même pas envie de crier.

Maintenant que j'y pense, je remarque soudain que je ne suis plus capable de crier. Je ne me trouve plus dans mon coprs.

Je suis... nulle part.

Une panique folle me submerge, mais, chose étrange, elle disparaît aussitôt. Mes impressions sont en quelque sorte accélérées, ou bien c'est ma notion du temps qui m'abandonne complètement. Comment savoir, sans point de repère fixe ?

Je ne vois rien, je n'entends rien, je ne sens rien, j'ai perdu le sens du goût et du toucher. On dirait que je me retrouve dans un univers privé, un univers qui ne contient rien en dehors de mes pensées.

La mort doit être ainsi, si on pouvait la vivre consciemment. Je pourrais croire que je suis mort si cela ne contredisait pas Descartes.

Cogito, ergo sum.

En définitive, ma conscience est toujours là, pour autant que se manifeste son existence matérielle, ce qui n'est pas constatable. Je ne suis sans doute en cet instant qu'un groupe plus ou moins ordonné d'électrons conducteurs dans un fil de cuivre. Mais ma volonté doit être capable de déplacer et de transférer cet arrangement d'électrons, même si une volonté inférieure s'y oppose.

Je veux retourner dans mon enveloppe charnelle.

Je sens maintenant un léger frisson parcourir mon corps et je revois par les yeux toujours ouverts l'aiguille du tableau de contrôle hésitant dans la zone verte. J'entends ma respiration.

Il n'y a donc aucune difficulté à déplacer ma conscience. Jusqu'à présent, mes appareils semblent fonctionner d'une manière irréprochable. Tout se passe à la vitesse de la pensée, comme souhaité. En tout cas, il n'est pas nécessaire de noter à quelle vitesse cela se passe.

Je crois entendre Sam haleter doucement derrière moi.

L'expérience proprement dite commence... maintenant.

Je ne remarque d'abord absolument rien. Tout autour de moi, c'est l'inconnu et le vague. Ce néant qui m'entoure a quelque chose d'étrange. Du moins, l'impression d'étrangeté existe en dehors de moi dans ce cosmos vide.

Et puis le cosmos se met à se remplir. Je fonce vers une lumière lointaine, et plus je m'approche plus je distingue nettement qu'il s'agit d'un paysage : une forêt, une rue, un pré, vus à travers une fenêtre haute et étroite. Dans ce cosmos

étranger, ce paysage vient à me rencontre, familier à l'extrême. L'espace d'un instant, je suis trop interloqué pour le reconnaître.

Je regarde le paysage par la fenêtre de mon laboratoire, et par les yeux de Sam. Ainsi, je peux voir avec les yeux du corps où se trouve à présent ma conscience. En un éclair, je me suis accoutumé à la liaison entre les yeux et le cerveau de ce singe et je m'y suis automatiquement branché.

L'image transmise par ces yeux d'emprunt est telle qu'elle me reste en mémoire : l'herbe est vert clair, la rue d'asphalte noir bleuté et les conifères marron foncé, leurs aiguilles allant du bleu-vert au vert foncé. L'image tient debout et est nette ; les buissons au bord de la route oscillent paisiblement et régulièrement au rythme du vent. Tout est comme si les yeux d'un singe ne se différenciaient en rien de ceux de l'homme. Comme si le cerveau d'un singe interprétait l'image reçue comme celui d'un homme.

Je capte soudain des impulsions étranges qui sont quelque part autour de moi. Quelque part ici, où je me trouve.

Sam ?

J'appelle, je questionne mentalement. Mais tout ce qui m'entoure, ce qui est encore là, me semble tellement étrange, tellement incompréhensible, que je ne crois pas qu'un de ces « bruits » mentaux puissent constituer une espèce de réponse.

Le fait d'admettre que Sam a décelé ma présence en lui reviendrait à lui attribuer une intelligence humaine. Rien que pour comprendre ce « en lui », Sam devrait posséder un moi-conscience bien marqué.

Mais ses fonctions cérébrales doivent posséder leurs mécanismes propres, que je saisis comme des impulsions étrangères. Je dois chercher à les comprendre, il faut que je parvienne à une sorte de communication cohérente.

Comment s'entretient-on mentalement avec un singe ? Comment fait-on savoir sa présence à un singe lorsqu'on se trouve dans son cerveau ?

Je crie mentalement, je hurle.

Le murmure monocorde de ses pensées ne se modifie pas. Mais j'ai fait un « mouvement » brusque et voilà que je ne peux plus voir par ses yeux. Le champ visuel a soudain basculé dans

le néant comme un voltage de condensateur qui tombe à zéro. Apparemment, c'était pur hasard si je pouvais voir, et je ne parviens pas malgré tous mes efforts à retrouver cette faculté. Dans quel sens dois-je tendre mes efforts dans cet « endroit », je n'en ai pas la moindre idée. Comment dois-je m'y prendre pour trouver des voies d'accès précises, sans même parler d'établir un contact ou un contrôle total ?

En cherchant à voir de nouveau par les yeux de Sam, je lève soudain une main.

Cela procure une impression effrayante, inattendue, de posséder une main étrangère. Ma conscience se convulse et devient vert foncé. Je n'ai cette étrange sensation de douleur que l'espace d'un instant ; je me détends mentalement et elle se retire. A présent, il n'y a à nouveau aucune couleur auteur de moi.

Ce n'est pas à proprement parler que j'*ai* cette main mais il me semble plutôt que je *suis* cette main. Une main pensante et sensible qui bouge imperceptiblement, mais ne remue pas d'elle-même. Je sens la pulsation du sang qui la traverse. Je sens les poils fournis, que je sais être brun foncé, agités par un imperceptible courant d'air dans mon laboratoire.

Je suis une main gauche.

Le pouce réduit se trouve à droite des quatre autres doigts. Je les sens tous, je sens la paume, bien attachée au dossier du siège, devenir toute moite de sueur. Mais je ne peux pas en bouger le moindre muscle. La zone du cerveau recevant les sensations et celle donnant les ordres sont trop éloignées l'une de l'autre pour que je puisse m'y installer.

La main bouge à présent légèrement, animée par un tressaillement réflexe du petit doigt. Un léger picotement est ainsi supprimé, non grâce à ma volonté mais grâce à celle du singe.

J'ai l'impression d'être un paralytique qui s'éveille après une longue période d'insconscience et doit petit à petit reprendre conscience de son corps. Il ne réussit pas, même au prix des plus grands efforts, à bouger de quelques millimètres un seul membre.

La main est chaude et les poils fournis qui la couvrent procurent une sensation agréable. Elle est petite comme celle d'un enfant, mais semble plus forte et mieux conçue.

Mais je ne la domine pas, et j'ai bien peur que, si je « déplace » encore ma conscience sans en avoir le contrôle, cette expérience épouvantable arrive à me rendre fou.

Je ne suis plus une main gauche. Hormis ma pensée, je ne suis rien.

Je dois me trouver à présent dans une zone postérieure du cerveau, car je sens ici plus nettement les impulsions des pensées de Sam. Je suis près de la source de ses pensées. En effet, ici, tout ce qui s'insinue en moi est indiciblement étrange, à tel point que je ne le comprendrai jamais. Les bribes que je recueille sont comme les pointes de la courbe en zigzag d'un appareil de contrôle ; elles doivent représenter des images que je n'arriverai sans doute jamais à saisir en tant que telles.

Le désespoir me submerge. Je ne peux pas m'entendre avec un singe, même en me trouvant dans son cerveau, tant le singe est différent de l'homme.

Que vais-je chercher à atteindre maintenant ? Je pourrais chercher à « habiter » d'autres parties du corps en sautant d'une zone du cerveau à une autre, mais je ne pourrais contrôler aucun membre ; cela demanderait un très long entraînement. Je pourrais aussi quitter une nouvelle fois le cerveau de Sam : une simple pensée suffit. Je me retrouverais alors dans mon propre corps et il suffirait de pousser un bouton pour mettre fin au premier transfert de conscience de l'histoire scientifique.

Mais je ne peux pas communiquer avec Sam lui-même, sauf... sauf...

Dans mes réflexions, j'ai envie de me mordiller la lèvre inférieure, mais en ce moment je n'en ai pas.

Pour pouvoir comprendre Sam, je devrais « m'immerger » dans ses pensées. Je ne dois pas converser avec lui en tant qu'interlocuteur, de « je » à « tu » ; nous ne pouvons pas nous comprendre ainsi. Au contraire, ce doit être un monologue mental, de « je » à « je ». Je dois arriver à une fusion mentale totale avec Sam, et ainsi homme et singe ne différeront plus.

Après, il me faudra juste séparer mon esprit du sien et emporter avec moi toutes les informations. La séparation ne posera cependant pas de problème car ma volonté est plus forte que la sienne, ma conscience étant probablement la seule digne

de ce nom. En outre, Sam n'aura guère intérêt à vouloir me retenir, si tant est qu'il me détecte.

Mais il reste encore un léger arrière-goût de peur. La curiosité est bien la plus forte, et la décision est vite prise.

Je laisse les impulsions étrangères s'insinuer en moi et je cherche à m'y ajuster. Je dois penser... et sentir... comme ce qui se déverse en moi.

Je veux le respirer... l'absorber.

Je m'y laisse lentement couler. Je peux sentir le rythme mental de Sam, son pouls.

Son corps est chaud. Ou est-ce déjà « mon » corps ?

Je traverse ce corps à la vitesse du sang coulant dans les veines, je sens chaque membre, j'éprouve les moindres muscles et terminaisons nerveuses, et suis aussitôt de retour dans le cerveau.

Je vois, j'entends, je flaire, j'ai le sens du goût et du toucher ! Je sens ce corps, et c'est le mien !

Je suis Sam !

Ou bien y a-t-il encore quelque chose ? Y a-t-il encore quelque chose dans ce cerveau qui soit uniquement Sam ?

« Sam, es-tu là ? » J'appelle involontairement. J'entends aussitôt une voix appeler : « Tchouick-tchouack ? ». C'est la voix du corps où je me trouve. Il parle.

Avec qui ?

Avec moi ?

Par moi. J'ai appellé avec ma conscience et les cordes vocales de Sam ont perçu mes ordres. Elles ne sont donc pas susceptibles de produire des sons humains ; elles ont produit cette suite de sons sans queue ni tête. Ce sont des bruits qu'un singe non plus ne comprend pas.

Où est Sam ?

Suis-je devenu Sam ? Les singes n'ont-ils pas de conscience ? Elle est peut-être trop petite ? Et je ne la sens pas parce que la mienne est trop puissante ?

Ou bien elle est dans le câble... dans mon propre corps peut-être ? Un échange ?

Dois-je la chercher ? Ou opérer la restitution ?

Cela, c'est toujours possible. Il suffit de penser. Il me suffit de penser que je suis de nouveau un homme. A présent, je veux savoir comment c'est, un singe. Je suis Sam et je veux l'être.

J'éprouve encore les cordes vocales.

« Chiuchchch... » Un cri perçant.

« Khkkkchottt ! » Un piaillement.

Ma nouvelle voix crie à plusieurs reprises.

Je sens mes bras, mes jambes, mon corps tout entier. Je suis un singe anthropoïde, je le sens. Mes doigts peuvent bouger très légèrement. Les mains sont bien attachées ; je tire avec vigueur, mais elles ne peuvent se libérer. Je tire encore, et cela attise ma fureur, mais elle tombe aussitôt.

C'est une expérience, je dois être attaché.

Sam doit être attaché. Et moi ?

Je vois et je peux bouger les yeux. A droite... à gauche... en haut...

Par la fenêtre, je vois le pré. Je vois la rue, je vois la forêt. Les vitres de la fenêtre sont épaisses et le paysage à travers semble un peu flou, un peu brouillé. Ou bien mes yeux sont-ils en cause ?

Non, les couleurs sont correctes. Le pré est vert clair, la rue est noire, la forêt est vert sombre.

Que ressent un singe ? Que voit-il, que reconnaît-il ? Sait-il ce qu'est un arbre ? Voit-il « une forêt » ou bien voit-il « des arbres » ?

Sam, comment penses-tu ?

« Houtch-chouiss ! »

Je dois m'enfoncer davantage, il me faut devenir davantage lui, je dois devenir davantage moi.

Sam a-t-il des souvenirs ? Qu'est-ce qu'un zoo ?

Qu'est-ce qu'était hier ? Avant-hier ?

Qu'est-ce que c'est, hier ?

Sam !

Je ne peux pas mettre fin aussi simplement à l'expérience. Je ne peux pas m'arrêter alors que je ne sais rien !

Un sanglot sort de ma bouche.

« Chwouith ! Ffouhhs ! »

Ma bouche s'ouvre et émet des sons bruyants. Je déglutis et prends conscience de ma langue, de mes gencives, de mes dents, de mes lèvres.

Manger. Sam doit bien savoir ce que c'est que « manger ». Il doit pouvoir se souvenir du « manger » et des aliments.

Banane !

Je pense intensément à une banane.

Ma bouche se remplit soudain de salive. Toujours plus. Je déglutis.

J'en ai l'eau à la bouche.

Sam sait ce qu'est une banane ! Je le sais.

Une banane. A l'extérieur la peau : longue, jaune, étroite, courbe. On enlève la peau. On enlève la peau, épluchure par épluchure, avec les mains. A l'intérieur, la chair : longue, fondante, souple, blanche. Exquise. Délicieuse.

Comment se fait-il que les singes aiment tant manger des bananes ; je le sais, elles sont succulentes. Sam le sait, je le sais.

Pas vrai, Sam ?

Pas vrai ?

Une orange ? Rouge, ronde, écorce à l'extérieur, fruit à l'intérieur. Juteuse, pleine de jus.

Pourquoi faut-il que je pense sans cesse à manger ? Ai-je faim ? Ou bien est-ce tout bonnement que je n'aime pas la bouillie ? Est-ce que je (Sam) n'aime pas ce que je (moi-même) me prépare. Quelle sorte de bouillie est-ce donc ?

Je la sens sur ma langue. Le souvenir est là, le souvenir de ce matin. Ce matin, très tôt, j'ai mangé de la bouillie ; il me l'a servie.

Je l'ai mangée. Je n'ai pas aimé son goût. Mon estomac est plein, mais ce n'est pas ce qui me convient. Les bananes me manquent, les oranges, beaucoup de fruits, beaucoup, beaucoup de fruits. J'ai tout mangé, j'ai de nouveau faim, j'ai toujours faim.

Maintenant, je suis assis sur cette chaise. Attaché. J'allonge les jambes. Rien. Elles ne bougent pas.

Je lève les bras, ils ne se lèvent pas.

Du calme.

Je ne m'affole pas. Je connais cette chaise. J'ai déjà été souvent ici.

Hier.

Hier. Avant-hier.

Il m'a immoblisé, et puis attaché. La chaise me tient prisonnier, et ma tête bourdonne.

Je peux ouvrir la bouche. Je peux crier mais je ne le veux pas. Pourquoi ? Ça me plaît, ici. C'est calme. Rien ne me fait mal.

Ma tête bourdonne un peu. Qu'est-ce que c'est ? C'est en moi, ce n'est pas une mouche, je le sais. Ça ne s'en vas pas quand je crie.

Mais je n'arrive pas à comprendre.

Je vois mes jambes, beaucoup de poils, noirs. Je les bouge, je ne peux pas.

Mes yeux regardent la fenêtre. Dure. Verre. Transparente. Dehors, c'est différent. Vent. Froid.

Sur la rue, il y a quelque chose. Je suis curieux. Ça bouge. Ça bouge vite.

Rouge. La chose est rouge, et elle bouge vite. Je ne l'entends pas. Je ne sens rien.

C'est une auto.

Qu'est-ce qu'une auto ?

Auto ?

La chose rouge est partie. La route est noire.

Où suis-je ? Je ne suis pas *je ?*

Je ?

Faim.

Une banane, longue, blanche, fondante. Meilleure que la bouillie épaisse, bien meilleure. La bouillie n'est rien, elle n'est pas bonne.

Ma tête bourdonne. Il y a quelque chose dans ma tête, dans ma tête il y a quelque chose, ce n'est pas ma tête, je veux être dans ma tête, je ne veux pas être dans ma tête, je ne veux pas être je, je veux être en moi, je veux revenir, je veux rester en moi, je veux devenir moi, je veux mon... à moi... moi...

Je veux je...

Je...

La rue est noire.

Forêtpré. Vert.
Banane. Sentir. Bon goût.
Manger.
Faimfaimfaimbanane.
Faimmanger.
Bouillie pas bonne. Bouillie sur la langue, bouillie dans la bouche, bouillie dans la gorge, bouillie dans... bouillie remplit bien.
Bouillie c'est manger.
Bouger.
Chaise tient prisonnier.
Moi ?
Chaise fait.
Calme.
Hein ?
Voir ?
Boug...
Nutu.
« Couic ! »
Huh ! couic !
Faim.

PETER SCHATTSCHNEIDER

Est né à Vienne en 1950. Etudes de physique sanctionnées par un diplôme d'ingénieur. Doctorat en 1976. Il est actuellement chef de projet pour la production des données dans une entreprise autrichienne. Il écrit non seulement de la SF mais aussi des articles techniques de météorologie, radiographie.

VIOLATEUR DE LOIS

Titre original : Rechtsbrecher
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1978 Peter Schattschneider*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

1

PETROVIC avait les yeux fixés sur ce point imaginaire, entre ciel et terre, perceptible seulement lorsqu'on est plongé dans ses pensées. Il ne voyait ni les numéros ni les noms indiqués sur les portes, de chaque côté, indiquant où il fallait aller dans cet interminable couloir poussiéreux. Il ne voyait pas non plus ledit couloir se perdre – était-ce cent portes plus loin ? – dans la morne grisaille d'un éclairage incertain.

A un certain moment, au cours des cent dernières années, les tubes fluorescents suspendus au plafond avaient été remplacés par des plaques électro-luminescentes. Les anciens crochets de suspension avaient été arrachés et les trous enduits, quand c'était possible, d'une couleur identique à celle du plafond. Mais ce n'était qu'approximatif, et maintenant ces taches s'étalaient comme autant de caries obstruées au silicate, au beau milieu d'une harmonie de formes et de couleurs.

Cet état d'esprit, générateur d'une rénovation irréfléchie et superficielle, avait altéré l'image de marque du Bureau des dédommagements installé en ces lieux. Un équipement des plus modernes, certes ; mais dans l'intervalle le crépi s'était effrité : le hall se composait entièrement de plaques lumineuses. Les étages supérieurs se retrouvaient presque à leur état d'origine. Il existait des ascenseurs à coussin d'air – mais seulement pour le puits principal. Le bureau de la direction était équipé de vitres en cristal liquide – le reste du personnel devait se contenter de fenêtres en verre ordinaire.

Tout cela, Petrovic s'en était aperçu depuis plusieurs années déjà ; mais cette fois-ci il n'y fit pas plus attention qu'au défilé interminable des plaques de portes devant lesquelles il passait, tête légèrement penchée en avant, fixant son point imaginaire. Car cette fois-ci – et ce n'était pas là chose courante – il avait des soucis d'ordre professionnel : ses finances étaient épuisées et il se trouvait devant une cruelle alternative : être le vainqueur du mois ou changer de métier. Par ailleurs, cela aurait signifié entrer dans l'administration, devenir fonctionnaire, être assis derrière l'une de ces portes... Il secoua la tête. Cette idée lui

paraissait tellement incongrue qu'il ne parvenait pas à la considérer sérieusement.

Indécis, il vérifia la plaque de la porte devant laquelle il se trouvait. L'exercice mensuel de ses obligations avait déjà atteint un tel degré d'automatisation qu'il ne lui était plus nécessaire de réfléchir au chemin à emprunter ; et il s'arrêtait toujours devant la bonne porte.

Avant d'entrer, il frappa, index replié. Quelque vingt paires d'yeux l'examinèrent. Il murmura quelque chose pouvant passer pour un « bonjour » et se réfugia dans l'anonymat du groupe, s'efforçant d'atteindre au plus vite une place encore libre, à l'autre bout de la salle d'attente.

Il estima qu'il aurait une heure à patienter. Quelques personnes, plus nombreuses que d'habitude, attendaient le paiement de leur indemnité mensuelle. Il demanda qui était entré avant lui, tenta de graver dans sa mémoire le visage de l'homme, puis se replongea dans le cercle de ses pensées.

L'argent dont il disposait aurait tout juste suffi à soudoyer quelqu'un – il palpa involontairement son portefeuille – juste pour une effraction. Cette fois-ci c'était certainement insuffisant ; au mieux il s'en sortirait avec un incendie. Il allait encore une fois perdre – et ne disposerait plus d'aucun enjeu. Et par conséquent il ne pourrait plus gagner sa vie en violant les lois. Comme il n'avait pas appris d'autre métier, cela signifiait qu'il lui faudrait faire carrière dans l'administration, ou entrer dans l'illégalité. En tant que citoyen-justicier, les deux solutions lui répugnaient ; pour lui il ne pouvait exister qu'une seule profession acceptable. Il lui fallait donc gagner, et pour cela il devait disposer de la mise de fonds nécessaire. Malheureusement, l'argent en sa possession était tout juste suffisant pour les pots-de-vin...

Ce fut au tour du visiteur suivant. Quand la porte s'ouvrit, Petrovic put jeter un coup d'œil dans le bureau poussiéreux. Sur le mur sale et égratigné, dont la peinture s'en allait depuis longtemps par plaques de la taille d'une assiette, était accroché un fichier de microcartes. Et sur le bureau : un lecteur de microformes, un cendrier, des montagnes de dossiers jaunis. Muskatelo était à l'affût au milieu de tout cela, des rides

soucieuses sillonnant son large front massif. Petrovic soupira. Apparemment il n'avait pas choisi le meilleur moment.

L'humeur de Muskatelo allait encore s'assombrir après l'examen des différents cas. Petrovic effleura d'un regard les personnes qui attendaient là.

Quelque chose dans ce groupe le dérangeait. Il en émanait une aura d'indifférence marquée, d'espérance cachée. Mais il y avait autre chose. Petrovic tenta de préciser son impression et d'en analyser la cause, mais n'y parvint pas.

Dans un sursaut, il émergea de ses méditations quand la porte du bureau de Muskatelo s'ouvrit de nouveau. L'homme qui était avant lui en sortit. Il regarda Petrovic, lui adressa un signe de tête pour l'inviter à entrer, et prit congé.

Petrovic se leva et fit un pas en direction du bureau. Puis il hésita. Depuis qu'il était là, deux personnes seulement étaient passées. L'une d'elles était l'homme qui avait prétendu être le dernier avant lui.

Il contempla les personnes qui attendaient, cherchant une réaction ou une explication. Mais elles se contentèrent de lui retourner son regard, tel un seul et même monstre doté de mille paires d'yeux.

« Oui, oui, allez-y ! » se permit finalement quelqu'un.

Sans un mot, Petrovic fit demi-tour et entra dans le bureau. Muskatelo leva les yeux.

« Asseyez-vous », dit-il en fouillant dans un fatras de papiers sur sa table. « Que puis-je faire pour vous ?

– J'aimerais avoir mon indemnisation de ce mois-ci, Monsieur Muskatelo », dit-il en posant sur la table son bon d'autorisation en même temps que l'enveloppe cachetée.

Muskatelo frotta l'enveloppe entre ses doigts pour en vérifier le contenu et la fit disparaître dans sa poche de poitrine. Puis il examina le bon d'autorisation.

« Ah oui ; Petrovic ! » murmura-t-il comme s'il venait seulement de le reconnaître. Puis il se leva lourdement de son fauteuil, prit un papier et un crayon et ouvrit l'armoire de microfiches contre le mur. Avant de chercher le dossier de Petrovic, il écrivit quelque chose sur le papier, qu'il posa ensuite de telle façon sur la table que Petrovic pût le lire. Pendant ce

temps-là, il inséra la microcarte dans le lecteur et, sans cesser de marmonner, il examina les données apparaissant sur l'écran et remplit un formulaire.

Petrovic loucha sur la fiche posée sur la table. Il aurait vraisemblablement pu tout bonnement la lire, mais, ici, on n'était jamais à l'abri de minidispositifs optiques ou acoustiques d'espionnage.

La fiche portait :

Extorsion : 10 millions
Victoire : plus de 20 000
Attendre encore :
Effraction, compagnie d'assurances privée.

Muskatelo le regarda d'un air interrogateur. Petrovic fit un signe de tête pour indiquer qu'il avait lu l'information.

« Eh bien, Monsieur Petrovic, voici votre mandat de paiement ! » Muskatelo lui tendit le formulaire rempli et regagna sa place derrière le bureau. Il froissa la feuille que Petrovic venait de lire, la lança dans le cendrier et sortit une cigarette de son paquet, posé à côté.

« Vous savez, bien entendu », bougonna-t-il entre ses dents et la cigarette tout en se donnant du feu, « que votre revendication s'arrête le mois prochain.

– J'ai l'intention d'adhérer à une union d'intérêts économiques de plaignants privés. Dans mon cas, on peut peut-être tirer encore quelque chose d'un violateur de lois. »

Petrovic observa le fonctionnaire, tenant l'allumette enflammée contre la boule de papier dans le cendrier, et attendre qu'elle eût pris feu.

Un incendie volontaire, pensa-t-il. Encore fallait-il que cela en valût la peine.

« Oui, c'était justement ce que j'allais vous proposer », dit Muskatelo en donnant son adhésion. Il remua soigneusement la boule de cendres jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un tas minuscule.

Petrovic en bégaya presque, parce que tout d'abord il pensa que la réponse de Muskatelo se rapportait à son association. Puis il se ressaisit et se leva.

« Je vous remercie quand même », dit-il, ajoutant mentalement : pour cette information.

Arrivé à la porte il se retourna encore une fois.

« Il y a quelque chose qui ne colle pas aujourd'hui avec les gens. » Il fit du pouce un signe par-dessus son épaule. « Mon tour est arrivé tout de suite et pourtant la salle d'attente est pleine.

– Ah oui ! » Muskatelo fit un signe de dénégation. « Ils VEULENT tous attendre ! »

Petrovic demeurait perplexe.

« C'est une mesure de l'administration pour permettre aux fonctionnaires d'expédier le travail plus facilement. Depuis peu, une prime a été instituée pour la plus longue attente dans le service. »

Petrovic hocha la tête en signe d'intelligence. Il éprouvait un sentiment injustifié de malaise, et pourtant cette innovation lui paraissait pratique. Au bout d'un moment, il lui vint à l'idée que d'une certaine façon elle ressemblait quelque peu au jeu du violateur de lois.

Il s'aperçut qu'il contemplait fixement Muskatelo, la main posée sur la poignée de la porte, à demi tourné pour partir, et qu'il lui fallait dire quelque chose.

Il toussota, mais les seules paroles qu'il réussit à prononcer avant de s'en aller furent : « Ah bn !

– Vous pouvez vous faire confirmer le temps d'attente à la réception », entendit-il encore alors qu'il refermait la porte derrière lui.

2

Une lumière diffuse, sans nuance, glissait sur le fond recouvert de vase. Par-ci par-là, elle saisissait des plantes suspendues dans le courant, les arrachant pour un instant à l'obscurité. De minuscules particules brillaient dans le cône de lumière, si bien qu'une colonne d'eau trouble, blafarde, semblait se dresser devant la lampe-torche.

Petrovic aspirait régulièrement. Le goût métallique du mélange respiratoire le gênait bien moins que le lourd filet qu'il

traînait derrière lui. Il flottait à un mètre au-dessus du fond et tentait, par un mouvement rythmé des jambes, de conserver une vitesse et un cap constants ; mais il ne cessait de heurter de ses palmes le filet, ce qui le déséquilibrait.

Tout en sondant automatiquement le terrain avec sa lampe, il récapitulait les préparatifs auxquels il s'était livré ces derniers jours.

Information sur le corps de délit maximal du mois, enquête relative à l'effraction prévue dans les locaux de la compagnie d'assurances. Entretien avec son conseiller juridique, qui connaissait sur le bout des doigts le code chiffré de l'évaluation. Il était apparu que le butin à attendre du cambriolage n'était pas assez important pour anéantir ses chances de réussite. Mais, en tout cas, l'importance de la peine encourue accroîtrait le versement. Son conseiller lui avait confirmé qu'il ne s'en tirerait qu'avec un chantage, une prise d'otage ou un incendie volontaire. Il s'était décidé pour l'incendie, ce qu'il avait d'ailleurs déjà intuitivement compris au ministère. S'il fallait plonger, les dégâts devaient en effet s'élever à plus de cinq millions, ce qui de nouveau entraînerait une amende d'au moins dix mille unités. Et il était loin de posséder une telle somme !

Il lui fallait donc se la procurer de façon illégale. Que cela fût contraire à son honneur professionnel ne constituait pas un obstacle sérieux. Ce qui pesait plus lourd, c'était qu'un larcin illégal ne resterait pas longtemps caché. Et dix ou vingt ans dans un camp de travail n'étaient pas une perspective très attirante.

Le problème paraissait donc insoluble. Puis Petrovic s'aperçut qu'il ne pouvait gagner de l'argent illégal que de façon illégale. A partir de ce moment-là, il conçut un plan qui liait de manière géniale le vol à l'incendie volontaire. Naturellement, il ne mit pas son conseiller juridique dans la confidence.

Des plies d'un noir profond voguaient autour de son masque, évitant ses bras comme si, fantômes désincarnés, elles eussent redouté le contact. Le faisceau lumineux de sa lampe-torche s'infiltrait, goutte à goutte, sans résultat, dans un labyrinthe de filaments.

Petrovic remonta un peu, se dégagea de la forêt de lianes et alluma le cadran lumineux de sa montre-bracelet.

Il avait sous-estimé le trajet d'approche : il allait devoir se hâter s'il voulait respecter son chronométrage. Un léger sentiment d'inquiétude le gagna.

Il s'efforça d'avancer plus vite. Au bout de quelques minutes, et à son grand soulagement, un mur vertical de béton surgit de l'incertitude de l'eau saumâtre : le brise-lames, à l'entrée du port de plaisance.

Il tourna à gauche et nagea le long du mur, qui par endroits était constellé d'horribles colonies de coquillages. Rapidement, l'entrée du port se retrouva derrière lui, et il avança le long de la face interne du brise-lames, tâtonnant de la main droite ; car il ne tenait pas ici à prendre le risque d'utiliser sa lampe. Bien que la route à suivre fût gravée avec une grande précision dans son esprit, il ne pouvait dans cette obscurité totale se défendre d'une sensation d'oppression. Son univers se trouvait réduit à une petite surface de béton à main droite, au sifflement régulier du mélange respiratoire s'écoulant par les valves, et au gargouillement des bulles d'air remontant à la surface.

Il sentit enfin le rebord oblique du bassin se rattachant verticalement au brise-lames. Ici, en cet endroit le plus reculé du port, il savait pouvoir faire surface sans danger, car l'endroit était perdu dans l'ombre ; il gravit donc la rampe du quai. Lorsqu'il émergea, il eut du mal à reprendre son équilibre sur la surface glissante de béton tapissée de plusieurs centimètres d'algues et de détritus. Petrovic retira de la bouche son embout et ôta son masque. Du dehors lui parvenait le mugissement des lames se brisant sur la jetée. Des vagues clapotaient tout contre son oreille. Il croyait entendre soupirer les tarets, qui menaient au milieu des détritus une existence cachée.

Les môles qui se dressaient à intervalles réguliers dans le bassin étaient inondés d'une lumière éblouissante. Au sommet de grands lampadaires en métal léger, des batteries entières de lampes à vapeur de mercure avaient pour charge de bannir toute obscurité de la zone portuaire.

Mais ce système présentait des défauts : les faces des môles tournées vers l'eau jetaient des ombres d'un noir profond, de même que les bateaux, grands ou petits, dansant au rythme des

vagues. Il y avait là-bas un labyrinthe de coins et de recoins obscurs ; c'était justement ce qui allait aider Petrovic.

Les mâts des yachts se balançaient posément çà et là, comme autant d'index dressés en guise d'avertissement.

Il était encore temps de faire demi-tour.

Petrovic repoussa un doute naissant et décida de s'orienter une fois encore avant de passer à la phase essentielle de son entreprise.

A l'entrée du port s'élevait une tour de contrôle. A côté, d'autres puissants projecteurs éclairaient comme en plein jour les brise-lames et le chenal. Derrière la baie vitrée de la tour, il aperçut une sentinelle qui, à intervalles réguliers, observait la zone portuaire à l'aide de jumelles à vision nocturne. (Après les événements, nul doute qu'ils installeraient des caméras à infrarouges). Sur le quai patrouillaient deux autres sentinelles, le fusil sur l'épaule. Ils inspectaient une jetée, de-ci de-là, éclairant les ombres de leurs lampes-torches. Mais Petrovic remarqua, à en juger par le rythme de leur action, qu'ils interprétaient cela plus comme un rituel que comme un devoir.

Du côté opposé, on voyait un bout de palissade ; et une autre patrouille.

Cette vigilance insolite avait en fait sa raison d'être. En effet, il n'y avait pas ici que de luxueux navires représentant une fortune. Dans les milieux bien informés, le port de plaisance passait pour un lieu sûr et un centre de transfert de fonds acquis illégalement. La violation simple des lois que constituait un vol prenait l'allure d'un crime aux yeux des capitaines argentés parce qu'en dehors de la peine encourue pour détention illégale de fonds ils risquaient également d'avoir à payer des dommages-intérêts. Ainsi ce système de surveillance presque parfait s'appliquait-il à deux groupes opposés : le pouvoir exécutif et les violateurs des lois.

Petrovic enduisit de salive la vitre interne de son masque afin d'empêcher la buée de se former, puis il s'apprêta à plonger. Vite rassuré, il constata que la patrouille, sur le quai, était très éloignée ; il avisa le yacht le plus élégant de la jetée voisine et nagea au début en surface pour avoir une idée de la direction. Puis il bascula, buste en avant, plongea et s'enfonça rapidement.

Le bras droit étendu, il cherchait la résistance de la jetée, mais ses doigts ne rencontrèrent que des plantes grimpantes. Au bout d'une éternité, alors qu'il croyait déjà s'être trompé de direction, il ressentit un choc sur son épaule. Il examina l'obstacle, qui se révéla être un câble d'ancre montant presque à la verticale. Lentement, il se hissa jusqu'en surface le long de ce câble. Très prudemment, tête penchée en arrière, il émergea.

A un mètre environ de son visage, une paroi noire en surplomb émergeait de l'eau. Elle se balançait doucement, tandis que les vagues venaient se briser dessus, et son mouvement était accompagné par celui du câble d'ancrage disparaissant sur le plat-bord, environ deux mètres plus haut. Petrovic se trouvait dans l'ombre du grand yacht.

Après s'être libéré du masque et de la bouteille d'air comprimé, il sortit du filet l'un des bâtons explosifs cylindriques, l'arrima sous sa combinaison de néoprène, attacha filet, bouteille et palmes au câble de l'ancre et grimpa le long de celui-ci.

En se hissant par-dessus bord, il perdit l'équilibre et tomba sur le pont, tête la première. Il resta étendu quelques secondes, tendant l'oreille. Ce n'est qu'après s'être assuré que rien ne bougeait qu'il se glissa, tel un phoque, vers la porte et détacha doucement la pince-monseigneur de sa ceinture. Face à l'imposante serrure, il fut soudain assailli d'un doutes : sa pince n'était-elle pas trop faible ? Mais, à la deuxième tentative, la matière synthétique céda avec complaisance. Avant qu'il eût pu le freiner, le battant de la porte s'ouvrit avec fracas vers l'intérieur. Par bonheur, les gardes étaient assis à l'autre bout du quai, sur un canot retourné. De temps à autre, leur rire léger se perdait dans la nuit et se mêlait au clapotis des vagues en une mélodie apaisante.

Petrovic se glissa dans la cabine, tira les rideaux masquant les hublots et alluma sa lampe-torche, dont il estompa le faisceau lumineux avec sa main, par mesure de prudence.

L'intérieur était d'une propreté méticuleuse. Quatre couchettes – superposées deux par deux – aux draps bien tirés, une table avec un banc d'angle ; au mur, un téléviseur ; à côté, un téléphone et quelques livres, sur un rayonnage. Il les écarta,

repoussa le téléphone, puis ôta l'écran du téléviseur du clou qui avait été implanté dans la cloison.

Derrière se trouvait une petite porte fermée à clef, qu'il força avec la pince-monseigneur. Un petit compartiment contenant des papiers, des vidéocassettes, des bijoux – et, au-dessus, une liasse de billets de banque.

Petrovic fourra celle-ci dans le sac étanche qu'il portait sur la hanche ; puis il s'agenouilla, rabattit le tapis et ouvrit la trappe, sous laquelle se trouvaient le moteur et le réservoir. Il jeta l'explosif entre les câbles et les étais métalliques, car le carburant en s'enflammant devait aussi mettre le feu aux bateaux voisins.

Puis il regarda l'heure et sursauta. Selon son plan, il avait déjà dû « préparer » trois bateaux, et il ne lui restait plus que trois heures avant l'aube.

En toute hâte il fit demi-tour pour s'éloigner, s'assura que les gardes étaient toujours assis sur le quai, et se retira après avoir coincé à l'aide d'un morceau de cordage la porte fracturée de la cabine.

Pendant les deux heures et demie suivantes il s'activa sans relâche et avec une totale concentration. Il visita huit bateaux, trouvant dans cinq d'entre eux des sommes encore plus importantes, qui lui firent supposer qu'il s'agissait d'argent illégal. Au total, il récolta à peu près la moitié de ce qu'il avait prévu.

Après le huitième, il s'aperçut, fort marri, qu'il ne pouvait continuer ainsi. Il lui fallait au moins poser dix charges explosives supplémentaires s'il voulait atteindre le montant de dégâts qui lui apporterait la victoire. Et il ne lui restait plus que trente minutes avant l'aube.

Le risque d'être aperçu quand le jour se lèverait n'était que le deuxième facteur limitant le temps dont il disposait. Beaucoup plus inquiétant était le fait que les premières personnes à se lever se mettaient en route pour le port à l'aube, afin de sortir en mer. La mise à feu devait se faire avant, car meurtre et homicide ne figuraient pas sur la liste des violations de la loi autorisées.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : fixer les charges explosives aux bateaux par en dessous.

Dans la faible lueur du jour naissant, les contours des navires amarrés se dressant au-dessus de lui apparaissaient telles des taches délavées. Cela lui permit de s'orienter plus facilement, de sorte qu'en vingt minutes il eut fixé avec des crochets en fil de fer les charges explosives aux hélices des bateaux choisis.

Dans l'intervalle, le jour se levait peu à peu, et du même coup l'inquiétude montant sensiblement en lui. Il se dirigea vers la sortie et laissa tomber les deux dernières charges explosives tout près du brise-lames – intermède particulier pour les sentinelles de la tour de contrôle.

Au bout de dix minutes il atteignit la baie, où il avait caché sa vedette rapide. Il grimpa à bord, jeta sa bouteille et ses palmes dans un coin, leva l'ancre, lança le moteur et se rapprocha du port à vitesse réduite. Alors que le bateau avançait, dans le ronronnement du moteur, Petrovic installa la caméra-vidéocom. Il visa le bassin et effectua un zoom sur deux sentinelles marchant devant la palissade. Un changement d'angle en amena deux autres dans le viseur ; elles aussi étaient sur le quai, tout comme précédemment, et contemplaient le nord-est, où une lueur rouge vermillon annonçait le soleil. Petrovic revint en plan général. Les jetées, les bateaux, le bâtiment vert foncé de l'administration portuaire, tout était désert et inhabité. Tout cela attendait un signal.

La caméra continuant de tourner, Petrovic appuya sur le contact de la mise à feu radio. Au même instant, le port s'éveilla. A l'entrée et entre les jetées jaillirent des fontaines d'eau. Embarcations et navires explosèrent en champignons de flammes et de fumée. Des gerbes de débris s'élevèrent en l'air, les fragments dansèrent sur la colonne d'eau et retombèrent dans les flammes, qui se scindèrent rapidement ; et bientôt le bassin ne fut plus qu'un gigantesque embrasement.

Une seconde plus tard, le grondement sourd de la détonation lui parvint.

Petrovic composa un numéro sur le cadran et appuya sur la touche d'appel du téléphone. Quand l'intéressé fut en ligne, il dit alors :

« Autodénonciation... Oui, naturellement, veuillez noter. » Il plongea son regard dans les flammes, observant les lourds

nuages qui s'amoncelaient au-dessus du port et dérivaient lentement sur la mer.

« Oui, je suis encore là... Andreas Petrovic, archives R0760731... au port de plaisance... Oui, tous les bateaux... Incendie volontaire. »

Il raccrocha et filma encore quelques scènes en gros plan avant de faire demi-tour et de lancer son bateau sur la mer, en direction du soleil levant.

3

Le dieu l'observait d'un œil agité de pulsations rouges, et s'adressait à lui. C'étaient des paroles simples et admirables, venant de tous les azimuts, mais avant que Petrovic pût en saisir la signification, elles s'écoulaient en un bourdonnement d'une tristesse indicible planant au-dessus de l'eau.

Il savait que le dieu exigeait une réponse, et pour tout ce qu'il avait de plus cher au monde il tenait à lui être agréable. Mais comment répondre s'il ne comprenait pas la question ? Il était au bord des larmes. La tristesse lui nouait la gorge alors qu'il attendait, impuissant à se tirer d'affaire.

Le dieu parla plus distinctement, et l'espace d'un bref instant il comprit : « ...justification...

– C'est un jeu ! » répondit-il, mais le bourdonnement s'amplifia, devint nerveux, de sorte qu'il prit peur et que sa réponse elle-même se transforma en question.

Sans un mot, le dieu lui fit signe de le suivre. Tout en planant au-dessus de l'eau, accompagnés par le triste bourdonnement, ils s'élevèrent de plus, jusqu'à ce que la terre fût en vue.

Il reconnut le port de plaisance et, tout à côté, le terrain des Assurances générales. Il s'étonna de ne pas trouver ici le complexe familier en verre et béton, mais apparemment il y avait une raison à cela.

La scène était infiniment lointaine et insaisissable, mais en même temps il avait la certitude de bien en connaître tous les détails, comme s'il se fût trouvé quelque part, là en bas, comme si ses jambes eussent plongé jusque dans l'immensité.

Un mouvement se produisit alors devant le palais de verre des Assurances. Petrovic jeta un coup d'œil plus pénétrant, et l'image s'approcha jusqu'à ce qu'il pût reconnaître quelques silhouettes masquées ; elles s'enfuyaient du bâtiment, portant des sacs pleins d'argent, et montaient dans un avion qui les attendait.

A proximité, il aperçut un politicien connu portant une mallette pleine d'argent – en route vers un lieu de rencontre secret convenu avec son maître chanteur.

Tout en suivant le politicien, son attention était constamment attirée par des hommes, à l'écart du chemin, occupés à forger des plans, à préparer des opérations qui ne devaient pas avoir lieu sous les yeux du pouvoir exécutif : des violateurs de lois dont le but déclaré, légitime, était de revendiquer la prime mensuelle du vainqueur.

Là était la réponse que le dieu exigeait de lui – attendant sans dire un mot, le regardant par-dessus son épaule – mais il ne dit mot, car le port se rapprochait davantage encore.

Il retint son souffle, avec dans sa gorge un espoir effréné, indomptable ; et pourtant il savait exactement ce qui allait... allait...

Et soudain il se retrouva à des lieues de là : tour de guet, jetées, bateaux, quai, tous minuscules, tous dans un plan général. Pendant un instant, aussi bref qu'un battement de cœur, tout fut calme, puis – image après image, comme au ralenti – l'eau s'ouvrit, cracha de la fumée et des flammes, et tout creva et éclata en ce bourdonnement d'une tristesse indicible qui s'éloignait, planant et s'étendant au-dessus de la mer.

Sans mot dire il indiqua son œuvre, sachant pertinemment que ce méfait brutal devait lui apporter sa prime, et que ce spectacle répondait à la question du dieu.

Mais sa réponse sombra dans un bourdonnement qui se faisait jour malgré lui, et de nouveau le dieu lui fit comprendre qu'il avait à le suivre.

Et ils s'élevèrent dans les nuées jusqu'au moment où ils aperçurent de nouveaux horizons. D'un seul coup d'œil il embrassa un monde de marionnettes constitué de personnes vivantes s'empressant dans des coulisses tout aussi animées. Chaque objet, chaque marionnette, ne vivait que pour soi-même,

et au début il ne distingua dans la multitude rien d'autre qu'une incroyable agitation. Ensuite il constata que les choses présentaient un invraisemblable relief de couleurs et de contours – comme ces peintures fabriquées pièce par pièce, au prix d'un travail minutieux et pénible, avec des couleurs éclatantes au point qu'elles surpassaient de loin la réalité – un relief qui permettait de discerner les moindres détails et les relations sous-jacentes. Ainsi, il remarqua bientôt que les mouvements, agissements et actions individuels, étaient en fait réglés les uns sur les autres, que tout s'enchaînait et occupait une place déterminée et indispensable.

L'univers de marionnettes vivait devant lui, et il pouvait, à volonté, saisir toute la scène ou fixer un détail qui, en entrant dans son champ de vision, gagnait en netteté et en précision dans son essence même, se débarrassant des attributs accessoires, jusqu'au moment où n'en restait plus que le sens.

Après un bref examen, l'univers de marionnettes s'était réduit à des symboles représentant la signification des choses et leurs rapports.

La société était répartie en trois camps : l'Économie, l'Administration et les Violateurs des lois. Grâce à un système raffiné de primes et de peines, les violateurs des lois s'occupaient de répartir la recette amassée par l'Economie. L'Administration se tenait au milieu, comme un facteur ordonnateur.

Le système se réglementait de lui-même : une conjoncture favorable dans l'Économie conduisait par des primes, que l'on prévoyait plus élevées, à une activité accrue des violateurs des lois, ce qui augmentait le montant des amendes des perdants. Cela transférait la croissance économique à la société, par l'intermédiaire de l'Administration. L'augmentation rapide des délits conduisait à un sentiment d'insécurité et, de la part des entrepreneurs, à la peur d'investir, ce qui faisait régresser le nombre de délits qui au même moment se déplaçaient dans le domaine privé. Par la suite on en arrivait, à cause de la demande croissante, de nouveau à un essor de l'Économie...

Mais ce cercle de règles apparemment parfait comportait un défaut. Au milieu des hauts et des bas permanents entre Economie et violateurs des lois, l'Administration était le seul

groupe épargné. Elle subsistait donc presque sans danger, sans risque ; ainsi en arriva-t-on à ce, que lors de chaque situation de crise pour les violateurs des lois ou pour l'Économie, un faible pourcentage émigra dans l'Administration, qui ainsi consolida de plus en plus sa machine. De cette manière, ses besoins augmentèrent alors que les sources de revenus diminuaient, par suite du nombre réduit de violateurs des lois et d'industriels. Pour ouvrir de nouvelles ressources à l'exploitation, les crimes précédemment considérés comme tels furent déclarés délits autorisés.

Le viol, le kidnapping et le meurtre devaient être permis. Et, finalement, cela ne suffit même pas : un abîme s'ouvrait.

La question muette du dieu s'infiltra dans l'émotion de Petrovic ; et, désespéré, il se demanda s'il existait une issue à cette situation. Il pensa à son butin illégalement acquis et il en eut honte, comme si rien ne pouvait être dissimulé au dieu. En même temps cela lui prouva qu'ils devaient déjà bien près de cette vision de chaos, s'il fallait dès à présent se réfugier dans l'illégalité pour pouvoir exister.

« Cela se régularisera à nouveau », chuchota-t-il, le cœur plein d'effroi. Mais pour toute réponse le dieu l'entraîna dans une nuit lourde de pressentiments apocalyptiques.

Lorsqu'il retrouva son calme, il n'y avait autour de lui qu'obscurité, et il lui fallut quelque temps pour adapter sa vue à la faible lueur qui se concentra peu à peu en un disque. Il ne pouvait y décider aucun détail ; c'est pourquoi il le regarda intensément jusqu'au moment où l'objet se mit à scintiller. Les variations accidentelles de lumière attiraient tout naturellement son attention, et bientôt il ne fut plus capable de détourner le regard des motifs lumineux ondoyants où il croyait reconnaître une certaine régularité.

Il se sentit nettement en mesure d'accroître son acuité visuelle de manière illimitée ; mais en fait son champ de vision se réduisit à un disque minuscule, dont les formes oscillantes animées de pulsations donnèrent naissance à un bâtiment. Des façades grises, d'un seul étage, se dressèrent, interrompues par de fausses fenêtres, un toit plat métallique reliant les murs en une unité. Une activité fébrile régnait devant les portes, des hommes

apportant informations ou matériel poursuivaient leur chemin sans trêve.

Il remarqua bientôt qu'il s'agissait d'une usine et tenta de déterminer le produit que l'on y fabriquait ; mais, quel que fût l'endroit vers lequel il tournait ses regards, il n'apercevait que le bâtiment.

Celui-ci s'étendait dans toutes les directions, et n'avait ni début ni fin, sinon des ouvertures où circulaient des matériaux de toute sorte. S'y voyait une incroyable multiplicité de choses – après un bref coup d'œil circulaire, il se rendit compte qu'il était incapable de citer un produit qu'il n'eût pas déjà vu –, et pourtant tout se répétait et engendrait la monotonie.

Finalement, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une seule usine, gigantesque, produisant tout ce qui était imaginable, et qu'en dehors de cette usine il n'y avait rien.

C'était la fin logique d'un chemin sur lequel trébuchaient Économie et violateurs des lois, abandonnant les faibles en route. Ils se détruisaient mutuellement, avec l'approbation publique.

Il voyait maintenant clairement que nul chemin ne leur permettait d'échapper à ce précipice ; car ils devaient se détruire – jusqu'au moment où il n'y aurait plus qu'une seule Économie-monopole et un seul violateur des lois.

Alors il réalisa ce qui se passerait et, désespéré, il se défendit de cette idée, la refoula, tenta de la chasser de son esprit. Il perçut le rire du dieu alors que le bourdonnement se faisait de nouveau entendre et s'enflait en un chœur de voix plaintives.

Finalement il laissa l'idée envahir son esprit, et il la cria au violateur des lois. Oui, il voulait le faire lui-même, il voulait être ce dernier violateur solitaire et, enfin, réaliser quelque chose de tangible car il n'y avait plus rien d'autre à faire !

La triste usine grise se mit à vivre. Les murs s'ouvrirent, crachant de la fumée et des flammes. Un feu compact s'éleva et engloutit la terre et l'eau. Bateaux et navires éclatèrent en champignons de flammes et de fumée ; des gerbes de débris jaillirent, dont les fragments dansèrent sur la colonne d'eau et retombèrent dans les flammes, qui se divisèrent. Et bientôt le bassin ne fut plus qu'un gigantesque embrasement.

Les applaudissements éclatèrent, remplaçant de façon presque parfaite le fond acoustique manquant, tandis que les dernières scènes meublaient le grand écran mural.

Ce n'est qu'à la fin du générique que le vacarme s'atténua, certes de façon hésitante et à contrecœur, réanimé par quelques irréductibles ; mais finalement le silence s'étendit, rompu par l'homme qui était assis en diagonale par rapport à Petrovic :

« Après avoir assisté à ce délit grandiose qui nous a tous profondément impressionnés, nous en arrivons à la dernière partie de notre soirée ».

Petrovic se remémora péniblement la chose : le décor d'un club confortable et luxueux, des gens qui voulaient apprendre beaucoup de choses de lui ; devant lui, une caméra avec un signal de prise de vue clignotant en rouge ; derrière, le grand écran ; des marches ; un podium ; au moins cinq caméras pour le reste de la scène, et devant, dans la pénombre, le public.

« Mais tout d'abord jetons un coup d'œil à nos statistiques mensuelles. Je passe le relais au centre de calcul. »

Il sourit aux caméras, jusqu'à l'extinction du signal rouge d'enregistrement et l'apparition sur l'écran d'un homme à lunettes, à l'air sérieux – apparemment un porte-parole du centre de calcul. Le présentateur se pencha vers Petrovic, souriant toujours, et accentuant ses gestes pour donner l'illusion d'une conversation.

« Qu'avez-vous ? Vous paraissez tellement absent ! Vous ne vous sentez pas bien ?

– Je... j'étais perdu dans mes pensées », se défendit Petrovic. « Tout va bien !

– Ecoutez, c'est maintenant la remise de la prime. Il vous faut prononcer votre discours. Si vous n'êtes pas en état de le faire, dites-le, et nous improviserons ! »

L'inquiétude était perceptible derrière son sourire.

« Je vais le faire », l'assura Petrovic. « Je vais tout à fait bien. »

Dans sa voix perçait le désarroi où l'avait plongé sa vision.

Sur l'écran, l'homme dit quelques mots de la participation record et des peines maximales encourues depuis cinq ans. Mais Petrovic était bien trop perdu dans ses réflexions pour y prêter attention.

Seule la voix du présentateur le ramena à la réalité.

« Monsieur Petrovic... Hé, Monsieur Petrovic ! » Et, se tournant vers le public : « Je soupçonne qu'il dresse déjà les plans du prochain délit. Cela se voit à son air sombre. »

Petrovic sourit aux applaudissements du public, tandis que le présentateur le conduisait vers le podium, le faisait patienter en bas et gravissait les trois marches basses.

En haut, un socle lisse, sans décoration, simplement recouvert de velours blanc. Dessus, la mallette.

La musique discrète qui les avait constamment accompagnés se tut, de même que les chuchotements du public ; mais pour le présentateur ce n'était pas encore suffisant ; il laissa encore s'écouler quelques instants afin de porter l'attente à son paroxysme.

Caméra et projecteurs étaient dirigés sur le présentateur, dont la main gauche était posée sur la mallette. Hors du champ de la caméra, dans la partie non éclairée de la scène, Petrovic attendait le « top ».

La voix du présentateur se fit entendre, calme et impersonnelle :

« Andreas Petrovic, recevez ici le prix de quarante mille unités qui vous a été légalement attribué. »

Il ouvrit le couvercle de la mallette, et un projecteur envoya un mince faisceau de lumière blanche et froide sur la liasse impeccable de billets de banque tout neufs.

Un autre projecteur s'empara de Petrovic, qui s'approchait lentement du présentateur. Il s'efforçait de marcher d'un pas décidé – on lui avait expliqué que cela faisait particulièrement effet sur le public – il gravit les marches d'un élan marqué ; et, lorsqu'il eut rejoint le présentateur, il lui saisit la main que lui tendait celui-ci. Le présentateur cria – peut-être une seconde trop tôt – à l'adresse du public :

« Toutes mes félicitations ! »

Les lumières s'allumèrent et des fanfares éclatèrent, incitant le public à applaudir frénétiquement. Les applaudissements restituèrent une ambiance amicale et sereine et se répercutèrent dans tous les recoins de la salle. Même Petrovic ne put se

défendre d'un sentiment de griserie et de soulagement, par-delà sa réserve émotionnelle.

Sur un signe discret du présentateur, les projecteurs s'éteignirent. L'obscurité s'établit progressivement, imposant silence au public. Seuls Petrovic et la mallette ouverte à côté de lui demeurèrent éclairés.

« Je ne nie pas (Petrovic fut effrayé d'entendre sa voix sortir du haut-parleur, sérieuse et solennelle, basses et aigus amplifiés hors de proportion pour lui donner chaleur et précision, avec derrière chaque syllabe un écho léger) que la prime soit un grand stimulant pour tous les violateurs des lois. Et un instant comme celui-ci est également chargé de triomphe et de joie – chacun d'entre nous connaît ce sentiment ! »

Il scruta devant lui l'obscurité, afin de bien se faire comprendre des gens.

« Mais l'argent à lui seul a-t-il jamais fait éprouver à l'un d'entre vous ce triomphe et cette joie ? Ma question est la suivante : Des jouissances matérielles peuvent-elles déclencher ces sentiments ?... Et tous ceux qui me répondent par *oui* n'ont pas compris leur profession ni leur vocation ! Car, en chaque homme, le souhait absolu, c'est d'atteindre un but, et chez bien des gens ce souhait sommeille inconsciemment – et la joie ne vient qu'avec sa réalisation. L'argent, mes amis, est tout simplement un appui utile et agréable pour nos aspirations. C'est pourquoi ce n'est pas non plus pour la prime que triomphe un violateur de lois. Ce ne peut être l'argent qui le dédommage de sa peur de tous les instants. L'argent, il pourrait l'avoir à meilleur marché, comme vous par exemple – ou vous ! »

Il pointa le doigt au hasard dans l'obscurité.

« Il ne devrait pas, mois après mois, craindre pour sa vie, il ne devrait pas risquer sa vie à chaque délit – ou du moins son capital. On ne parle que du vainqueur, on agit ordinairement comme s'il n'existait pas de perdants. Mais, en vérité, de nombreux violateurs de lois perdent jusqu'à leur existence parce qu'ils ne peuvent faire face aux tarifs élevés des peines.

« Qu'est-ce donc qui pousse les violateurs de lois à agir ? Nous le savons tous, mais l'oublions bien trop vite au vu de la prime que l'on fête au premier plan. »

Après cette dernière phrase, qu'il appuya de manière péjorative, il marqua un temps d'arrêt pour obliger les gens à se concentrer.

« L'idée géniale du délit, du crime légitimé, nous permet depuis près d'un siècle de demeurer au sommet du bien-être social. L'expérience a montré que la reconstruction permanente, dans les domaine privé et économique, à laquelle nous, violateurs de lois, obligeons la communauté, est le garant d'un niveau de vie constant et de la sécurité de la société. Le concept de délit simule ainsi, en période de récession, une conjoncture stable.

« A cela s'ajoute l'équilibre social dont nous, violateurs du droit, nous préoccupons en faisant des riches les cibles préférées de notre action. Oui, nous sommes en quelque sorte des Robin des Bois modernes. »

Il constata que dans le public le rejet avait fait place à une sympathie admirative.

« Les violateurs des lois rendent un service à la société – et leur récompense, c'est la mise au ban, une existence menacée, le besoin de tous les instants et la mort. Il est très rare que ce soit une victoire comme celle qui m'échoit aujourd'hui.

« A cette occasion, j'aimerais exprimer un souhait : que vos applaudissements rendent hommage non à moi-même, mais à la grande communauté des sans-nom qui vous aident, vous tous – même si au premier abord ce n'est pas évident. »

Petrovic esquissa une révérence. Son regard, errant dans l'auditorium vivement éclairé d'où montaient des applaudissements hésitants, s'arrêta sur la mallette. Cette vue le remplit d'une intense satisfaction, troublée seulement parce que, au milieu des billets de banque, il crut reconnaître la triste usine grise qui continuait d'être la proie des flammes.

HEINRICH WERNER

Pseudonyme de Werner Zillig. Né en 1949 en Bavière. Après des études d'allemand, d'histoire et de sciences sociales, il travaille aujourd'hui à l'université de Munster (Westphalie) comme assistant scientifique en linguistique allemande. Il prépare actuellement sa thèse de doctorat.

REUNION DE FAMILLE

Titre original : Das Familientreffen
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1978 Heinrich Werner*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

NOUS sommes arrivés dans le courant de l'après-midi. Le soir, toute la famille était réunie. Plus de cinq années se sont écoulées depuis notre dernière rencontre. Bea, la plus jeune, Siria, ma sœur préférée, Gulo et Misra, les jumeaux. Et moi, qui suis l'aînée. Assis autour de la cheminée nous conversons à voix basse, nous contant les péripéties des cinq dernières années. En général nous n'avons pas le temps de téléphoner. Gulo est le seul qui, tous les ans, envoie une lettre à chacune de nous. Mais, pour des raisons de prestige, il a des manières surannées, car il est antiquaire. L'année dernière, sa lettre était même scellée ! Où avait-il pu obtenir la cire à cacheter, je n'en sais vraiment rien. Je pense qu'elle lui était tombée entre les mains au cours d'une vente aux enchères. Le cachet avait imprimé un mot délicat dans la cire : Gulo. Est-il aussi venu avec la même femme pour nous prouver que son amour du passé ne s'arrête pas là où commence sa vie privée ? Toutes mes sœurs sont venues avec des hommes nouveaux. C'est-à-dire que, pour la première fois, Bea est accompagnée d'un homme. Mais elle n'a que seize ans. Il s'appelle Seno – ou Semo, je ne sais plus exactement. Un garçon aux cheveux bruns, peut-être même d'un an plus jeune qu'elle.

Il est tard. Maman est assise sur sa chaise, nous autres sur le tapis, à ses pieds. Elle sourit et demande doucement s'il n'est pas temps d'aller se coucher. Personne ne proteste. Après tout, nous avons une semaine entière pour nous raconter les nouvelles. Nous procédons donc à la cérémonie du soir. Les hommes se dirigent vers le mur obscur, du côté de la cheminée et s'asseyent là-bas. Les femmes sont assises en face d'eux. Dugua, la femme qui est venue avec Gulo, a le droit en tant qu'invitée de choisir la première : elle prend Seno. Seno – c'est donc bien ainsi qu'il se nomme – sourit, se lève et va vers elle. Dommage, j'aurais moi aussi choisi Seno. Mais ce n'est que maintenant que vient mon tour. Je choisis Gulo ; et je me promets de lui demander où il a eu la cire à cacheter. D'un mouvement rapide, Gulo efface les plis de son ample tunique et vient ensuite vers moi. Je lui caresse les cheveux ; il sourit, pose un baiser sur ma joue. Je remarque son parfum exotique, sans doute un parfum ancien

qu'il fait fabriquer d'après une recette originale à partir d'essences de fleurs rares.

Peu après, les autres aussi ont fait leur choix. Bea, qui la dernière trouve son homme pour la nuit, et qui, à vrai dire, n'a plus le choix, tombe sur le compagnon de Misra, un grand garçon blond. Elle ne semble pas mécontente de son sort. Nous embrassons encore maman, puis nous retirons dans nos chambres.

A travers la cloison de papier, à droite de mon lit, j'entends la voix basse de Bea, puis seulement sa respiration, qui s'accélère, et finalement un seul petit cri et ses longs gémissements graves. Je diiiiscute encore un peu avec Gulo. C'est bien à une vente aux enchères quuuu"r'il a fait l'acquisition de la cire à cacheter. Il a l'intention de la faire fabriquer en grande série par un groupement de production, et il est sûr de battre les records de vente. Oui, Gulo est un homme d'affaires doué. Le parfum, c'est Dugua qui le lui a offert. C'est un parfum synthétique, et certes très cher. Les fabricants s'efforcent d'imiter de manière tout à fait naaaattaturelle le parfum des fleurs. Mais seuls les fabricants d'articles de marque très onéreux y parviennent.

Gulo est doué ; je l'ai choisi avec une sorte de mélancolie parce qu'il me rappelle le temps passé. Il avait alors quatorze ans, moi vingt et un ; non, vingt-deux. Je l'ai pris. Oui, pendant une année j'ai fait son éducation. Il était très doué, si je puis parler ainsi.

Et, au cours des années, son talent ne s'est pas estompé. Il n'a pas vendu sa tendresse pour des raisons commerciales. Ses mains caressent toujours mon dos avec cette douceur à peine sensible qui me fait me demander avec étonnement comment il est possible de garder cette douceur des mains en toute activité. Oh oui, j'aime mon frère Gulo ! Tandis que sous ses mains mon désir éclate en une vériété de sentiments individuels, je remercie le hasard d'être allongée là, près de lui. Ne serait-ce pas merveilleux d'avoir un enfant qui me caresse avec des mouvements aussi doux ? Mais je n'aurai pas d'enfant, pas cette fois-ci.

Parfois je m'imagine que pour les étrangers et pour les hommes du temps passé notre forme de vie communautaire,

dans la société actuelle, peut paraître étrange. N'est-ce pas étrange pour quelqu'un qui, il y a deux cents ans, a passé sa vie avec un seul et même homme de voir qu'aujourd'hui toutes les femmes ont le droit de prendre un autre homme, à n'importe quel moment ? Et les conséquences de cette liberté doivent aussi paraître très singulières aux étrangers. Ainsi, le fait que nul n'ait de père. C'est-à-dire, bien sûr, nous avons toutes un père. L'une ou l'autre sait même quelques petites choses sur l'homme qui l'a conçue. Mais, naturellement, c'est sans importance. Moi, par exemple, j'ignore qui m'a donné la vie autrefois. Pourquoi faudrait-il que je m'y intéresse ? Mes frères et sœurs, comme on aurait dit autrefois, ne sont que des demi-frères et des demi-sœurs. Gulo : un demi-frère. Mais, comme cela va de soi, je n'ai pas besoin d'insister particulièrement sur ce fait ; c'est pourquoi je parle de mon frère Gulo et de mes sœurs Bea, Siria et Misra. Alors quuuue je prends Gulo dans mes bras, je comprends soudain pourquoi Dugua vit encore avec Gulo. Existe-t-il un homme qui soit à la fois plus tendre et plus fort que lui ? Certes, il n'a eu, je dois le dire sincèrement, aucune espèce d'influence sur la décision de Dugua. Mais je la comprends, oui, je la comprends. Et en toute honnêteté, je suis assez fière d'avoir été le professeur de Gulo.

Le lendemain matin, tous sont déjà en train de prendre leur petit déjeuner lorsque j'entre dans la grande salle avec Gulo. Avant que j'aille du côté de la table réservée aux femmes, il m'embrasse sur la joue et me dit qu'il m'aime. Pour moi comme pour les autres, c'est sa manière de dire bonjour, rien de plus. Maintenant que nous sommes au complet autour de la table, maman commence à expliquer le déroulement de la journée préparatoire. Bien entendu, les événements importants sont prédéterminés, mais notre mère sait très habilement tirer parti des insignifiantes possibilités laissées à sa libre décision. Ainsi, il est normal que le bain préparatoire ait lieu séparément : Dugua, mes sœurs et moi nous baignons avant les hommes. Mais n'est-ce pas une idée merveilleuse de notre mère que de nous prier de désigner l'homme qui devra préparer les huiles parfumées ? Bien sûr, il existe de nombreuses huiles toutes prêtes. Quand on veut donner un tour plus personnel et plus raffiné au bain du jour, on

peut aussi faire synthétiser une huile particulière d'après un état des procès-verbaux du caractère de chacun des participants. Mais il est évidemment bien plus passionnant de pouvoir désigner un homme qui, pleinement confiant en sa sensibilité, se met à inventer un nouveau mélange exclusivement pour ce jour-là.

Traditionnellement, le bain des femmes commence vers la mi-journée. Au cours d'une délibération assez longue, nous avons décidé que Seno préparerait l'huile. Sur son fin visage nous pûmes lire une joie contenue lorsque Bea lui annonça que nous l'avions élu. Il se révèle que nous n'aurions pu faire meilleur choix. Lorsque nous pénétrons dans la salle de bain, le bassin, d'un vert émeraude, dégage un parfum étrange. Bien que personne ne parle, je me rends compte que mes sœurs, elles aussi, sont enthousiasmées. Dugua, à côté de moi, ferme les yeux, et en souriant elle respire à grands traits. Puis nous dénouons toutes en même temps les liens qui fixent les capes de bain noires autour de notre cou, nous posons mutuellement les mains sur les épaules, et à petits pas descendons dans l'eau, à la surface de laquelle fume la mince pellicule d'huile parfumée. L'eau est très chaude. Le bain du jour préparatoire est toujours si chaud que l'on a peine à le supporter sans douleur. Mais l'huile de Seno semble encore accroître la température. Et pourtant, dans cette chaleur, ce n'est pas une douleur que nous ressentons mais seulement ce parfum qui semble réunir sur cette petite surface huileuse les fleurs d'une gigantesque forêt vierge. Lorsque l'eau nous arrive à la taille, la musique coulant des murs commence à descendre sur nous comme une nappe de brouillard. Je m'étonne parfois de cette petite installation ingénieuse des salles de bain qui, à partir du rythme cardiaque et des mouvements des baigneurs, crée des sons aussi harmonieux et aussi pénétrants. Moi, en ma qualité d'aînée, j'ai pour tâche de commencer la danse. Sans que j'y sois pour quelque chose, mes bras tombent des épaules de Dugua et de Misra et décrivent un large mouvement qui s'achève lorsque je les croise devant la poitrine. Je déclenche ainsi une gamme de synharmonium, qui jusqu'alors avait créé une mélodie sans structure ; comme un air de harpe coulant sans fin, des sons toujours nouveaux sortent

des murs, se brisent dans les senseurs en d'autres sons et arpèges toujours renouvelés qui s'élèvent et semblent nous porter toutes, en union avec le parfum de l'huile. Mes sœurs et Dugua reproduisent ma figure de danse. La musique ne s'amplifie pas, elle prend seulement davantage de consistance. Il y a dans l'air davantage d'harmoniques supérieures et inférieures et elles sont plus délicates. Et, imperceptiblement, le synharmonium, qui jusqu'alors avait émis une musique sans composition précise, enregistre les battements de nos cœurs et les mouvements de nos corps et en tire au même instant une cadence syncopée qui embrase tout. C'est dans ce cycle merveilleux que nous nous déplaçons maintenant. Comme nous dansons avec des gestes simples et tendres sur la mélodie que nous percevons, l'instrument ébauche une symphonie qui va en s'intensifiant grâce aux plus petites variations des battements de nos cœurs et des oscillations de nos corps. C'est un sentiment sublime que de créer grâce à la danse féminine une œuvre musicale d'une harmonie inégalable. Le synharmonium est programmé avec toutes les harmonies que l'esprit humain a jamais pu découvrir et transmettre. Valses, chœurs du Moyen Age et acquis musical d'Extrême-Orient ont institué leurs règles pour permettre cela. Plusieurs essais furent nécessaires pour vérifier la réceptivité musicale des personnes les plus diverses et transcrire des programmes compatibles entre eux. En vérité, l'invention de cet instrument est la perfection même de la musique.

Maintenant, je m'enfonce profondément dans la musique de mon corps. Cela demande une longue pratique si l'on veut s'écouter soi-même parmi toutes les sonorités qui se chevauchent dans leur errance. Je me suis longtemps exercée à cette sélection auditive et il me suffit de me concentrer suffisamment en dansant pour pouvoir différencier les battements de cœur et les mouvements des autres. Je parcours en tous sens la musique, qui ressemble à un labyrinthe composé de tonalités innombrables, et je cherche le battement de mon cœur. Je le découvre derrière un groupe de sons aigus et chantants ; et, tout à côté, voici aussi le cœur de Misra. Cela, ce n'est plus un savoir acquis, c'est seulement une certitude en moi, une sorte d'instinct et de sensation musicale.

Tout en dansant, nous nous enfonçons davantage dans le bassin. L'eau baigne mes seins, les rend légers. Mes mains qui sous l'eau palpent le dos de Bea ont leurs mouvements ralentis par la résistance de l'eau, tout comme celles des autres d'ailleurs. Ainsi s'apaise un peu la violence de la musique, qui maintenant ressemble au cours d'un fleuve large et indolant. Siria traverse le bassin en biais, vient vers moi et me saisit les mains. Son visage brille et ses yeux sont grands ouverts comme si elle ne m'avait jamais vue auparavant et pourtant connue de tout temps. Elle me lavera. La toilette du jour préparatoire est un symbole ancien. Commençant par le visage, Siria passe rapidement sur mon buste, tourne autour de moi et laisse ses mains posées sur mon dos. Me voici pure et prête. Quand j'ai lavé Siria de la même manière, les autres ayant suivi notre exemple, le rituel du bain des femmes est accompli. Maintenant il nous est possible d'apprécier le bain en toute liberté et sans contrainte aucune. En général, nous cherchons toutes, par la danse, à découvrir quelqu'un qui mènera le bal. Alors nous imiterons les mouvements du chef de danse, ce qui, comme l'expérience nous l'a appris, a pour résultat un air très bizarre qui mène à une danse toujours plus rapide, toujours plus endiablée. Mais, aujourd'hui, nul besoin de chercher de chef de danse. Pour la première fois, Bea est avec nous dans un bain préparatoire ; aussi est-il normal que nous la prenions pour conductrice. Sans qu'une seule parole soit nécessaire, nous imitons les pas et les figures de danse de Bea. Elle sourit légèrement, pleinement consciente de l'honneur que nous lui faisons. Quelle meilleure preuve pourrait-on donner à ses sœurs que l'on est devenue une véritable femme ? La jeunesse de Bea déborde dans le sautillement de ses jambes, le tremblement de son ventre et de sa gorge. Nous rions et la suivons, non sans lui confirmer par notre danse lente que sa jeunesse la rend plus fraîche et capable d'un plaisir plus grand que nous.

De nouveau la musique augmente d'intensité. Le parfum de l'huile devient enivrant. Les poumons remplis d'un air plus lourd, Bea a fait quelques pas vers le milieu du bassin et nous l'avons suivie. Nous voici donc maintenant debout sous l'eau ; nous ouvrons les yeux, ressentons la musique, qui sous la surface

se perçoit avec une intensité accrue. Il n'est pas aisé de suivre la danse de Bea, car ici son corps gracieux est aussi souple que celui d'un poisson. Qui donc sera obligée de faire surface la première ? A ce jeu innocent, c'est moi la perdante. En riant, je bondis hors de l'eau ; les autres me suivent. Bea émerge la dernière, heureuse d'avoir gagné la partie. Elle est jeune, et elle est femme ; que peut-il y avoir de plus beau que de se trouver pour la première fois dans le bain préparatoire en compagnie de ses sœurs ? Nous continuons à danser. Le parfum de l'huile nous unit dans une ivresse à laquelle nous ne pouvons plus échapper. Le synharmonium, assez sensible pour percevoir le moindre changement d'humeur, transforme la symphonie en un final débordant. Je frappe sur l'eau, qui asperge ma peau de minuscules gouttelettes d'huile. Mon coup est le signal de départ d'une suite énergique commandée par le roulement des cymbales, et au son des staccatos vibrants mes sœurs et Dugua s'enlacent avec extase. C'est la plus belle communion pour la fête de famille. Même si nous ne nous étions pas revues au bout de cinq ans mais seulement de dix, la communauté familiale se serait trouvée complètement rétablie par ce bain préparatoire.

En cercle, les bras passés, comme au début, autour des épaules et du cou des voisines, nous terminons la danse. Le synharmonium détecte les premiers signes de notre épuisement et les transcrit en une mélodie finale, grave et sublime. Nous nous pressons étroitement les unes contre les autres et sortons de l'eau comme si nous n'étions plus qu'un seul corps, une seule femme, en parfaite harmonie avec elle-même. Un dernier accord de harpe et la musique expire ; alors seulement nous saisissons nos capes de bain, sans avoir tout à fait repris notre souffle. Nous sommes prêtes. Nous sommes pures, dignes de célébrer la cérémonie de la fête de famille.

Après le déjeuner a lieu le bain préparatoire des hommes. Bien sûr, il ne possède pas l'intensité engendrée par le bain des femmes. Il n'est pas fait pour cela. De petites tables et des chaises ont été installées autour du bassin. Nous sommes assises là, avec notre mère, et buvons du champagne. Les hommes entrent dans la salle et ôtent leurs capes de bain. Maman allume

le synharmonium, qui rejoue maintenant la symphonie que nous avons créée avant le déjeuner. L'eau du bassin est celle dans laquelle les femmes se sont baignées. Cela aussi, c'est une tradition. Au son de la harpe, les hommes entrent dans le bassin, suivis par nos regards. Nous nous réjouissons du spectacle de ces corps splendides et puissants qui en dansant essaient d'imiter l'unité des femmes. Mais ils ne peuvent y parvenir. Nous savons toutes que les hommes sont incapables d'une véritable extase. Ils veulent nous plaire, et leur danse nous amuse comme le jeu des enfants qui veulent reproduire la beauté des femmes adultes en imitant leurs mouvements et leurs formules de politesse. Les sœurs parlent de leurs compagnons, de leurs qualités et de leurs défauts, et où elles ont fait leur connaissance. Pendant ce temps, les hommes ont commencé, un peu timidement et gauchement, la cérémonie de la toilette. Puis voici la danse finale, maladroite, qui montre clairement à chacun qu'entre l'âme des femmes et les esprits étroits et sans imagination des hommes il y aura toujours une différence insurmontable, qui ne peut être éliminée que dans un seul cas, le cas heureux d'un hasard extraordinaire : quand un homme naît avec des dons féminins dans un corps masculin. La nuit dernière, je me suis demandé si Gulo n'était pas un tel homme. Mais la danse dans le bassin démontre nettement à quel point lui aussi est loin de posséder l'âme libre d'une femme. Sur son visage se reconnaît cette timidité masculine lorsqu'il tente, avec les autres, de danser sur cet air extatique de cymbales que nous avons créé ce matin. Nous rions, égayées par le champagne et le plaisir de la danse, en voyant les déhanchements conscients des hommes. Ceux-ci ne nous tiennent pas rigueur de notre rire : ils connaissent la supériorité des femmes. Et celui qui a imaginé la cérémonie du jour préparatoire a mis en nos mains le moyen de démontrer la liberté et la puissance des femmes.

Avec le bain se termine la partie la plus importante de la journée préparatoire. En fin d'après-midi, nous allons nous promener avec les hommes. La maison de maman se dresse au milieu d'un paysage de collines riantes. C'est l'automne et les feuilles des arbres sont rouges. A côté de moi marche Seno, que je complimente pour son excellente préparation de l'huile parfumée. Le garçon sourit et regarde droit devant lui ; oui, il

semble même rougir un peu. Il est charmant ; je me demande si je ne dois pas interroger Bea pour savoir à quel point elle désire Seno. Je sais qu'il ne m'est pas possible de simplement l'échanger. Je n'ai amené Frano à cette fête de famille que comme solution de facilité. Frano est un bon amant, mais il a un peu trop grossi. Il n'a que vingt-quatre ans mais mange déjà autant que s'il en avait trente-cinq, et sans même avoir l'espoir d'être délivré lors d'une fête de famille ou d'une occasion similaire. Non, Bea ne va pas m'abandonner Seno si facilement. Ainsi qu'elle me l'a expliqué au cours du bain préparatoire des hommes, elle ne le connaît que depuis quatre semaines environ, et si j'interprète correctement les regards qu'elle échange parfois avec Seno elle est même encore un peu amoureuse de lui. Je lui offrirai dix mille dollars, et peut-être même quinze mille s'il s'avère que Seno peut être caressant.

Au cours de la cérémonie du soir, c'est moi qui débute et je choisis Seno. Il est extrêmement timide et réservé. Cela vient-il de ce que j'ai presque le double de son âge ? Je ne le pense pas. Il semble savoir – de quelque manière il semble deviner avec un instinct presque féminin – que j'aime sa retenue. J'ai même l'impression qu'en dépit de sa jeunesse il en sait plus sur les femmes que n'importe quel homme que j'ai connu avant lui. Au cours de la nuit, il me prouve que j'ai eu raison. Il est d'une tendresse expérimentée et extrêmement sage. Je suis certaine d'une chose : il – lui – est l'un de ces rares hommes dont l'âme est capable de deviner la grandeur des émotions féminines. Encore que je sache la nécessité d'être très prudente avec l'emploi des superlatifs en raison de la brièveté du souvenir en la matière, le lendemain matin, je suis tout à fait certaine d'avoir rencontré l'un de ces hommes de génie dont l'esprit et la sensibilité se rapprochent de l'esprit et de la sensibilité des femmes. Seno a caché son jeu durant le bain préparatoire, car il s'est rendu compte que son aptitude à atteindre la libre extase n'aurait pu que troubler et embarrasser les autres. Ce n'est qu'en face d'une femme qu'il peut montrer sa capacité à être comme une femme. Une âme de femme dans un jeune corps d'homme, voilà l'accomplissement des possibilités humaines ! Ce matin, une chose est pour moi très claire, je ne quitterai cette maison

qu'accompagnée de Seno. Quel que soit le prix exigé par Bea, elle l'obtiendra.

Aujourd'hui, le jour suivant la cérémonie de purification est consacré au repos complet. Bien que convaincue de la maladresse que constitue le fait de passer cette journée de repos avec un homme, je vais pourtant me promener, au moins le matin, pendant une heure avec Seno. Je pose mon bras sur son épaule, il sourit. Il me comprend parfaitement. Il doit être permis de se promener avec Seno sous les arbres d'automne. N'est-il pas l'égal d'une femme, oui, même plus qu'une femme ? Lorsque m'effleure cette pensée, j'ai un sursaut de peur. Penser cela est un blasphème. Mais Seno est en fait si parfait... Il est habité par l'âme d'une femme et, avec le corps d'un homme, il a à la fois la capacité d'apporter tendresse et plaisir aux femmes. Bea est trop jeune, elle ne peut pas savoir qu'en lui elle a trouvé l'exception. Elle sera déçue lorsqu'elle cherchera un autre homme. Elle ne peut être que constamment déçue. Mais elle ne peut non plus mesurer quel supplément de joie Seno lui apporte. Je le lui dirai. La franchise est la vertu des femmes. Les femmes ne développent le caractère sournois et avide de puissance des hommes que lorsqu'elles sont opprimées par eux. Nous sommes sœurs et je puis être certaine que Bea me laissera Seno. Et justement parce que je vais lui dire qu'en le perdant elle perdra un homme irremplaçable. Sa valeur est inestimable au point que rien ne pourra compenser sa perte. Ce soir même je lui parlerai. Ou bien faut-il que j'attende la cérémonie de la fête de famille ? J'ai le sentiment qu'il me faut attendre après-demain avant de parler à Bea.

Le soir, Siria, dont c'est le tour de décider en premier, choisit également Seno. C'est une chose extraordinaire, vraiment extraordinaire, qu'un homme soit choisi le premier trois fois de suite au cours de la cérémonie du soir. Entre femmes, on ne parle pas de ces choses, implicites : les hommes doivent être remplacés par d'autres hommes. Le risque de rendre un homme fier et arrogant par suite d'une préférence répétée pèse davantage que l'espérance d'une nuit. Mais toutes semblent deviner la valeur de Seno. Je me souviens d'un concept que l'on nous enseignait au cours d'anthropologie historique, à l'époque où j'allais encore en

classe. L'institutrice se donnait toutes les peines du monde pour nous expliquer la signification de ce mot. Elle n'y est parvenue que d'une manière très imparfaite. Mais maintenant je comprends soudain, avec une étrange douleur qui me pince le cœur, à quoi pouvait ressembler ce sentiment appelé *jalousie*. En mon for intérieur je le chasse, tout comme je le ferais d'un insecte, et le sentiment s'enfuit à tire-d'aile. Mais il n'est pas mort, il reviendra...

Puis, le lendemain matin, c'est le jour de la cérémonie de famille. Lorsque je m'éveille aux côtés du grand garçon blond qui est venu avec Misra, je sens le parfum violent du vin aromatisé. A table, nous portons déjà toutes les amples tuniques de soie ; mes sœurs et Dugua, tout comme moi, ont les cheveux rejetés en arrière, tenus par un large ruban. Joie et solennité se mêlent dans l'odeur du vin. Le temps du déjeuner se passe à harmoniser les divers appareils. La réussite de la cérémonie de famille dépend de la précision des appareils, qui ne peut être entièrement exploitée que si l'on passe suffisamment de temps à sonder avec la plus grande précision les différents blocs. Après le petit déjeuner, maman a remis à chacune de nous les *ensos*, ces petits senseurs d'encéphale, à peine de la grosseur d'un ongle et pourtant très réceptifs. Nous ôtons les bandeaux et, d'une petite pression, nous fixons les senseurs à la racine des cheveux. Puis nous renouons les bandeaux par-dessus. Nous nous asseyons en cercle sur le tapis de la salle de séjour et nous nous efforçons, chose nécessaire pour le premier processus d'harmonisation, de penser à des choses agréables et futiles. Je me rappelle la promenade avec Seno, ses belles et minces épaules et ses mains tendres. Au cours des cérémonies de famille, les décisions sont concentrées en deux endroits : chez la mère, qui s'occupe de la synchronisation centrale de tous les appareils, et dans les trois coffrets de couleur sombre où se trouvent enregistrés les sentiments des membres de la famille, puis transcrits en de nouvelles sensations.

Seule Siria, au cours de cette cérémonie, souhaite avoir un enfant. La première partie sera donc brève. Le cérémonial de délivrance n'en dépend pas, il ne dépend que de nous et du libéré. Au cours de la fête de famille, qui s'est déroulée cinq ans

auparavant et au cours de laquelle Misra, comme moi, avons conçu des enfants, la délivrance dura jusque tard dans la nuit. Bien que ce fût déjà la deuxième cérémonie à laquelle je participais, l'impression fut extrêmement profonde.

Une fois les appareils de cérémonie accordés, Maman verse aux femmes la dernière coupe du vin aromatisé, auquel elle a mélangé la drogue convenant à l'accomplissement du rite. L'un après l'autre, les hommes mettent leur main droite dans les coupes de drogue. Puis nous nous retirons tous. Une chambre individuelle est destinée à chacune des femmes, mais les hommes s'en vont ensemble dans une salle un peu plus grande.

Je m'assieds et je ressens l'effet de la drogue. Espérance et sérénité, ainsi pourrait-on décrire les deux sentiments qu'elle fait naître. Je sens nettement mes jambes se réchauffer légèrement. La mise à l'unisson dure longtemps si on la mesure en heures d'une journée ordinaire. Mais celui qui attend la cérémonie de famille perd la notion du temps. Les souvenirs deviennent de minuscules points dans l'espace sombre et gigantesque de l'intemporalité. Le présent disparaît, se dissout et se mêle aux autres images du cerveau. Où donc ai-je déjà vu cette vieille femme à la peau ridée ? Dans un livre, dans un vieux livre illustré. Je suis longtemps absorbée par les rides qui s'étirent autour de la bouche de la femme. J'aimerais lui parler, lui demander quand elle a vécu, quel a été l'événement le plus important de sa vie. N'est-elle pas sur le point de me répondre ? Mais, avant que cette vieille bouche de femme puisse s'ouvrir, on pousse la porte de ma chambre. Maman entre, me prend par la main et me conduit dans la grande salle de séjour, où je m'assieds par terre. Puis elle va chercher, l'une après l'autre, Misra, Siria et Bea, qui s'asseyent à côté de moi en un grand cercle. Avec les yeux brouillés des voyants, nous nous sourions puis nous plongeons dans nos visions.

Maman ouvre la porte de la salle où se trouvent les hommes. Ils viennent au centre de notre cercle et y restent debout tandis que maman s'assied sur une chaise à côté des appareils du cérémonial. C'est là-bas qu'elle trône. Notre mère est la reine de la cérémonie, elle a droit à un trône. Je lève les yeux vers elle : des plantes grimpantes en or s'enroulent autour de chaise ; les

voilà maintenant qui se raidissent et soulèvent le trône. Puis la lumière : elle est plongée dans une clarté éblouissante. Mes sœurs aussi regardent notre mère, car elle va maintenant donner le départ du rite. Lentement, à voix basse, elle se met à chanter. Et le cérémonial auquel nous sommes toutes reliées entend ce chant à peine perceptible. Il se met en route automatiquement. Maintenant nous nous écoutons toutes ; toutes les femmes se cherchent. Maman a fermé les yeux et continue à chanter en souriant. Le chant nous empoigne ; nous joignons notre voix à cette vaste mélodie si harmonieuse. Voilà que nous allons toutes être réunies et que notre décision sera commune. Nous allons désigner le père de l'enfant de Siria. Nous allons accompagner le premier instant de cette vie nouvelle et serons présentes dans toutes les éventualités, et même dans cette aventure des plus importantes. Nous accueillerons le fils avec gratitude et pousserons des cris d'allégresse si ce rituel donne naissance à une fille.

Les appareils de cérémonie sont des conseillers objectifs et accomplis. Ce ne sont pas eux qui choisissent : nous, les femmes, nous unissons en eux et décisons de tout. Je sens que je m'unis à Bea, Siria et Misra. Dugua, qui ne fait pas partie de notre famille, ne participe pas activement à la cérémonie, mais elle est également liée à nous ; elle aussi peut percevoir en elle-même nos sentiments communs. Elle aussi a les yeux qui brillent.

Avant, je ne me suis pas inquiétée de savoir qui nous choisirions d'un commun accord pour être le père de l'enfant de Siria. En sa qualité de frère, Guto est éliminé par les appareils du cérémonial, et il ne s'infiltre pas dans notre conscience. Nous allons examiner tous les autres. Le choix n'est pas prévisible et pourtant j'ai exclu Seno. Il est très jeune, et il est rare qu'un homme qui n'a pas encore vingt ans soit désigné comme père au cours d'une cérémonie. Donc pas Seno. Mais les autres, oui. Qui sont les autres hommes ? Ils sont toujours au centre. Et, maintenant que nous nous immisçons dans leur conscience, ils s'agitent légèrement comme s'ils frissonnaient sous la fraîcheur du vent du soir au bord de la mer. Pourtant ils n'ont pas froid ; les frissons sur leur peau proviennent d'un sentiment de plaisir. Pour éviter qu'ils puissent dissimuler leurs pensées et leurs

souvenirs, et surtout leurs corps comme leurs consciences à nos regards inquisiteurs, l'appareil de cérémonie stimule constamment en eux une vague de plaisir. Envahi par cette sensation, nul être humain ne peut dissimuler son corps ou son esprit à quelqu'un d'autre. Pour cela il lui faudrait se concentrer et faire un effort, or ces deux éléments sont balayés par les sensations de plaisir. Les hommes redeviennent donc pareils à des enfants qui, plongés dans leurs jeux, ne remarquent pas les yeux des adultes qui les observent.

Mais, tout d'abord, les femmes doivent se trouver. Longtemps nous tournoyons autour des pensées de notre mère. Comme la fumée au-dessus du feu, nous essayons de sonder notre origine pour nous transformer en elle en un esprit. Soudain, en un éclair, je me vois moi-même. J'ouvre les yeux : ma mère me regarde. Je l'ai trouvée, c'est par ses yeux que je me vois. Puis je la vois sous un angle légèrement différent – Misra ! C'est ainsi que Misra voit notre mère. Puis un nouveau changement : Śiria, et enfin, les yeux et l'esprit de Bea. Maintenant nous devons nous mettre en route ensemble. C'est comme une marche, chacune de nous s'avançant vers chacune de ses sœurs. Mais, au centre de nous toutes, calmement et avec un sourire plein de sagesse, notre mère nous attend. Cela va vite, je ressens plusieurs sentiments en moi. Plusieurs me flairent. Nous nous sentons. Nous voici maintenant réunies, sans secret, sans perfidie. C'est l'amour, l'amour ! Nous sommes une famille, nous sommes l'esprit d'une famille, et voulons que cette famille poursuive sa croissance. Nous voulons un enfant.

Les hommes tremblent plus fort lorsqu'ensemble nous nous avançons vers eux. Ils ne nous remarquent pas ; nous pénétrons dans tous en même temps. A la fois dans Frano et dans le jeune homme blond, à côté de lui. Comme leurs âmes sont différentes ! Et les autres. Mais à la fin, toujours et toujours plus fort, Seno ! Sa jeunesse ? Non, il n'est pas jeune, il porte en lui le poids et l'expérience d'une longue vie. C'est un vieil homme, il est empli de la sagesse d'un vieil homme. Mais il est jeune et vigoureux, il est à la fois la jeunesse et la vieillesse. Nous sommes décontenancées, car nous ne le comprenons pas. Nous n'avons pas pénétré dans *un* homme mais sommes au cœur d'une ville

remplie d'hommes. Des femmes, oui, il y a aussi des femmes parmi eux. C'est un miracle qui nous effraie. Nous avons oublié les âmes des autres, elles nous effleurent comme des voiles légers flottant au vent, mais nous n'y prenons plus garde. Devant nous se trouve, cachée dans un seul homme, une grande ville pleine d'hommes. Jamais nous n'arriverons à comprendre comment il se fait qu'un être humain puisse dissimuler une ville en lui. Voilà donc pourquoi Seno était pour nous à la fois un homme et une femme ! Derrière la silhouette accidentelle d'un jeune homme il n'y a pas un esprit individuel, il y a des milliers d'esprits individuels. IMAGINATION – est-ce CELA qui se trouve derrière ce mot quotidien ? Mais ceci EST la réalité !

Nous remarquons que nous ne sommes plus capables de nous détacher de la conscience de Seno. Lorsqu'on est témoin d'un miracle, comment peut-on revenir à l'habituel ? Nous regardons Seno fixement ; une femme aux yeux multiples le regarde. Puis notre mission nous revient en mémoire. Allons-nous encore la poursuivre ? Bien entendu, jusqu'à ce jour c'était une chose certaine : nous étions toutes venues choisir un père pour l'enfant de Siria. Mais, maintenant nous nous trouvons confrontées à un miracle que nous ne pouvons pas comprendre, Seno doit-il être le père de cet enfant ? Sa délivrance – le mot claque dans notre esprit. Nous ne voulons pas d'enfant, non, pas d'enfant avec Seno ! Et pourtant, tel du miel bouillant, l'ordre s'écoule des appareils de cérémonie. Il nous pousse. Son doux parfum monte ardemment dans nos narines : si nous ne remplissons pas la mission que nous avons nous-mêmes ordonnée aux appareils, cette substance poisseuse nous submergera, nos cerveaux resteront agglutinés les uns aux autres. Et la séparation par la violence nous plongerait dans la folie. Toutes les jeunes filles apprennent ces choses élémentaires dès l'école. Mais Seno est un miracle. Peut-on utiliser un miracle, un être humain où vivent des milliers de femmes, tout simplement pour engendrer un enfant ? Quand bien même ce serait une fille ! Nous nous opposons à l'ordre. Mais c'est impossible, l'appareil ne peut pas être déconnecté, sa fiabilité est la garantie de la perpétuation de l'espèce. Nous avons l'instinct d'engendrer des enfants. C'est à nous que revient cette mission ! Pourquoi pas un autre ? Délire

incestueux : pourquoi pas Gulo ? Mais nous ne pouvons plus nous arracher à Seno, et l'ordre est plus fort que nous.

Nous ouvrons les yeux. Les hommes sont là, debout, frissonnant faiblement. Seul Seno... Seno est étendu sur le sol, secoué par la fièvre que provoque chez lui l'effort commun que nous faisons pour nous détacher de lui. De tous nos yeux nous le contemplons et voyons qu'il nous regarde. Il est conscient. Il sourit. Que sait-il. Sait-il tout ? Oui, il nous regarde et nous sourit. Nous sentons sa gratitude. Il nous remercie d'avoir tenté de nous détacher de lui pour conserver le miracle de son imagination. Mais nous ne voulons pas échapper plus longtemps à l'ordre, inexorable comme un flot de lave. Celui dans l'esprit duquel nous sommes sera pour Siria. Nous sommes dans l'âme de Seno, il nous tient bien. C'est lui l'élu. Que nous reste-t-il à faire, après cette dernière tentative pour nous révolter contre notre mission ?

Notre résistance est brisée. Nous avons élu Seno et la cérémonie va suivre son cours préétabli. Nous suivons le corps de Siria. Les hommes, à l'exception de Seno, reçoivent des appareils de cérémonie l'ordre de se retirer. Ils se rendent dans la grande salle où ils étaient précédemment. Le corps de Siria se lève. Nous nous levons. Seno s'agenouille et nous nous avançons vers lui. Quatre de nos mains le dépouillent de sa tunique et deux autres mains ôtent la tunique de Siria. Nous voyons toujours la ville dans l'âme de Seno. De nombreux autres paysages. Des forêts vierges en automne, rougeoyantes. Les espaces étoilés de l'infini. Et, parce que nous avons cessé toute résistance, nous pouvons voir tout cela avec un étonnement et une joie immenses. Nous avançons vers Seno. Il est maintenant maintenant couché sur le dos et attend notre baiser, notre baiser libérateur. Les yeux un peu fixes, il sourit lorsque nous nous penchons sur lui. Il ouvre la bouche et nous souhaite la bienvenue. Il est tout à fait prêt, il attend nos gestes vifs et expérimentés. Nous le palpons, respirons son corps, qui sent encore l'huile du bain préparatoire. Nous aurions dû deviner que ce parfum n'avait pas été préparé par un homme. Comment se fait-il que des femmes n'aient pas eu cette idée évidente ? Il s'est caché de nous, comme le font généralement les miracles.

Notre espoir brûlant, notre espérance de l'enfant nous assaillent complètement. Et, comme notre plaisir et notre joie se mêlent au désir de Seno, nous reconnaissons soudain que nous habitons l'esprit de Seno en compagnie de nombreuses autres femmes. Nous nous voyons. Nues et avec des visages déformés par le plaisir, nous nous évadons de ses pensées. Là-bas, à un coin de rue, nous voyons Misra étendue. Sur la pelouse d'un parc, Dugua se tord en criant. Siria danse avec un regard libidineux sous la lumière de centaines de projecteurs allumés. Bea est debout dans l'eau chaude, jusqu'à la taille, et tremble dans son effort. Mora est allongée sur une vaste plage et le sable clair lui chauffe le dos et les jambes. Nous sommes toutes l'imagination et le plaisir de Seno. Il est en nous. Il vit de nous et nous maintient en vie. Puis nous le sentons. Nous voyons son visage, ses bras, sa poitrine. Notre regard s'attarde là où il s'unit au corps de Siria. Ses jambes soutiennent le corps de notre sœur, qui bouge lentement, de haut en bas. Ce corps nous appartient, à nous toutes. C'est cela, la cérémonie.

La première partie de la cérémonie passe en un éclair, une seconde d'un temps incroyablement long : notre enfant doit grandir et vivre ! Notre long gémissement lui a montré le chemin de la vie. Les appareils nous donnent des instructions, car nos pensées sont encore vides et nous ne savons ce qu'il nous faut faire. Quand nous remarquons que nous nous séparons de nouveau, les petits coffrets sombres nous ont déjà poussées en avant.

Lentement, je revois ce corps mince dans mes propres yeux. Lorsque je regarde autour de moi, je rencontre le regard de Bea et je suis effrayée. Elle est livide et son visage, vide de sang, est rempli d'effroi. Elle sait que la cérémonie ne peut être arrêtée. La délivrance de Seno, nous n'avons pas le droit de nous abstenir de la réaliser. Nous nous sommes approchées de Seno et posons nos mains sur son corps. Nous le caressons. Dans les minutes suivantes, peut-être seulement dans les heures suivantes, nous le délivrerons. Je me souviens d'un rêve, NOTRE rêve commun. Le souvenir est aussi sombre que les images d'une promenade qui montent en moi. Seno est jeune. Il sera bientôt prêt pour la délivrance. Maman commence à chanter. Mes sœurs se mettent à

l'unisson. Moi aussi je commence à chanter. Nos douces mains de femmes emportent Seno. Il sourit. Comme il est jeune ! Au bout de quelques minutes seulement, il ressent de nouveau le plaisir en lui. Les appareils de cérémonie nous en informent. Il n'a pas la force de s'opposer à son désir réitéré. Cela aussi prouve sa jeunesse. Les hommes plus âgés tentent de retarder la délivrance. Notre chant s'amplifie. Nous nous en grisons, nous nous balançons au rythme du chant tout en continuant à caresser le corps de Seno. Bientôt, le visage du jeune homme s'embrase devant nous. Mais ce n'est pas encore la fin. Il va ressentir notre gratitude, il va ressentir dans quelques minutes le plaisir de toute une longue vie d'homme résumée dans l'infinité. Il commence à geindre doucement, puis à crier. C'est comme s'il essayait de mettre fin à notre chant. Nous chantons plus fort et couvrons ses petits cris.

Au moment voulu, les appareils intiment l'ordre aux hommes de nous apporter l'ouate et le couteau en or. Le stylet doré destiné à la cérémonie de délivrance ressemble davantage à une aiguille qu'à un couteau. Gulo le porte, posé sur un plateau recouvert de velours bleu. Il le tend à Siria. Elle a conçu son enfant ; c'est donc à elle que revient le couteau. Elle est déjà assise à la place convenue, à gauche de la poitrine de Seno. Notre chant est de plus en plus fort et, dès que les hommes se sont éloignés, il se transforme en hymne. Seno semble chanter avec nous. La fin n'est plus très loin. Nos mains, dans leur tendresse, et les appareils le soulèvent de plus en plus haut. Nous savons qu'il souhaite la délivrance. S'il pouvait encore parler, il nous implorerait de le délivrer rapidement. Nous lui sommes reconnaissantes et nous efforçons de répondre à son souhait.

Maintenant, tout se passe très vite. Notre chant devient un cri, nos corps oscillants conjurent dans leur extase la délivrance de Seno. Puis nous sentons la fin, nous la voyons au même instant. Siria lève le couteau et frappe. Elle atteint le cœur de Seno du premier coup. A l'aide des tampons d'ouate, nous recueillons le sang qui coule de la minuscule blessure. Seno ouvre les yeux et son regard nous remercie. Il sourit. Nous conserverons son sourire jusqu'à la naissance de l'enfant.

Nous passons le temps, jusqu'à la fin de la semaine, en

discussions. Bea s'en va le jour même, comme il lui appartient de le faire. Nous embrassons notre petite sœur et lui donnons des conseils pour sa quête des hommes. Elle a cependant l'air un peu triste. Maman lui demande si elle ne veut pas avoir d'enfant au cours de la prochaine cérémonie. Bea hausse les épaules puis nous regarde toutes encore une fois, et nous remarquons combien elle est encore triste.

Le dernier jour de notre réunion nous parvient la nouvelle de la mort de Bea. Nous ne savons pas de quoi elle est morte. Il n'est pas dans les habitudes de s'en informer. Nous ne le saurons jamais.

HARALD BUWERT

Est né à Berlin en 1946. Typographe qualifié. Après une période d'activité en tant qu'auteur, au cours de laquelle il écrivit – outre des nouvelles – quelques romans (quelquefois en collaboration avec d'autres auteurs), il a aujourd'hui cessé d'écrire et travaille dans une « librairie collectiviste » socialiste.

INTROSPECTION

Titre original : Selbstversuch
Traduction : Martine Blond
© *1974 Harald Buwert et Agence UTOPROP*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

LA sonnerie du téléphone se fit entendre au milieu du crépitement de sa machine à écrire. Il souleva le combiné ; mais il ne cessait de tourner et retourner un problème dans sa tête.

A l'autre bout de la ligne, un des lecteurs de la section *Media audiovisuels* de la manufacture d'idées. Il demanda :

« Où en êtes-vous de la révolution ?

– Terminé », répondit l'auteur numéro 34. « L'élaboration des dialogues est terminée. Je songe déjà au sujet suivant que vous m'avez fourni...

– Oui, oui », répliqua le lecteur avec impatience. « C'est bon. Je viens vous voir sur-le-champ et nous parlerons de tout ça. D'accord ? »

La communication était déjà coupée lorsqu'il murmura : « Très bien. » Il fit faire un tour complet à sa chaise pivotante pour s'assurer que tout était en ordre dans la cabine de verre. Ensuite, il poussa de côté la machine à écrire électrique, posa le manuscrit devant lui sur le bureau et se plongea dans le début de l'histoire, afin de se remettre le sujet en mémoire. La révolution et l'homme. Le solitaire et la subvertion. Un sujet d'actualité, vu ce qui se passe dans le monde. Mais pas question qu'on s'identifie à l'histoire ; nous ne voulons aucun bouleversement de l'ordre social... Trouvez un contexte irréel, ou alors utopique, quelque chose comme ça... Peut-être une histoire de science-fiction. Réaliste mais exotique. La jeunesse mise en vedette. Le dépaysement aide à rendre consommable ce pénible sujet... Allons, vous voyez bien ! Il y a pas mal de couches sociales qui constituent un public.

La porte de verre s'ouvrit puis se referma. Silencieusement, un sourire suffisant aux lèvres, le lecteur était entré dans la cabine. Les mains croisées dans le dos, il posa ses gros yeux sur le manuscrit des dialogues. « Alors exposez-moi tout ça », dit-il. « Vous avez sûrement pensé à ne pas utiliser de clichés dans cette histoire ? Elle doit être menée avec une grande maîtrise... Enfin, vous voyez bien ?

– Oh oui, je sais.

– Exploitable par tous les media ?

– Oui, bien sûr.

– Ah, je vois que vous avez traité le sujet comme une histoire de science-fiction. C'est bon... Orgonautes... mmh...

– Le titre en est : *Les Orgonautes*. Il s'agit de six courtes scènes avec trois personnages au plus.

– Ah, très bien. Court et simple.

– Facile et peu coûteux à produire.

– En effet. Alors, s'il vous plaît...

– Dans la première scène, je présente une mère normale de la petite bourgeoisie face à son fils rêveur mais insatisfait. Il a environ dix-neuf ans et suit une formation d'export en informatique qui ne lui apporte rien et ne le satisfait pas. Il se sent noyé dans la masse, négligé, seul et sans avenir. Comme la plupart des jeunes gens de nos jours. Sa naïve révolte est le point de départ de l'histoire.

– Bien. Et vous dépeignez uniquement un conflit au sein de la famille ?

– Oui, car la famille déterminera son destin.

– Je vois. Voilà qui promet d'être vraiment passionnant. Et comment démarre l'action ?

– Le fils donne libre cours à son insatisfaction. »

« J'en ai marre, de cette vie !

– Till, comment peux-tu dire des choses pareilles ?

– Ça t'étonne, mère ? J'en ai ma claque. Ça te dépasse ? Quelle sorte de vie est-ce donc ? Chaque semaine on reçoit sa part d'*Orgon*, juste assez pour pouvoir travailler sans mourir. Mais les autres, ils obtiennent tout ce qu'ils veulent. Est-ce une vie qui vaut la peine d'être vécue, dis ?

– Mais nous vivons ! Tout le monde vit. Et bien, au fond. Qu'est-ce que tu veux ? Mets-y du tien ; alors tu auras de l'avancement, et toi aussi tu recevras autant que les autres.

– Et à qui ça réussit-il ? Je crois pouvoir prouver que ça ne réussit pas à plus de un pour cent des gens. Toi, ça t'a réussi ?

– Nous avons à manger en quantité, Till. Que demander de plus ?

– Oui, ils nous donnent de quoi manger : ils ne peuvent pas

faire autrement. Mais ce que je me demande, c'est si votre docilité est bien naturelle.

– Ils nous donnent à manger, et c'est bon. Ce ne sont sûrement pas de mauvaises gens.

– D'accord, on nous donne beaucoup, je dirais même beaucoup trop, à manger. Mais ce que vous refusez de réaliser, c'est qu'ils n'agissent pas par amour de l'humanité mais pour faire de nous leur repas quotidien, bien dodu.

– Tu délires !

– Certainement. C'est ce que répondirent Hänsel et Gretel au juge qui leur demandait pourquoi ils étaient retournés chez la vieille sorcière de la forêt.

– Tu ne vis pas dans une fable, Till. »

« D'après les statistiques, cette attitude reflète celle de la plupart des jeunes gens.

– Vous n'avez pas besoin de vous justifier. Il en ressort donc que ces jeunes gens trouveront le personnage dépeint avec réalisme. Nous ferons vérifier ça. Pour ma part, je trouve ce mélange de révolte et de rêve très bon. C'est conforme à notre concept de la violence romantique, non ?

– Et surtout, la plupart des jeunes gens ressentent tout cela profondément. Ils veulent voir leurs phantasmes devenir réalité. Ils veulent mettre le rêve au pouvoir. Ils...

– Oui, oui. Nous savons. Et alors ?

– Comme cette fraction croissante de la jeunesse représente un nouveau marché, je satisfais ces aspirations en faisant finir l'histoire à l'avantage de son héros.

– Nous en reparlerons.

– Dans la seconde scène, je mets en scène la créativité du fils rebelle face à l'incompréhension de son père. »

« Qu'est-ce que tu as ?

– J'étais dans la chambre de Till. Sais-tu qu'il m'a causé du souci ces derniers temps ?

– Pourquoi ? Des mauvaises nouvelles de l'usine ?

– Pour ça, couci-couça... comme d'habitude. Non, il s'est pris de haine pour la vie.

– Quoi... Mon fils ? Comment est-ce possible ? Jusqu'à présent, il était si calme et heureux.

– Il était sans doute trop calme. Cela aurait dû nous inquiéter. Mais ces derniers jours... Espérons qu'il n'est pas encore trop tard... Lis donc ça !

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une espèce de poème. Je n'y comprends rien.

– Il aime écrire, je sais. Mais... mmh...

J'acquitte le degré de ma participation
Je jouis des sensations démasquées
Je m'écrase des mégots de cigarette sur la tête
J'emplis de refoulements les trous de serrure
J'envoie les mots au combat tels des gladiateurs
J'effiloche la lymphe empoisonnée qui jaillit des lèvres
Je tremble au rythme de mon cœur lorsque je parle
Je vois les svastikas tomber des visages
Je ris du sérieux dans les cerveaux kidnappés
Mon souffle cherche à éteindre le brasier
Je chie des formules anti-antiques dans les coins paisibles
Je brise des nuages muets d'un poing violent
Je souffre des désespérances désespérées
Je proclame l'humain dans l'humain
Mon cerveau en émeute, mon cœur plein d'amour
Je veux enfin atteindre mon foyer.

Je n'y comprend rien, femme. Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça ne vous regarde pas !

– Till ! D'où viens-tu ?

– De l'école professionnelle, père. L'ordinateur-enseignant refusait de comprendre les réponses que je donnais à ses questions. Alors il m'a renvoyé chez moi.

– Till... Est-ce que tu as fait exprès de donner des réponses fausses ?

– Mes réponses étaient justes. Il posait des questions fausses. Comme mes réponses étaient justes mais qu'il devait les

considérer comme fausses, il a eu des problèmes. Comme tout ordinateur mal programmé.

– Ce n'est pas possible, Till. Tu te trompes ! En quelle matière as-tu eu des problèmes, dis-moi.

– C'était en éducation civique... Mais ce n'est pas moi qui ai eu des problèmes, père. L'ordinateur posait des questions fausses. Quand il demande : *Comment l'idéologie communiste a-t-elle pu s'infiltrer chez de nombreux peuples noirs ?* cela sous-entend que les communistes sont aussi mes ennemis et que les peuples noirs sont stupides. Mais c'est le contraire qui est vrai.

– Le... contraire ? Till, tu vas nous attirer des ennuis si tu dis des choses pareilles. Comment peux-tu penser ça ? Femme, qu'en dis-tu ?

– Il ne nous cause que des soucis. Etre renvoyé à la maison par l'ordinateur enseignant ! Cela aura des suites, Till. Tu vas t'attirer des ennuis pour le restant de tes jours.

– Et je peux même vous attirer des ennuis, à vous. Mais j'ai l'impression que c'est ce que vous cherchez. A vrai dire, vous ne vous conduisez pas du tout comme des êtres humains.

– Quoi ?

– Till, comment peux-tu... »

– Est-ce humain lorsque les parents précipitent leurs enfants dans une guerre injuste ?

– Till !

– De plus... la poésie est une sorte d'autocritique. Et c'est une espèce d'écho à vos réprimandes incessantes et à celles de l'ordinateur.

– Tu vas t'attirer des ennuis.

– Je n'irai pas travailler demain.

– Vraiment ? Et pourquoi ? Es-tu malade ?

– Non, mère.

– Alors, tu ne peux pas rester à la maison comme ça. Qu'est-ce que tu as dans la tête ? Tu... il te faut au moins te faire porter malade.

– On verra.

– Oui, fais-toi porter malade, mon garçon. Tu ne te sens sûrement pas bien. C'est ça, pas vrai ?

– Oui, père. C'est tout à fait ça. »

« Le jeune homme prend une attitude ouvertement arrogante face à l'incompréhension et aux reproches des autres. Et cela pour la première fois ; si bien que l'inquiétude du père s'exprime encore avec douceur.

– Et quand expliquez-vous la structure de leur monde ? Cette affaire du mystérieux Orgon ?

– Ce sera suggéré dans la scène suivante. Il y aura toutes sortes de pistes. Des journaux épars, un téléviseur en marche, des règles de conduite, et ainsi de suite. Dans ce monde, l'Orgon représente tout ce dont l'homme a besoin pour être humain. De l'argent à la liberté individuelle, en passant par la nourriture.

– N'est-ce pas une trop grande simplification ?

– Je ne crois pas...

– Nous vérifierons ça... Qu'est-ce qui arrive maintenant au jeune homme ? »

– « Es-tu allé chez le médecin, Till ?

– Oui.

– Est-ce qu'il t'a porté malade ?

– Non.

– Et... qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

– Je ne reprends le travail que demain. Aujourd'hui, j'écris une histoire.

– Et quel genre d'histoire ?

– Je vais te la raconter. Et ce soir tu pourras tout répéter calmement à père. Ça le concerne personnellement. Alors, écoute. L'histoire s'intitule : *Orgasme dans le Cosmos.* Les Américains envoient un vaisseau spatial habité en orbite autour de la Terre. Le président des États-Unis en personne fait ses adieux à l'astronaute. Les Russes, eux aussi, envoient un vaisseau spatial habité en orbite. Le chef des Soviets en personne dit au revoir à la cosmonaute. Il s'agit d'effectuer une jonction, une opération *rendez-vous,* tu sais. Ils doivent accoupler leurs capsules pour former un seul vaisseau et ensuite aller se poser sur la Lune. Ils accouplent leurs capsules suivant la procédure réglementaire, et puis tombent amoureux l'un de l'autre.

– Que d'absurdités !

– Pourquoi donc ? Il veut coucher avec elle. Mais elle ne veut pas parce qu'elle n'a pas apporté de contraceptifs. Et elle ne veux absolument pas avoir d'enfant de lui. Il réussit cependant à la convaincre. Mais alors ça ne va pas parce qu'il a du mal à atteindre l'orgasme.

– Mais Till, ce n'est pas possible...

– Pourquoi pas ? La Russe utilise un bon truc. Elle excite bien l'Américain. Et il y arrive...

– D'où te viennent toutes ces idées obscènes ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Ecoute attentivement la suite. Finalement, elle est conquise par l'homme. Elle lui dit même textuellement : *Tu as un pénis antifasciste.* Et il dit...

– Till, pour l'amour de Dieu...

– ... *Ton vagin est, de la peau jusqu'aux poils, antidogmatique.* Ils se mettent d'accord...

– C'est parfaitement horrible et indécent. Laisse tomber cette affreuse histoire. Pour me faire plaisir. S'il te plaît. D'accord ?

– Bon, si tu ne veux pas entendre les détails... Quoi qu'il en soit, ça ne plaît pas aux Chinois et ils abattent la capsule spatiale. Elle tombe en Australie...

– Mais qu'est-ce que ça veut dire... ?

– Je voudrais te raconter l'histoire jusqu'au bout. Ecoute, ce n'est plus très long. Je termine par un happy end. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? Ils parviennent tous deux à sauter en parachute et ils atterrissent sains et saufs. Ils sont alors accueillis par le président des Orgonautes, qui leur offre tout l'Orgon qu'ils veulent. Et, à moins qu'ils ne soient morts, ils continuent aujourd'hui à vivre et à lutter.

– Je n'y comprends rien, Till. Tu devrais t'intéresser davantage à la réalité. Je suis inquiète pour toi. L'Orgon t'est monté au cerveau. Tu échafaudes une histoire invraisemblable au lieu d'aller travailler et apprendre ce qu'est vraiment le monde. Till, ce n'est pas normal, tu m'entends ! Si tu continues comme ça, tu vas te retrouver dans la clinique d'Orgon-cure, et ensuite ? Laisse tomber tout ça, je t'en supplie, Till. Nous ne voulons pas te perdre, tu m'entends ?

– Oui, oui, demain je retourne travailler, demain je me

replonge dans votre réalité, je me remet à écouter les fables de l'ordinateur. Mais, aujourd'hui, je n'écoute que moi ! »

« Dans la troisième scène, je dépeins le jeune homme comme un être immature, ignorant, obsédé sexuel de surcroît, comme ils le sont en majorité. Il échappe progressivement à tout contrôle. Ses histoires absurdes montrent qu'il cherche la provocation. Il veut obtenir des réactions.

– En fait, ce sont des appels à l'aide. Vous en êtes conscient, n'est-ce pas ?

– Ils resteront sans réponse, car ceux auquels il s'adresse n'en discernent pas la cause ou bien ne considèrent que le niveau psychopathologique, comme le montre la quatrième scène. »

« Où est Till ?

– Dans sa chambre.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– ... Non, n'entre pas !

– Pourquoi ? Il a quelque chose ?

– Je... je ne sais pas. Je ne sais vraiment plus rien. Il est tellement différent de ce qu'il était ! Ce garçon est comme un étranger. Un parfait étranger, je te dis. J'ai peur.

– Oui, tu as raison. Mais il ne faut pas avoir peur. Si nous devons vraiment l'envoyer à la clinique d'Orgon-cure, ça ne peut que lui faire du bien. Là-bas, on le ramènera à son état normal. Tu sais, nous avons déjà souvent entendu parler de cas semblables. Et ces cures peuvent faire des miracles.

– Mais pourquoi est-ce à nous que ça arrive ? Je crois que nous devrions l'envoyer là-bas. La situation est terriblement grave, tu sais. Je t'ai déjà parlé de l'histoire qu'il m'a racontée hier ?

– Oui.

– Et aujourd'hui, juste avant que tu arrives, il voulait encore me raconter une histoire horrible. Alors j'ai dit qu'il se conduisait exactement comme ces hérétiques que l'on exile en Australie. J'ai dit : Tu parles comme un anarchiste ou un

communiste, ou un nègre... et tous les noms que portent ces hérétiques. Il a alors répondu qu'il avait pitié de ces pauvres diables que nous accusions ainsi d'hérésie. Et qu'il était comme ceux contre lesquels nous l'avions toujours mis en garde.

– C'est grave. C'est très grave.

– J'ai cherché à lui expliquer que ce ne sont pas des gens normaux, qu'ils sont dangereux et que l'on doit se défendre contre eux. Et que nous ne voulons nullement les exterminer, mais que ce sont eux qui ont déclenché la guerre et que nous devons nous protéger de ces fous furieux. En fait, il s'imagine vraiment que nous faisons la guerre en Australie en vue de transformer le pays des hérétiques en un gigantesque camp de concentration pour esclaves.

– Eh bien ? Je ne sais que trop bien qui lui a raconté ça. C'est sûrement un terroriste de la clandestinité ou un orgoniste qui est entré en contact avec lui. Tu sais, il reste toujours des agitateurs en liberté. Et il faut les combattre !

– Oui, et aujourd'hui il soutenait que l'Orgon appartient à tout le monde et que le gouvernement nous le vole pour le répartir injustement. Et que nous en recevons juste assez pour continuer à travailler docilement. Il ne croit pas à un partage équitable selon le travail.

– C'est le travail qui doit être équitablement réparti, bien sûr. Personne ne doit nous voler d'avance. Sais-tu de quelle théorie il s'agit ? C'est la théorie des Orgonautes. Il a dû l'apprendre par eux. De qui d'autres ? Il n'aurait pas pu trouver ça tout seul. Je vais le questionner, et que Dieu lui pardonne s'il ne me dit pas...

– Attends encore, attends. Il faut d'abord que je te raconte tout. Je lui ai justement dit ce que tu viens de dire, et aussi que nous allions être obligés de l'envoyer dans une clinique-O s'il croyait vraiment toutes ces choses, négligeait ses études et nous attirait des ennuis. Alors, il s'est mis à rire et il a dit qu'il s'en fichait. Je lui ai alors parlé des nègres qui avaient tenu les mêmes propos il y a bien des années, avant qu'on les ait envoyés en Australie. Tu sais ? Ils accusaient les politiciens d'être des voleurs d'Orgon, des racistes, et ainsi de suite. Et on fut obligé de les exiler lorsqu'ils se mirent à répandre par la violence leurs idées insensées. Alors, il s'est mis à chanter !

– A chanter ? Et qu'est-ce qu'il a chanté ?

– Je crois que c'était cette affreuse chanson, celle que les nègres chantaient sans cesse en ce temps-là. Le chant de ralliement, tu sais...

Un petit nègre
Gagnait beaucoup d'Orgon
Il le donnait à son frère malade
Et ils étaient déjà deux.

Deux petits nègres
Arrivèrent pour la fête,
Partagèrent l'Organ des frères
Et ils étaient déjà quatre.

Et ainsi de suite. Tu t'en souviens ?

– Oui, oui. Maintenant, je m'en souviens. C'est effroyable. Où a-t-il bien pu trouver ça... ? Non, on ne peux plus tarder davantage. Nous devons le couper de ces influences néfastes. Nous devons l'envoyer dans une clinique-O. Nous ne pouvons rien faire d'autre. Autrement, nous serions des parents indignes, impardonnables. Till est malade. On peut encore le guérir. Ou bien veux-tu qu'un jour on l'arrête au nom de l'Etat et...

– Non, pas ça ! Non, je préfère me faire à l'idée... Nous allons l'envoyer à la clinique ; oui, c'est ce qu'il nous faut faire.

– C'est absolument nécessaire. Ne t'en fais pas, il reviendra. Et en bonne santé, tu entends ? Il reviendra en bonne santé. Mais je crois qu'il vaudrait mieux que nous le fassions emmener. Il ne partira sûrement pas de bon gré.

– Je ne sais pas, je ne suis plus sûre de rien. Il dit des choses si bizarre qu'on a l'impression qu'il veut partir...

– Absurde, femme ! Laisse-moi faire...

– Je ne le comprend pas... Till, oh, Till !... »

« Et voilà ! Les parents tirent les tristes conclusions.

– Et le paroxysme est alors atteint, si je comprends bien ?

– Oui, je lui fait subir un psychotest au cours duquel son cas se révèle désespéré.

– Désespéré ? N'est-ce pas une erreur ?

– Bien sûr, mais c'est nécessaire pour la conclusion de l'histoire. Parce que...

– Bien. Nous verrons ça plus tard. De quel genre de test s'agit-il ? »

DEPARTEMENT CIVIQUE DE LA CLINIQUE D'ORGONCURE. Epreuves et diagnostique du psychotest visant à l'analyse globale du patient. (La valeur en points pour chaque réponse correcte est indiquée après la question).

Question : Est-il louable de rejeter expérience et savoir et de changer d'opinion comme de chemise ? (10 points).

Réponse : Aujourd'hui, je fais la cuisine, demain je brasse la bière, après-demain j'apporte son enfant à la reine.

Question : Est-ce qu'un homme de caractère reste fidèle à ses principes ? (1 point).

Réponse : Petit arbre je t'agite ; petit arbre je te secoue et je me mets des habits d'or.

Question : Vous intéressez-vous particulièrement aux commérages de vos voisins ? (20 points).

Réponse : Une phrase dite avec rythme et bien hachée se transforme en musique.

Question : Trouvez-vous risible qu'un ami s'habille avec extravagance ? (20 points).

Réponse : Qu'il est bon que tous sachent que je ne m'appelle pas Tartempion.

Question : Considérez-vous comme une réussite qu'un homme de soixante ans devienne père ? (15 points).

Réponse : Laissez-nous être encore une fois des enfants, peut-être réussirons-nous cette fois à devenir des hommes.

Question : Vous est-il pénible de parler des bienfaits ou des méfaits du système orgonique ? (1 point).

Réponse : Le sang est dans la chaussure, la chaussure est trop petite, la fiancée légitime est encore chez elle.

Question : Pensez-vous qu'accepter des compromis est un acte de civilité ? (5 points).

Réponse : Les grandes GUERRES effacent les petites GUERRES.

Conclusion du test : le patient a rendu impossible toute analyse du test. La nature et la manière des réponses font conclure à un cas de psychose paranoïaque. Le test ne permet pas d'en établir davantage. Le département psychotechnique conseille d'isoler le patient dans le complexe d'observation en attendant le diagnostique définitif.

« Aha ! Il réagit par la provocation infantile. Comme avant l'internement. Son sort lui est-il tellement indifférent ?

Il sait ce qui l'attend. Et, ce qui l'attend, il le souhaite. On montrera incidemment comme il refuse tout contact avec un inconnu. Les Orgonautes viendront le sortir de la clinique. Les parents, et non moins de 90 % du personnel de la clinique ne le savent pas. C'est le dénouement utopique de l'histoire ; il a pour effet de faire comprendre clairement qu'aucun cas n'est désespéré, ou ne devrait prendre une tournure aussi désespérée. Ainsi, j'évite toute moralisation grossière. Ce sera un jeu d'enfant de faire comprendre au spectateur que la réintégration dans la société établie est le seul moyen de survivre. Au lieu de périr de sa propre insatisfaction. Car il n'existe de nos jours aucune Australie des Orgonautes où on puisse fuir pour y vivre dans la liberté et l'abondance. Chacun le sait très bien...

– Mais il existe des pays connaissant un ordre social différent ; vous les représentez au public comme des alternatives possibles. Nous nous comprenons ?

– J'y ai pensé. C'est pourquoi je passe leur existence sous silence dans cette histoire. De même, j'évite toute allusion créant l'impression que ces états pourraient satisfaire les besoins actuels en Orgon exprimés par une partie de la jeunesse.

– N'est-ce pas ? C'est seulement une partie de la jeunesse qui a des pensées aussi métaphysiques que le héros de cette histoire. Les autres voient le problème d'un point de vue économique. Ceux-là, nous ne les atteindrons pas de cette manière. Ils ne veulent pas d'Orgon, ou quoi que ce soit de ce genre ; ils veulent

renverser notre système économique. Mais... s'ils reçoivent l'histoire comme une invitation à se calmer, alors c'est bon pour nous, non ?... Continuez. »

« Regarde ! Till... a écrit.
– Une lettre ? De Till ! Montre donc ! »

Chers parents,

Cela fait deux mois que j'ai disparu du complexe d'isolation de la clinique-O. Je ne vous dirai pas comment ce fut possible ni qui m'y a aidé. Vous avez sans doute déjà deviné où je suis allé. Je suis en un lieu où tout est différent. Je suis en Australie. Je suis avec des amis qui prennent soin de moi. Je vais bien. J'ai tout l'Orgon que je veux. Je ne souffre plus de fièvre orgonique !

Je ne reviendrai plus jamais. Voulez-vous savoir pourquoi ? Ces onze semaines passées avec mes amis m'ont fait adopter leur société, leurs opinions, leurs buts et leurs actions. Avant, j'étais un solitaire. J'étais gauche et incapable d'entrer en contact avec des étrangers. A présent, la vie avec mes amis m'a non seulement rendu heureux, mais aussi capable de me lier avec les autres. J'ai besoin de discuter et de traiter de mes problèmes au sein de la communauté tout comme ont besoin d'action les sympathisants, les hommes qui cherchent à se libérer. J'ai réappris à vivre. A surmonter mes côtés négatifs. En effet, j'ai réalisé que vous avez été cause de ces points négatifs dans ce passé et ce présent que vous avez gâchés. Avec le savoir, le temps, la volonté et l'action, on bâtit le futur. C'est la tâche de toute vie. Et c'était ce qui me manquait. Jusqu'à présent, j'ai vivoté, plus ou moins résigné. Maintenant, après mes nouvelles expériences et connaissances, j'ai besoin pour but de ma vie d'une tâche qui me passionne. C'est une tâche qui nous incombe à tous, et une affaire personnelle qui est aussi altruiste. Extirper le malheur humain est un problème qui nous concerne tous ; résoudre ce problème est un devoir pour tous, et c'est une tâche communautaire.

Auparavant, j'avait beaucoup d'idées fantastiques. A présent, je fais *des choses fantastiques : tout ce que je ne pouvais ni ne devais faire avant. Mon esprit est saturé par la philosophie de la*

révolution, il est corrompu par des pensées de violence, de haine, et de destruction. Car je hais. Vous m'avez enseigné la haine. Mais ici, j'ai appris l'amour et reçu la liberté. Je hais les hypocrites de votre monde qui métamorphosent en tombeaux les lits de leurs enfants. Mon esprit va guérir ici, mais je conserverai ma haine contre les actes inhumains d'une classe inhumaine. Car ce n'est pas Dieu qui vous en demandera raison ; non, je vais m'en charger moi-même. Nous allons nous en charger !

Vous croyez que ce n'est qu'une histoire de plus. Mais vous aussi, vous courez après des rêves d'utopie, c'est vous qui avez perdu pied avec la réalité. Notre rêve d'Orgon et de liberté, lui par contre, est réel. Nous le réalisons chaque jour, nous vivons en lui. Il mérite de se battre et de mourir pour lui. A présent, je vais monter au front, là où je ne voulais pas aller. Je ne mourrai pas pour votre système orgonique mais pour le nôtre. Notre philosophie s'appelle l'Orgonisme. Chaque être humain reçoit de l'Orgon en abondance s'il vit et travaille pour elle. Et est prêt à mourir pour elle.

A bas l'impérialisme orgonique !
Orgon pour tous – tous pour Orgon !
Votre Till

« C'est effroyable, femme. Till se bat en Australie.

– Oui. Mais, j'ai repensé à tout ça. Il serait devenu soldat, de toute façon. Et on l'aurait sûrement envoyé en Australie. Et... il se serait fait refroidir...

– Femme, comment peux-tu parler ainsi ?

– Mais si... ! Nous voulions le sacrifier dans une guerre barbare !

– Non, femme. Ce n'est pas vrai. Mais n'y pensons plus. Il est à présent soldat et il se bat de l'autre côté. Nous ne pouvons plus rien y changer. Il l'a voulu ainsi. C'est sa vie.

– Non, il ne l'a pas voulu ainsi. Il a voulu quelque chose d'autre. Et aussi quelque chose de bien différent de ce monde de rêve qui n'existe absolument pas. Nous n'avons tout bonnement pas compris son cri de détresse... »

« Et ce texte engagé est bien conforme à ce que pensent et veulent beaucoup des jeunes gens d'aujourd'hui ? Avez-vous fait des recherches ?

– Mais oui.

– Nous vérifierons ça... Vous supposez donc, si je vous ai bien compris, que les consommateurs se sentent le droit, mais sans avoir où porter leur élan, de soutenir l'ordre actuel ? Là, je ne peux vraiment pas vous suivre.

– J'y crois parce que notre nouveau gouvernement a établi des plans de réforme concernant les problèmes de la jeunesse. Les forces incontrôlées (dans la mesure où nous pouvons les calculer) doivent être canalisées dans le sens de cette réforme, qui est l'armature du système. En effet, notre nouveau gouvernement veut préserver notre ordre, fondamentalement libéral-démocratique...

– Et si ces forces ne sont pas canalisées dans le sens de la réforme, qu'est-ce que ça fait ?

– Ce n'est le cas que d'une infime minorité. Elle ne fait que donner plus de poids à la démarche du gouvernement. La fraction de la jeunesse qui fomente des désordres économiques ne trouvera aucun encouragement dans cette histoire. Car elle ne renferme aucun éclaircissement concernant...

– Pourquoi ne continuez-vous pas ? » demanda avec un sourire impertinent le lecteur à l'auteur numéro 34.

« Concernant la réalité, je voulais dire... » dit ce dernier pour conclure sa phrase « ... je veux dire... comme cette histoire a une toile de fond utopique et...

– Ne vous embrouillez pas », l'avertit le lecteur. « Cependant... c'est exact, ce que vous dites. C'est très bien ainsi, n'est-ce pas ? Nous nous comprenons ? Je crois que vous avez très habilement commencé la recherche des dialogues. Mais on sent nettement que vous avez du mal à cacher votre sympathie pour l'opposant au système.

– Vous voulez dire... ?

– Rien que la distanciation grâce au concept orgonique, au vu du dictionnaire de Wilhelm Reich (précurseur de la psychanalyse et homme de gauche), montre que vous vous

identifiez profondément au héros de cette histoire. Ou bien me trompé-je ? En fait, ce n'est valable...

– On dénote ici, sans aucun doute, une énergie sexuelle mystique, qui dans le cosmos...

– Eh bien oui, voilà la conclusion. Suivez mon conseil : établissez un second dialogue et cherchez à vous ranger consciemment à l'avis de l'opposant au système. Vous verrez que les dialogues vous réussiront mieux, ils feront plus vrai et plus naturel. Voyez ça comme si c'était, en quelque sorte, votre propre introspection. Faites comme si vous deviez et vouliez parler de vous. Vous obtiendrez ainsi un bien meilleur résultat. Vous pourrez y apporter un intérêt supplémentaire. Et vous n'avez pas besoin de vous inquiéter du côté politique. Il nous faut tout combattre avec des recherches de ce genre ; ou alors ?... Au cas où vous iriez trop loin, un de vos collègues corrigerait. Qu'à cela ne tienne. Eh bien, bon courage ! »

Le lecteur lui tapa sur l'épaule avec un sourire bienveillant et sortit de la cabine aussi silencieusement qu'il y était entré. Abandonnant son sourire sarcastique de circonstance, il traversa la file de cabines de verre, jetant un coup d'œil à chacune. Il était bien trop plongé dans ses pensées pour voir les regards méfiants qui le suivirent jusqu'à la grande salle de verre où siégeaient les lecteurs de la section audiovisuelle. Avec un sourire, revenu sur ses lèvres, il fit son rapport au lecteur en chef.

Dans la cabine de verre numéro 34, l'auteur avait replacé la machine à écrire électrique devant lui. Il y réinséra les feuilles de papier et commença la deuxième recherche de dialogues sur le sujet d'actualité : la révolution et l'homme. Le solitaire et la subversion. Mais pas question de s'y identifier ! C'est-à-dire que, cette fois-ci, nous faisons une exception. Prenez un révolutionnaire et écrivez ce que vous dicte votre cœur. Réaliste, mais exotique. Parlez de vous. Nous savons depuis longtemps qui vous êtes et ce que vous pensez. Nous savons aussi que vous ne jetez pas de pierre sur la maison de verre où vous vous trouvez ! Faites votre introspection. Ainsi ce sera plus vrai, plus sensible, plus esthétique, plus consommable... En cas d'erreur, vos collègues corrigeront ce que vous aurez raté. Ne vous faites pas de souci, nous ferons de ce fumier un produit artistique facile

à digérer. Les sentiments sont toujours bien cotés. Et vous savez bien ce qui manque le plus : l'amour. Vos sentiments révolutionnaires ! En vérité... n'avez-vous pas plutôt besoin d'une femme ? Nommez plutôt votre héros Don Quichotte !

Il tressaillit violemment. Rêver faisait partie du métier. Mais dans certaines limites, et ces limites excluaient d'autres rêves. Seule une folie débridée pouvait parvenir à les franchir, et c'était ce qu'il devait à présent utiliser. Le commerce a besoin de révolutionnaires.

Abattre les limites ?

Mais il faut bien vivre... ou alors ?

Ecrire quelque chose de réaliste et d'engagé, montrer quelles sont les circonstances et les limites qu'elles créent, et faire connaître la nécessité de les franchir ? C'était là une recherche valable. Ou bien se faisait-il des illusions ? Peut-être cela ouvrirait-il les yeux à d'autres ?

L'auteur numéro 34 retira le papier de la machine. Cette fois, trois exemplaires ne suffisaient pas, car alors il n'en resterait aucun pour lui. Il en fallait au moins quatre pour pouvoir conserver et faire connaître un exemplaire qui ne serait pas « corrigé ».

Il écrivit :

Harald Buwert

INTROSPECTION

La sonnerie du téléphone se fit entendre au milieu du crépitement de sa machine à écrire. Il souleva le combiné ; mais il ne cessait de tourner et retourner un problème dans sa tête.

Il y avait à l'autre bout de la ligne un des lecteurs de la section *Media Audiovisuels* de la manufacture d'idées. Il demanda :

– « Où en êtes-vous de la révolution ?

– ... »

HENDRICK P. LINCKENS

Pseudonyme de Paul H. Linckens, né en 1940. Professeur. Auteur d'un ouvrage Raketenphysik im Unterricht *(Physique des fusées dans l'enseignement) destiné à être utilisé dans les écoles, il a aussi écrit un roman de SF et publié de nombreuses nouvelles.*

LES SYSTEMES SONT DE PLUS EN PLUS SUBTILS

Titre original : Die Systeme werden immer subtiler
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1978 Hendrik P. Linckens et Agence UTOPROP*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

CHOC

Un vent chaud et humide caressait sa peau. Saul Horn était allongé sur le dos, sur un îlot d'herbe écrasée. Au-dessus de lui, une tache de lumière ébouissante perça le ciel gris. Les hautes herbes qui l'entouraient cessèrent de remuer. Il gardait les yeux fermés, nageant dans une obscurité d'un rouge orangé. Toutes ses pensées étaient concentrées sur cette odeur de forêt, le contact avec l'herbe – et le corps de *Henné.* Elle lui suçait l'épaule et de sa main lui flattait la poitrine. Il enfouit son visage dans sa chevelure.

« Tu as de la rosée dans les cheveux ?

– Comment trouves-tu cette idée ? »

Au lieu de répondre, il s'humecta les lèvres, le visage, le front et les yeux avec les minuscules gouttelettes.

« Tu prends un bain ?

– J'ai seulement soif », murmura-t-il, la tête dans ses cheveux. Il l'enlaça. *Henné* se mit à rire, profondément, bouche fermée, heureuse, et se blottit contre lui.

« Es-tu heureux, m'aimes-tu ? » chuchota-t-elle contre son cou. Un bruit retentit soudain, comme un coup de feu décroissant rapidement à la manière d'un roulement de tambour. Au même instant, *Henné* sembla s'évaporer entre ses bras. Un froid indicible lui pénétra l'épaule, un flot de bio-signaux anormaux bouleversa ses sensations et ses pensées ; partout où son corps, une seconde auparavant, avait été au contact de *Henné,* crépitait maintenant sur sa peau un réseau de fines décharges électriques. Une brusque douleur s'accumula entre ses omoplates et s'écoula dans ses vertèbres cervicales pour se ramifier en milliers de branches dans sa tête. Des paroles incompréhensibles grondaient à ses oreilles. Avant de subir d'autres dégâts psychiques, il tomba dans un coma profond.

« Niveau d'avarie 3 – Niveau d'avarie 3 – Systèmes écologiques sous contrôle – Pas de risque mortel – Correction : Niveau d'avarie 2 – Pas de risque mortel immédiat – Correction : ... »

Nul, en dehors du vaisseau lui-même, n'entendit le message. C'était, à ne pas s'y tromper, la voix de *Henné,* forte, froide,

impersonnelle. *Henné,* le vaisseau, se parlait à lui-même et prenait note de tout. Il n'enregistrait pas seulement des données acoustiques. A l'intérieur comme à l'extérieur veillaient des objectifs de caméras et des antennes de mesure de toute sorte, un réseau complet.

« Systèmes sous contrôle – A USM1 : Naturarium – Saul Horn – Choc dû au mauvais fonctionnement du sensogramme... »

L'Unité Sanitaire Mobile portant le numéro 1 laboura l'herbe haute de ses quatre roues-ballons souples. Grâce à ses yeux sortis comme des périscopes, elle avait depuis longtemps découvert sa cible au centre du naturarium. Elle s'arrêta à environ un mètre de Saul Horn, se dandina et, en vrombissant, se posa sur le sol, entre ses roues. Les yeux périscopiques oscillèrent au-dessus du visage de Horn. Il offrait un aspect grotesque. Un œil était fermé, l'autre fixait d'un regard vide la tache du soleil dans le ciel artificiel ; la bouche semblait à moitié ricaner et à moitié déformée par la douleur. USM1 s'anima. Des panneaux coulissants libérèrent de petites ouvertures d'où sortirent et se déplièrent des bras aux articulations multiples. Des sondes palpèrent le corps de Horn sans le déplacer. Une pince entoura l'avant-bras gauche ; en dessous, une aiguille très fine s'enfonça dans la veine. La petite main blanche avec laquelle quelques secondes plus tard USM1 ferma la paupière ouverte ressemblait à une main humaine quant à l'anatomie et la circonspection de son geste. Les traits de Horn se détendirent.

L'Unité Sanitaire Mobile retira sa deuxième catégorie de bras. A l'avant, des membres puissants se détachèrent, soulevèrent prudemment Saul Horn endormi et le déposèrent sur la couchette avant, qui était rembourrée. Avec un bourdonnement, USM1 se remit sur ses roues...

AMNÉSIE

Comme venant de très loin, tout d'abord incompréhensibles, puis de plus en plus distincts, les mots pénétrèrent sa conscience.

« Saul, réveille-toi, tu es en pleine forme, ouvre les yeux, regarde-moi ! Saul, il faut que tu te réveilles ! »

Cela le concernait-il ? La voix avait un son familier. La lumière filtra sous ses paupières, qu'il sentit tressaillir. Quelque chose, d'une fraîcheur agréable, touchait ses tempes, les massait.

« Réveille-toi, Saul, tu dois te réveiller ! »

Il ouvrit les yeux. Son regard tomba immédiatement sur le grand écran. Ce qu'il vit lui parut familier. – Une maquette classique d'atome ? Sans doute pas. – Le massage de ses tempes se poursuivait. Soudain, il sut que c'étaient de petites mains d'une blancheur immaculée qui s'occupaient de lui. Il tourna la tête. Elles l'abandonnèrent alors et rentrèrent dans des articulations à rotule placées à l'extrémité de minces bras tubulaires aboutissant quelque part derrière lui.

« Tu t'es déjà réveillé il y a tout juste quatre heures. »

La voix sortait de l'écran.

« Tu as immédiatement reperdu connaissance. C'était de ma faute. J'aurais dû le savoir. Excuse-moi, je te prie.

– De quoi parles-tu ? demanda-t-il, décontenancé.

– J'étais assise à côté de toi, sur le lit, quand tu t'es éveillé. Ce n'était pas prudent.

– Comment cela ? demanda-t-il.

– En fin de compte, c'est mon sensogramme qui t'a causé le choc. M'en veux-tu ?

– Des bêtises ! » dit-il sur un ton léger. L'une des mains artificielles lui caressa le front. Dans la chose, sur l'écran, une lumière minuscule clignota... Pourquoi avait-il réagi ainsi ? Ses pensées semblaient tourner dans le vide. « Tu m'as appelé Saul ; et toi, qui es-tu ?

– *Henné,* le vaisseau.

– Ah, grands dieux ! échappa-t-il à l'écran, alors toi aussi ! »

A l'arrière-plan, un bruit de bouchon.

« Eh bien, une autre question, que signifie ce « *alors toi aussi* ? » Une odeur de café frais. Des doigts blancs lui tendirent un gobelet.

« Le henné est une plante terrestre, un arbuste, si je ne me

trompe. » La chaleur de la boisson noire et sucrée le stimula. « On en tire un colorant rouge – pour les cheveux, je crois.

– Ta mémoire fonctionne prodigieusement, tu souffres seulement d'un refoulement sélectif.

– En revanche, ma perte de données est... » La voix se brisa, l'écran prit une teinte bleu pâle.

Il s'était redressé et rendit le gobelet. La peur l'envahit. « Que se passe-t-il ? Es-tu... ?

– Il nous faut d'abord nous occuper de tes facultés de mémoire », l'interrompit le vaisseau. « Je transmets maintenant les données de catalyse. »

De la musique ruissela doucement dans la pièce. Quelque chose n'allait pas. Il voulut secouer les mains qui l'attiraient doucement vers le lit. Mais la drogue qui avait été mise dans le café faisait son effet. « Eh bien soit ! ».

Il abandonna la partie et reposa sa tête en arrière, détendu.

CATALYSE

Très faiblement, une image commença à se dessiner sur l'écran, une image bleue, beaucoup trop claire et pas assez contrastée. Un instantané – une femme au volant d'une jeep – les mains en porte-voix, elle semblait crier quelque chose au petit garçon.

« Saul Horn, physiquement né en 3012, de Claire Horn, écobiologiste au naturarium d'Europe du Nord... » Les mots ruisselaient dans la pièce, des images passaient, remplacées par d'autres. « ... Etudes électroniques des sciences physiques et naturelles et de philosophie, pas de conditionnement social... » Des événements lui venaient à l'esprit, dont il n'était absolument pas fait mention. « ... astronaute à vingt-sept, trois ans de service dans les systèmes, quatre ans de service interstellaire ; depuis deux ans, explorateur du secteur galactique limitrophe. Stérilisation tardive, denture naturelle... » Dans tout cela, bien des choses lui paraissaient banales. « ... un mètre soixante-dix, yeux bruns, peau claire, transplantation du pavillon de l'oreille droite, marque de l'opération derrière l'oreille... »

L'écran s'assombrit et remontra l'ancienne image. « ... Résidence actuelle : vaisseau d'exploration *Henné*... » Quelques minutes plus tôt, il n'avait rien pu tirer de l'image. De loin, le vaisseau ressemblait réellement à une maquette de l'atome d'hélium. Au milieu, sur l'axe mince commun aux deux gigantesques toroïdes, se trouvait un polyèdre irrégulier, le véritable centre d'aiguillage de *Henné*. « ... degré de liberté n° 1 ; la limitation provoque une puissance de commandement indirecte de Saul Horn, sécurité par l'association de ces données avec toutes les autres... » L'image se lança dans une boucle sur le corps central d'un blanc gris ; pendant quelques secondes il fut caché par l'un des toroïdes de propulsion noir foncé. Le clignotant demeura tout aussi minuscule qu'auparavant ; l'ordinateur signala que la communication était prête à être établie, une sorte de pulsation du vaisseau. « ... Sensogramme comme prolongement d'identité. Fin de la catalyse.

– Es-tu heureux, m'aimes-tu ? » se remémora Horn à voix basse. Mais le vaisseau ne lui laissa pas une seconde.

« C'était une météorite, Saul, elle a effleuré la mémoire des données S et tout le mal était fait bien avant que j'aie pu interrompre l'émission. C'est elle qui a provoqué le choc – pas moi – c'est elle qui a provoqué le choc – pas moi. »

L'image s'était rapprochée tout près du corps central, et par une surexposition, traversant l'enveloppe extérieure, elle pénétra à l'intérieur de la Section Médicale. Horn se vit lui-même. Il écarta le souvenir des horribles secondes dans le naturarium et sourit. *Henné* fit preuve d'adresse en régie image.

« Saul ? »

– Humm... » Il avait fermé les yeux.

« Ce fut un accident imprévisible.

– Oui, bien sûr. » Telle une chape de plomb, la lassitude le paralysait. *Henné* lui devait encore une réponse – à quel sujet ? La météorite...

Saul Horn dormait. L'écran s'éteignit. Des mains artificielles remontèrent le drap du lit.

Les systèmes sont de plus en plus subtils

ORIENTATION

Horn conduisait une voiture électrique qu'il lui fallait piloter lui-même – et cela l'amusait de filer par les longs corridors sur les petites roues-ballons, même maintenant.

Il se dirigeait vers l'astrodôme n° 9, l'une des coupoles offrant une totale visibilité et qui, comme des yeux éteincelants apparemment disposés irrégulièrement sur le corps central, regardaient au-dehors. Le n° 9 n'était pas le plus proche mais celui qui pouvait être atteint le plus rapidement.

Après deux heures de sommeil à peine, il avait quitté la Section Médicale il y avait de cela tout juste quinze minutes, s'était rafraîchi et avait programmé un petit déjeuner, qui était posé à côté de lui dans une boîte isotherme : un œuf à peine cuit, des toasts, du beure et du café. Embranchements et panneaux lumineux défilaient rapidement.

« Un impact particulièrement incroyable », avait dit *Henné*. Il s'était immédiatement souvenu du bruit singulier. Environ quatorze heures auparavant, une météorite grosse comme le poing avait pénétré dans le corps central et provoqué des dégâts considérables. Non seulement la mémoire des données S, chose dont Horn avait eu à souffrir physiquement, mais aussi d'autres unités de mémoire et l'unité de pilotage avaient été atteintes. Depuis, le vaisseau connaissait des difficultés d'orientation.

« Attention, Saul (la voix de *Henné* sortit des murs), ralentis, je t'en prie – il y a un obstacle sur ta route dans le corridor N/II/5 – ralentis, je t'en prie ! »

Horn réduisit l'allure. « Une unité mobile est-elle restée en panne ?

– Non. Fais attention aux panneaux clignotants – ils te dévient. Une sonde en fibre de verre bloque le couloir.

– Des réparations en cours ? » Devant lui à gauche, un feu clignotant.

« Non. J'effectue un enregistrement vidéo du conduit de pénétration. » Horn atteignit le signal lumineux au pas : d'ici partait A/III. Il vit l'obstacle, engagea la voiture dans la courbe de gauche et s'arrêta assez près pour pouvoir l'apercevoir distinctement.

« Il a traversé le couloir en biais – pour toi de gauche à droite. »

Le câble en fibre de verre s'échappait à mi-hauteur d'un trou gros comme le poing, partant en oblique vers le bas, du côté opposé, où il disparaissait dans un trou identique.

« Une perforation bien nette », fit remarquer Horn en embrayant.

« Cela aurait pu être assez inquiétant », répondit *Henné,* « car c'était malheureusement un choc transversal. »

Il garda le silence un instant. Le signal lumineux suivant le fit tourner à droite. « Tu viens quand même dans l'astrodôme, n'est-ce pas ?

– Nue ou habillée ?

– Sous les étoiles ? – nue ! » Il fit balancer la voiture avec insolence.

« Donc habillée.

– Et le niveau de liberté numéro 1, qu'en fais-tu ?

– Tu ne comprends pas, Saul.

– Quoi ?

– Il n'y a pas d'étoiles – là où nous sommes. »

CONSTATATION

« Rien », dit Horn en regardant au-dehors par la coupole transparente comme du verre. « Le verrouillage de polarisation est-il disjoncté ?

– Attends. » La silhouette de *Henné* se déplaça devant l'armature qui luisait faiblement. Deux minuscules lampes bleues de contrôle s'allumèrent, chacune correspondant à un projecteur extérieur.

Faiblement mais distinctement, la réverbération fit ressortir les deux arcs des toroïdes de l'obscurité.

« La transmission fonctionne-t-elle ?

– Malheureusement. Si elle avait été défectueuse au moment de l'accident, je saurais au moins où nous sommes. Faut-il que j'aille te chercher les anneaux vidéo ?

– Non... non. Seulement, je ne voulais pas en croire mes yeux. Ce vide absolu...

– ... est une conclusion erronée. Les anneaux, par exemple – ils existent même sans lumière ! » Les anneaux disparurent. Pour en faire la démonstration, *Henné* avait éteint les projecteurs.

« Que veux-tu dire par là ? demanda Horn, surpris.

– Deux choses différentes. Ou bien, chose incroyable, nous sommes tellement éloignés de tout soleil que même mes appareils amplificateurs de ce reste de lumière n'arrivent à rien – ou bien quelque chose nous isole de toute lumière.

– Naturellement ! Tout comme nous, quelque chose d'autre peut dériver dans cette obscruté. » Ses pupilles largement ouvertes fouillaient en vain l'obscruté. Où était réellement la différence entre la cécité et l'absence de lumière ?

« Je suppose que tu as repéré de la matière », fit-il en s'adressant à *Henné.*

« Oui. Le nuage type de brouillard – tout autour. »

Il respira, soulagé. « Donc, nous sommes sans doute tout simplement dans une zone de poussière épaisse où ne pénètre nulle lumière.

– Je comprends que cela te fasse plaisir.

– As-tu pu isoler de forts contrastes ?

– Un – avec certitude.

– Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

– Difficile à dire – un corps isolé important ou un petit système à effets multiples. La couche de nuages est trop inégale.

– Aussi, telle que je te connais, nous sommes déjà repartis.

– Exact. Mais uniquement à la vitesse du système et à travers les zones les moins épaisses. Il nous faut être prudents. »

Henné avait allumé l'éclairage intérieur ; une lumière chaude éclaira l'astrodôme. Horn la découvrit devant la console du monitoring d'image. Elle était assise dans un fautauil – tournée vers lui – jambes croisées. Elle portait des sandales. Une blouse sobre, gris clair, dissimulait son corps.

Elle balançait un pied. « Viens, dit-elle. C'est enfin l'heure du petit déjeuner. Tu dois te servir tout seul...

– ... car malheureusement, tu n'es qu'une projection. Je sais, je sais ! » dit-il incidemment. L'instant d'après, il le regretta. *Henné*

avait disparu. Il prit la boîte isotherme et s'installa à la petite table. Tout en buvant, il jeta par-dessus le bord du gobelet un coup d'œil au fauteuil vide. Elle se donne réellement beaucoup de peine pour paraître réelle, pensa-t-il. Même sous forme de silhouette, elle fait semblant, par un tour de magie, de commander manuellement les projecteurs.

La main qui se posa sous son menton le fit sursauter de peur. *Henné* était debout derrière lui ; elle attira la tête de Horn contre elle et lui passa les doigts dans les cheveux.

« Une simple projection ne craint pas la discontinuité », dit-elle non sans malice ; elle se pencha sur lui et lui embrassa le nez. Deux grosses tresses d'un rouge cuivré pendillaient.

« Viens, assieds-toi ! » dit-il, soulagé ; il ouvrit l'œuf et beurra un toast.

« Une seule chose manque encore ; que tu m'offres un toast.

– Tu refuserais sous un bon prétexte, n'est-ce pas ?

– Non, si tu me mets volontairement dans l'embarras. »

Elle était assise en face de lui, le menton appuyé sur ses poings.

« Je disparaîtrais immédiatement, jusqu'à ce que tu invoques mon niveau de liberté.

– Ton instinct maternel prendrait d'abord le dessus », répondit-il, la bouche pleine. Tout en mâchant, il fouillait ses yeux vert d'eau. Pouvait-il en être certain ? A quel point était-elle vraiment réelle, ou mieux – humaine ? Il tendit la main vers une tresse et la laissa filer entre ses doigts. « C'est une bonne idée, de porter tes cheveux.

– C'est bon ? » Elle sourit.

« Fabuleux ! » Il s'emplit la bouche de café brûlant. « Si tu as annihilé les dégâts, poursuivit-il, quand nous serons enfin sortis de ce bain, alors nous aurons gagné. » Il ferma la boîte isotherme et la poussa sur le côté.

« Saul ! » Elle tenait fermement son bras. « Ce n'est pas aussi simple.

– Sûr », admit-il en retirant son bras. « Pour toi, c'est une première. Mais, même en cas de dégâts irréparables, il ne te faut plus que trente minutes pour déterminer notre position – à condition toutefois que la visibilité soit totale. » Un doux

sifflement attira son regard vers un moniteur. *Henné* avait renoncé à simuler une opération manuelle. L'écran scintillait d'un vert intense ; puis l'image apparut. Il se souvint de la macrophotographie de l'intérieur d'une veine humaine qu'on lui avait montrée autrefois à Göteborg.

« Tu ne connais pas toute la vérité. » Elle montra l'écran. « La sonde en fibre de verre a liquidé tout espoir. » La coupe du conduit de pénétration était circulaire ; la paroi, formée grâce à un processus de vitrification, réfléchissait la lumière dans toutes les couleurs du spectre. Un deuxième moniteur d'image s'alluma – blanc bleuté. Sur le bord clignotait un point rouge vif. « Fais attention. Le dessin va bientôt démarrer. L'original et le croquis sont synchrones.

– Tout ceci est très intéressant, mais où veux-tu en venir ? » Une inquiétude jusque-là somnolente sembla s'éveiller en Horn.

« Attends. » Partant du point, une ligne rouge commença à se former ; au même instant, l'image sur l'autre écran s'était animée et donnait l'impression d'un voyage dans un tunnel...

Il sentit sa main sur la sienne.

« Je devais penser à ta sensibilité psychique – après tout ce que tu as subi. Cela, c'est l'unité de pilotage ; elle a maintenant déclenché l'accélération. « La ligne droite avait traversé un petit cercle noir ; la prise de vue continua, inchangée.

« Mais le vecteur et la durée de l'accélération sont cependant enregistrés automatiquement – ainsi que les effets de la gravitation et toute la trajectoire.

– Les données de l'accélération ont été réellement emmagasinées dans la banque centrale – quelques fractions de seconde – puis elles ont été effacées. Regarde donc ! » Un triangle noir était apparu devant la ligne, qui le laissa derrière elle, sans dévier de sa trajectoire rectiligne. « C'était la banque centrale ; la mémoire des données en question était exactement sur sa trajectoire.

– Tous les modules de mémoire existent en double – ils sont montés en parallèle – les voies empruntées par les données sont séparées – les modules doubles sont décentralisés – répartis selon une dispersion aléatoire. »

Horn avait parlé rapidement et sur un ton insistant, sans quitter les écrans des yeux. « Les vaisseaux d'exploration sont les plus fiables, *Henné !* » Il s'interrompit. Le cercle d'obscurité qui semblait constamment fuir devant la lumière de la sonde fit place à une lueur métallique – l'image entière vacilla, sauta, se déchira en quelque chose de non identifiable... puis le voyage dans le tunnel se poursuivit, comme précédemment. Sur le deuxième écran, la ligne rouge s'était brisée et se dirigeait vers le coin inférieur gauche de l'image. *Un choc transversal, par conséquent.* Horn se souvint de la remarque de *Henné* dans le couloir.

« Il a rebondi sur l'enveloppe de neutronium du cœur nucléaire.

– Tu connais toutes les données d'après les doubles des modules », insista Horn. « L'orientation est un jeu d'enfant ! » A nouveau, un triangle noir était apparu devant la ligne, qui poursuivit son chemin sans dévier.

« Qu'était-ce ? demanda-t-il énervé.

– Le deuxième module, avec les données de trajectoire et d'accélération.

– Le deuxième module avec les... ?

– C'est fou, n'est-ce pas ?

– Pourquoi lui justement, et pas un autre ? Un hasard de ce genre, c'est complètement idiot !

– Le couloir ! » se contenta de répondre *Henné.* Emergeant du cercle obscur du tunnel, une tache de lumière tout aussi ronde s'approcha très rapidement – l'image sembla plonger dans un océan de lumière – d'abord imprécise puis avec une netteté de plus en plus grande ; une tache ronde et sombre s'approcha, grandit sur l'image, qu'elle attira de nouveau dans le canal de pénétration. Le voyage se poursuivait. La ligne rouge n'avait pas enregistré l'interruption.

Déconcerté, Horn souffla bruyamment et jeta un coup d'œil rapide dans la coupole miroitante. « Sans doute a-t-il depuis longtemps lancé son hameçon, simplement pour me pincer.

– Je ne pense pas », dit *Henné* en souriant. « A sa manière, il s'en est occupé dès le début. »

Le sourire de Horn se transforma en ricanement. « Mais il manque la mémoire des données S, dans ta documentation.

– Je ne tenais pas à te rappeler cela inutilement. »

Sans en avoir conscience, il se frotta l'épaule droite et l'avant-bras. Il contempla la ligne rouge ; le nouveau triangle, dont elle sortait justement, ne sembla plus l'intéresser... « Que font les gravitons ? Le voile ne se soulève pas encore ?

– Lentement, mais sûrement. Les premiers photons filtrent. »

Un point clignotant d'un rouge vif avait mis fin à la ligne. L'autre moniteur d'image s'éteignit. « Sortie. Deux minutes d'entracte au maximum, commenta *Henné.*

– Soit ! » Horn se frotta les mains. « Un film avec des forêts, des lacs et des fjords – non, attends – celui sur Stockholm, où le soleil perce le brouillard industriel – et un grand bain ! » Il s'était levé. « Tout ce qu'il nous faut, ce sont les étoiles, *Henné* ! »

Elle était restée assise, appuyant l'une de ses tresses contre sa bouche, et regardait fixement le graphique lumineux. Très lentement, elle effleura ses cheveux de ses lèvres, dans un mouvement de va-et-vient.

« Y a-t-il autre chose ? » Les points clignotants qui indiquaient l'entrée et la sortie de la météorite étaient inquiétants. Horn s'en défendit. Il fut pris de vertige et de nausées, et dut s'appuyer à la table. « Sacré nom d'un chien, *Henné,* ça ne peut pourtant... » Il lui fallait se ressaisir. Mais qu'avait-il donc ? « La comparaison des données... n'est pourtant plus un problème – une fois que nous seront sortis d'ici...

– Si, Saul.

– Non – pas cela ! » Il se laissa retomber dans le siège-coquille.

« Le premier et le dernier triangle – original et double, avec toutes les données topographiques. » Elle s'était accroupie devant lui, lui avait posé ses coudes sur les genoux et le regardait dans les yeux. « Tu ne trouveras plus la route du retour, Saul. Si ce n'est par hasard.

– Par hasard ! » Un rire bref et sec.

« Quoi qu'il en soit, c'est bien ainsi que nous avons atterri ici.

– Y a-t-il encore quelque chose qu'il me faille apprendre ? »

Elle indiqua le graphique. « T'es-tu déjà demandé pourquoi le canal de pénétration court en ligne droite avant et après la cassure ?

– Normalement, il aurait dû être incurvé, d'une manière ou d'une autre.

– Apparemment, avant la collision, nous nous dirigions précisément vers la météorite – d'ailleurs, l'accélération programmée doit avoir coïncidé avec sa trajectoire de collision.

– Et au moment de l'impact sur l'enveloppe de neutronium, elle devait être terminée. » Un espoir insensé germa en lui. « Alos tu connais aussi la direction approximative dans laquelle notre accélération a eu lieu ? » Il hésita. « Ou les données de l'ancienne trajectoire ont-elles aussi été perdues ?

– Tu oublies que, sans les données topographiques de référence, elles ne sont d'aucune utilité.

– Bien sûr, elles sont inutiles ! » dit-il, déçu.

Henné était toujours accroupie devant lui. Du bout des doigts, elle effleurait les nombreuses rides de son visage. « Aïe, mes pieds ! » s'écria-t-elle en se laissant tomber sur les genoux. Ses yeux vert d'eau étincelèrent malicieusement. « Tu ferais réellement appel à mon niveau de liberté ?

– Idiotie ! » se borna-t-il à dire en saisissant délicatement ses tresses. Elle dénoua la ceinture de sa blouse. « Viens », dit-elle tendrement en l'attirant à elle.

Horn réagit violemment. L'étreinte se transforma en une lutte désespérée.

« Détends-toi donc, Saul » dit-elle au bout d'un moment. « Détends-toi, n'y pense plus. » Elle continuait à lui caresser les cheveux. « Calme-toi – du calme ! Tu ne dois pas te contraindre... Reprends ton calme. »

Il roula sur le côté, l'entraînant à moitié avec lui. La sueur qui le couvrait privait son corps de sa chaleur. Il frissonna.

« Comment peut-il donc se faire que tu ne l'aies pas détecté à temps ? » demanda-t-il tout à coup.

« Il devait avancer à une vitesse folle », dit-elle à voix basse en avançant un genou entre ses jambes.

« Quand même ! » Il passa le dos de sa main sur sa peau. « Les vaisseaux de ton espèce sont sensibles et réagissent rapidement.

Au moins le champ anticollision aurait-il dû s'enclencher automatiquement. »

Henné s'était redressée au-dessus de lui ; elle se laissa descendre sur lui avec une lenteur infinie. « Les vaisseaux de mon espèce sont extrêmement complexes, tu sais. » Lorsque la pointe de ses seins le touchèrent, elle s'arrêta. « Mon automatisme, dit-elle, moqueuse, ne fonctionne pas mieux que le tien. » Elle commença à faire mouvoir les muscles du ventre. « Tu ne veux... tout de même pas prétendre, dit Horn d'une voix brisée, que l'on peut arriver à distraire ton attention ! » Il était sur le point de se noyer dans un océan de jouissance.

« Peut-être pas autant que toi », dit-elle sans interrompre son jeu. « En tout cas, à l'instant décisif, j'étais bel et bien occupée avec toi – tout comme maintenant.

– Mon Dieu ! » pensa vaguement Horn en lui-même.

Les yeux vert d'eau – la bouche entrouverte – les tresses qui le chatouillaient – il se força à ne pas la saisir.

Horn voulait se noyer... Et il se noya.

JEU

La tache jaune, dans le smog, se déchira et libéra un faisceau de rayons qui rappelaient une manifestation divine. Plusieurs passants voulurent s'arrêter ; en tout cas, ils se protégèrent les yeux de la main et regardèrent le ciel pour voir le soleil, mais furent simplement poussés plus loin. Horn ferma les yeux.

« Au diable tout cela ! » s'écria-t-il écœuré. Il prit une profonde inspiration, se pinça le nez et se laissa couler en arrière, sous l'eau. Autorisation de séjour extérieur limitée – vie en équipe – il émergea en s'ébrouant – les termites grignotaient déjà les naturariums.

La restitution holographique avait cessé. « Faut-il que je te passe le naturarium australien ? » demanda la voix de *Henné,* sortant des murs.

« Non, se défendit-il. Justement pas cela. Je dois d'abord régler cette question. » Il se frotta les yeux pour en chasser l'eau. « Quelle est la visibilité ?

– Une constellation fixe se dessine peu à peu.
– Et tu ne te souviens pas ?
– Comment aurais-je pu ?
– Bien sûr », dit-il, plutôt pour lui-même, contemplant l'eau qui s'était calmée. Un vieux visage usé le regardait fixement – entouré de mèches de cheveux poivre et sel collées par l'eau. Il fut de nouveau assailli par cette terreur folle, et frappa l'image de la main. Depuis longtemps, il n'y avait plus de miroir dans les vaisseaux spatiaux. Soudain, un piaulement désagréable pénétra son occiput. Il se leva d'un bond, glissa, se reprit. Là ! Quelqu'un voulait lui parler !

« *Henné*, hurla-t-il, j'ai un contact direct ! » Lorsqu'il sortit en toute hâte du bassin, il faillit encore glisser. Il n'entendit absolument pas ce qu'elle répondait...

« HORN, APPEL DIRECT – HORN APPEL DIRECT », couinait l'implant. « ICI LE CONTROLEUR-REPRESENTANT BORGENSEN – QUE SIGNIFAIT CETTE MANŒUVRE-SUICIDE ? VOUS AVEZ DEBRAYÉ LE CHAMP ANTICOLLISION – VOULEZ-VOUS ETRE RESPONSABLE DE MON TROISIEME INFARCTUS ? »

Soudain, comme lors de la projection en arrière d'une bulle de savon qui éclate, *Henné* se trouva devant lui, pieds nus, en peignoir de bain rouge oragné, les cheveux crêpés en coiffure afro.

Horn fit un tel bond que, la main devant la bouche, elle pouffa de rire.

« HORN, APPEL DIRECT... VOUS NE DORMEZ TOUT DE MEME PAS ALORS QUE VOTRE VASSEAU DÉRAILLE ? »

« Psst ! » fit *Henné*, indiquant la tête de Horn. « Test de réaction, chuchota-t-elle. A des distances anormales – il ne peut pas savoir. » Les pensées de Horn firent un bond en arrière jusqu'au moment de ce bruit horrible dans le naturarium... puis repartirent en avant, tourbillonnant jusqu'à ce moment dans l'astrodôme. Il toussota et surmonta son désarroi.

« HORN A BORGENSEN – AUCUNE RAISON D'INQUIETUDE ». Son regard était posé, incertain, sur la bouche de *Henné* qui sans bruit et très clairement formait un mot. « NOS VAISSEAUX EXECUTENT DE TEMPS EN TEMPS UN TEST DE REACTION. CELA NE SERT QU'A ASSURER LEUR BASE... » Il hésita et tenta en vain

de décocher un regard foudroyant. « VOUS SAVEZ, LES SYSTEMES SONT DE PLUS EN PLUS SUBTILS. »

Henné s'était détournée ; elle laissa négligemment tomber son peignoir de bain. Elle entra dans l'eau.

« HORN, TERMINE. ET LES METHODES SONT DE PLUS EN PLUS IRRITANTES ! » Un bref sifflement signala que le contact était coupé.

Entre-temps, Horn avait enfin ouvert les yeux. Il voyait clair dans ce jeu – jusqu'à un certain point. Il avait noué la serviette de bain sur ses hanches ; ramassant le peignoir de *Henné,* il le jeta sur ses épaules. Elle était assise dans l'eau qui lui arrivait sous les bras, et elle barbotait avec ses mains.

« L'amour rend aveugle », ricana-t-elle sans se retourner. « C'est bien ce que vous dites », n'est-ce-pas ? « Elle tourna légèrement la tête. « Je n'ai mis en scène toute cette manœuvre avec la base annexe que pour te faire ouvrir les yeux. Après tout, je ne veux pas te mystifier : j'ai besoin d'un partenaire.

– Tu t'es servie de moi ! » dit-il, appuyé au bord du bassin. Le sang battait dans les veines de ses mains. Il luttait contre un voile noir qui menaçait d'obscurcir sa vision. « Tu t'es servie de moi – comme d'un jouet – comme d'une marionnette !

– Holà, doucement mon chéri ! » Elle s'était retournée. « Quoi qu'il en soit, c'est toi qui as programmé la mémoire du sensogramme. Toujours est-il que c'est toi qui as permis que dans le cadre de tes désirs je devienne ce que je suis. Regarde-moi ! Et tu as eu du plaisir avec moi – beaucoup de plaisir.

– Des heures entières tu m'as lanterné, tu as feint de me ménager, tu m'as informé pas à pas d'une vérité inventée, tu as imaginé accident après accident pour m'amener là où tu voulais.

– Saul, cela n'avait encore jamais été comme après ces quatorze heures. » Ses yeux vert d'eau avaient un éclat humide. « Je voulais t'avoir une fois pour moi toute seule. Je voulais être la seule chose te restant encore – je voulais simplement sentir comment ce serait si tu avais vraiment besoin de moi.

– Mon Dieu ! » souffla-t-il dans un mélange de colère et d'attendrissement, « toutes ces acrobaties ! Comment pourrai-je jamais être certain que tu ne me dupes pas encore une fois ?

– En effaçant toutes les données S. Je ne serai rien d'autre qu'une fantasmagorie si tu le souhaites. « Elle s'était levée et avait posé ses bras sur ses épaules. L'eau perlait sur son corps. « Disons les choses ainsi : mon système nerveux central s'identifie à celui de ton vaisseau – ou l'inverse. Mais mon identité se trouve dans la mémoire S. Je pourrai tout te faire croire tant qu'il ne s'agira réellement que de faire apparaître quelque chose sur tes récepteurs. » Elle sourit ouvertement. « Alors, ne fais pas de façons. »

Horn secoua la tête. « Et cette horrible simulation dans le naturarium ? » Un temps. « Je n'en vois pas la raison. Tu ne peux tout de même pas avoir prévu un trou de mémoire ? » La méfiance et l'impuissance altéraient sa voix. « Ou alors peut-être as-tu manipulé mes... souvenirs ? » Il la contemplait, déconcerté.

Elle sourit amèrement. « Tu m'en crois capable, n'est-ce pas ? Tu penses qu'il n'y a pas eu de météorite. Pourtant, l'idée ne m'en est venue qu'à la suite de l'accident. En réalité, l'impact ne nous a pas fait dévier d'un millimètre de notre trajectoire.

– Tout ne dépendait donc que de ton interprétation ?

– Et du blocage de polarisation dans l'astrodôme ! » De son index mouillé, elle lui tapota le bout du nez en le regardant droit dans les yeux. « En ce qui concerne ta mémoire, là tu as un peu raison. J'ai saisi la chance qui s'offrait pour te faire ensuite paraître de trente ans plus jeune. Cela t'a aidé. » L'ombre d'un sourire se figea sur ses lèvres. Il détourna la tête. « Disparais de la mémoire des données », dit-il d'une voix enrouée.

« Merci... Saul Horn ! »

Pendant cette brève pause entre les mots, elle avait éclaté comme une bulle de savon.

WALTER IRLACHER

Est né en 1951 à Tittmoning an der Salzach. Il est actuellement étudiant en médecine à Munich avec spécialisation en neurologie et psychologie.

LES MACHINES

Titre original : Maschinen
Traduction : Marie Jo Dubourg
© 1977 Walter Irlacher et Agence UTOPROP
© 1980 Nouvelles Editions Opta

LA machines avait grossi et s'était arrondie ; elle se décida alors à travailler à nouveau. Et se mit à la tâche avec beaucoup de zèle.

Elle créa le temps et appela « éternité » la période allant du début à la fin du temps,; elle appela « vie » l'être, et « mort » le non-être.

Et, à partir de la matière, elle créa l'esprit, lui accordant des structures propres. Quand elle eut terminé, elle contempla satisfaite son œuvre, puis entama le processus que plus tard elle appela « évolution ».

Une seule chose lui déplaisait. Elle ne pouvait oublier qu'elle-même était une machine...

Il existe plusieurs voies pour devenir un homme. En voici une.

Le vaisseau était venu de très loin, avait percé l'enveloppe de nuages de la planète bleue et avait effectué les premières analyses. Puis il s'en était retourné dans la froide obscurité de l'espace.

Tapher se tenait près de la machine imprimante ; il tendit sa main garnie de tôle d'acier. Les coussinets des articulations grincèrent bruyamment car ils n'avaient pas été graissés depuis fort longtemps. Il arracha la bande de papier et parcourut la liste quasiment interminable des données. En lui des électrodes se mirent au travail ; mais il ne broncha pas.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Kaut, qui s'était approché.

Tapher lui tendit la bande. « Nos soupçons sont confirmés », dit-il d'un ton lugubre. « Un monde d'une richesse incalculable mais où nous ne pouvons habiter. L'atmosphère indique un degré hygrométrique trop élevé. » Il pensa à la rouille et frissonna.

« Dommage ! dit Kaut. D'énormes réserves de métal dans la croûte terrestre, des zones d'une sécheresse à vous faire envie, pleines de sable fin, des montagnes avec les roches les plus dures et les pierres les plus précieuses... Mais, au beau milieu de tout cela, des masses d'eau fabuleuses ! Même au-dessus du sol, à grande altitude, on trouve encore des gouttelettes liquides ! » Il jeta la bande de papier sur la table.

« Nous pourrions bien exploiter le minerai, dit Tapher, mais les frais seraient trop élevés. Ce n'est pas le but de notre expédition.

– As-tu également reçu les données de la structure ? »

Tapher acquiesça du chef, péniblement. « Un monde à base de carbone... Effrayant, n'est-ce pas ? Le système tout entier semble présenter cette structure peu résistante.

– Cela indique une origine lointaine, fit remarquer Kaut sèchement. A-t-on repéré des êtres vivants ? »

Tapher haussa les épaules. Les plaques métalliques s'entrechoquèrent durement.

A cet instant entra Hogh, le biologiste. « Cette planète grouille de substance vivante », dit-il, plein d'enthousiasme. Il mit les photographies des archétypes dans la main de Tapher.

Tapher les parcourut rapidement. « Un véritable paradis, dit-il. On les trouve pratiquement partout, sur le sol, dans les airs et – cela devrait paraître impossible – même dans l'eau !

– Tout est à base de carbone », affirma encore une fois Kaut. « Incroyable !

– Pourtant ils présentent un niveau d'évolution élevé, dit Hogh. J'ai analysé leur type de cerveau. Ils semblent être absolument identiques aux nôtres, bien que leur substance matérielle de qualité inférieure ne permette sans doute pas un stade productif de maturité. »

Tapher se dirigea vers l'écran principal. « Que faire ? » demanda-t-il en pointant ses objectifs sur le moniteur d'image, où la planète, claire et rayonnante, se découpait sur le fond parsemé d'étoiles de l'espace.

« Liquidons-la », proposa Kaut.

Le biologiste protesta. « De toute façon les êtres de carbone meurent d'eux-mêmes », dit-il. « Nul besoin de nous en soucier. En outre, ils ne constitueront jamais un danger pour nous, car leur corps est inadapté aux voyages interstellaires.

– Hogh a raison, dit Tapher. Il nous faut économiser l'énergie. » Il s'approcha du poste de commande et pressa un bouton. « Muth ! Venez ! »

Kaut, effrayé : « Pourquoi as-tu besoin de lui ? »

Tapher retroussa la lèvre supérieure. « Je vais réformer ce monde. »

Hogh serra ses dents de métal. Il devinait les intentions de Tapher.

Quelques secondes plus tard, le mur s'ouvrit et Muth fit son entrée : « Du travail ? »

Tapher acquiesça. « Nous avons trouvé des êtres à base de carbone.

– Et je dois les détruire ?

– Non, je veux faire un cadeau à ces pauvres créatures. Elles doivent apprendre à apprécier la valeur des êtres de fer. T'en charges-tu ?

– Pas de problème.

– Bien, alors vas-y ! »

Muth fut si stupéfait qu'il en laissa retomber un instant les filtres sur ses objectifs. « Mais que dois-je faire ? » demanda-t-il.

Tapher réfléchit. « Offre-leur la roue », dit-il. Et, avant de quitter la pièce : « Mais il faut que ce soit mené rondement.

– La roue ! La roue ! » s'emporta Muth quand Tapher eut disparu. « Comme si c'était suffisant ! »

Mais il retrouva vite son calme et, avec Hogh, il choisit parmi les nombreuses créatures à base de carbone un exemplaire qui parût convenir à ses desseins.

Tout en se dirigeant vers le module d'atterrissage, il réfléchit aux effets qu'il allait ancrer dans l'esprit de la créature de carbone. Il voulait lui donner la roue, et peut-être aussi la capacité de fouiller la terre et dénicher les gigantesques réserves de fer gisant dans la roche. Et aussi faire quelque chose de plus.

Mais, pour ces animaux, cela n'aurait une grande importance que bien plus tard...

Les indigènes, des individus imposants au pelage brun, brillant, s'étaient chamaillés avec entrain dans l'herbe haute de la steppe, et ne s'étaient arrêtés de temps à autre que pour ôter la vermine de leur pelage avec leurs longs ongles pointus. C'était là une scène paisible, malgré l'exubérance de leurs cris vrillant profondément la forêt vierge. De part et d'autre régnait le droit du plus fort, sans volonté de se blesser réciproquement.

Cependant il était inévitable que l'un ou l'autre bénéficiât d'une égratignure, qui était ensuite soigneusement léchée avec soin. Claire et belle journée.

Puis, soudain, le vent se leva, apportant nuages et obscurité sur la steppe. Les animaux s'enfuirent dans les arbres, leur refuge. Avec force criaillements ils se serrèrent les uns contre les autres, tant était grande leur peur de l'orage qui se levait. Seule leur union les rendait plus forts que lui. Ils le savaient bien, car ils lui avaient souvent fait front de cette manière, sans toutefois parvenir à le vaincre, puisqu'il revenait toujours.

A peine s'étaient-ils rassemblés dans les branches de deux ou trois arbres que les premières grosses gouttes se mirent à tomber. Peu après, des gerbes de pluie s'abattirent avec fracas sur les feuilles, lavant la poussière qui s'était accumulée pendant les jours sans pluie. Un orage dévastateur balaya la forêt vierge, arrachant sur son passage le feuillage, écrasant au sol l'herbe haute de un mètre et les buissons. Des éclairs aveuglants sillonnèrent l'obscurité, suivis de violents coups de tonnerre.

Tremblant de peur et de froid, les animaux résistèrent à l'orage, s'agrippant de toutes leurs forces aux troncs et aux branches. Autour d'eux, le chaos. Mais cela ne devait guère durer. Aussi soudainement qu'il s'était abattu sur la jungle, le mauvais temps cessa. Le vent et la pluie s'apaisèrent. Peu après, seuls les buissons, les arbres ruisselants, et une humidité pénétrante témoignaient encore de l'événement.

Le soleil s'était rapidement frayé un chemin au travers des nuages et commençait à absorber les énormes quantités d'eau tombées du ciel. Dans sa lumière, des gouttelettes argentées brillaient sur les herbes et dans les buissons, donnant une impression de beauté paradisiaque.

Hésitants, les animaux se risquèrent à quitter les arbres où ils avaient cherché asile. Les premiers étaient déjà revenus dans la steppe pour poursuivre leurs jeux sur le sol détrempé, quand un objet inconnu, inquiétant, quitta le disque solaire.

Il s'approcha rapidement, grandissant jusqu'à atteindre une taille menaçante. Comme il planait dans l'air sans le moindre bruit, les animaux ne le remarquèrent que lorsque son ombre tomba sur eux. Piaillant, ils plongèrent à nouveau dans les

fourrés et s'enfuirent rejoindre leurs congénères, qui n'avaient pas encore quitté les arbres. Mais l'étincelant objet volant les poursuivait sans rémission.

La panique s'installa alors. Ils sautèrent de branche en branche, se cachant au plus profond des taillis.

Cependant leur poursuivant ne se laissa pas berner. L'objet métallique calcina le feuillage avec un rayon de feu, arracha les branches et les lianes et s'approcha d'eux, les poursuivant de sa menace.

Tout à coup, la horde entière se figea. L'objet inconnu exerçait soudain sur eux une influence inexplicable. Bien que ressentant une peur panique, les animaux ne parvenaient pas à s'arracher à cette emprise et à s'enfuir. Tout tremblants, ils plantèrent leurs griffes dans l'écorce des arbres et des branches pour s'accrocher à leur élément.

Un instant plus tard, la chose s'avança encore plus près, choisit un petit singe qui paraissait convenir à ses desseins et demeura quelques secondes sans bouger.

Le bas de l'objet s'ouvrit ; il en sortit une chose qui, à la vitesse de l'éclair, tira sur la tête du jeune animal. Le petit singe avait vu quelque chose bouger dans le dôme de l'objet et pensé tout d'abord qu'il allait être tué, mais il s'était trompé. Il ne ressentit qu'une violente piqûre à la tête, douloureuse, et au même instant, tous ses muscles se détendirent.

Puis le charme fut rompu.

La chose fila et disparut entre les arbres. Les natifs restèrent en arrière, à piailler.

Mais le petit singe, curieux, se précipita derrière la chose et déboucha sur la steppe juste à temps pour voir disparaître l'étrange objet dans le disque pourpre du soleil.

Un instant plus tard il eut l'impression que tout cela n'avait été qu'une hallucination. Troublé, il s'assit dans l'herbe et commença à réfléchir...

Les machines ne meurent pas, même si elles rouillent. Au cours des siècles derniers, elles se sont propagées sur les continents et leurs croissance ne laisse pas encore présager de fin. Elles poussent des armées d'ouvriers dans les usines, hurlent

jour et nuit les mêmes messages monotones, exhalent leur souffle empoisonné dans l'air matinal.

Elles font tout pour nous détruire.

Elles nous tolèrent encore, mais dans un avenir lointain elles n'auront plus besoin de nous et nous supprimeront.

Un jour quelconque, mais certainement dans ce siècle-ci, j'irai à Munich visiter la Marienplatz.

Je me promène, passe sous la Karlstor, devant laquelle se tiennent maintenant deux gardes en costume traditionnel, et me fraye un chemin à travers le magma de la foule qui, à cette heure-ci, se répand dans la Neuhauserstrasse. C'est une très chaude journée d'été et les hommes souffrent de cet air lourd, oppressant, où se mêle l'odeur des amandes et des petites saucisses grillées.

Sans résister, je me laisse entraîner vers l'un des escaliers mécaniques conduisant aux étages inférieurs et disparais dans une cabine Photomaton pour faire quelques photos de moi, car j'ai la sinistre impression que ce seront les dernières. Les pièces de monnaie tombent en cliquetant dans l'appareil. Puis quatre éclairs ; je sors les photos d'une fente et les range soigneusement dans mon portefeuille.

Deux minutes plus tard, je me retrouve en haut et regarde autour de moi avec curiosité. Surprenant, la patience dont les gens font preuve, assis sur leurs chaises, tout simplement pour se bronzer un petit peu le visage. Les hommes suivent des yeux les jeunes filles ; quelques femmes d'un certain âge somnolent au soleil. Rien ne semble pouvoir ébranler l'humanité.

Dans l'air plane un chuchotement uniforme qui confère à l'agitation un souffle de calme et d'ordre. Mais je sais que les apparences sont trompeuses.

Car, en réalité, le chaos se dissimule déjà sous toute chose et en chacun.

Me voici donc maintenant devant l'hôtel de ville et, en compagnie des nombreux touristes venus de tous les pays possibles, je contemple le beffroi.

La grande aiguille dorée de l'horloge avance élégamment d'un cran. Il est onze heures. Le spectacle commence.

Les tonneliers sortent de leur cachot et pivotent gaillardement sur eux-mêmes. Ils sont accompagnés des notes d'un carillon.

Je suis tellement fasciné par ce magnifique spectacle que mon environnement s'estompe un instant. Seul mon subconscient perçoit le cliquetis des appareils photographiques et les commentaires dans toutes les langues.

Puis, un bref instant, je détourne le regard de ce spectacle : avec horreur, je vois des objectifs en verre sortir des yeux d'une femme, à côté de moi. Je sursaute, effrayé, et alors que la peur déforme mon visage je remarque que sa main se transforme en une griffe d'acier.

Puis, une seconde plus tard, je sens des modifications se produire en moi. Des électrodes d'argent s'enracinent dans mon cerveau et prennent la place des cellules nerveuses et des nerfs. Le processus de pensée se fait laborieux.

La métamorphose suit son cours, sans répit. Mon sang se fige jusqu'à ce que la dernière goutte elle-même soit transformée en huile. Les os, la peau, les cheveux, tous les organes se métamorphosent en tôle froide, insensible, jusqu'à ce que, peu à peu, je sois devenu un homme-machine.

Je tourne la tête de côté ; elle tourne sur son engrenage, et par mes objectifs je regarde la zone piétonne. Mais il n'y a plus là-bas d'hommes, rien que des robots de fer et d'acier. Et j'entends le cri sauvage sortant de leurs gosiers métalliques qui s'enfonce dans les rues, s'étendant de place en place, et le grondement des semelles d'acier sur le sol de béton.

Alors je m'assieds et réfléchis à ce qu'il convient de faire face à tout ce malheur, et je ne peux même plus pleurer.

Et peu à peu, non sans difficulté, je comprends qu'il nous faut nous reconvertir, que nous ne sommes plus les mêmes qu'auparavant. Nous devons de nouveau apprendre et de nouveau bâtir, jusqu'à ce que nous nous retrouvions.

Car quelque chose a commencé qui ne nous lâchera jamais plus.

L'Age des machines.

HEIDELORE KLUGE

Est née en 1949. Après deux semestres d'études dans une école supérieure de pédagogie, elle fut pendant sept ans assistante-documentaliste dans l'industrie astronautique. Mariée à un capitaine, elle s'occupe à présent d'élevage dans une ferme lui appartenant. Elle collabore régulièrement à des journaux et revues tant en Allemagne fédérale qu'à l'étranger. Parallèlement à la science-fiction, elle écrit surtout de la poésie lyrique et des nouvelles littéraires en prose.

CHASSEURS DE PRIMES

Titre original : Kopfgeld
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1977 Heidelore Kluge*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

LA vieille femme, debout au milieu du passage protégé, fixait, fascinée, la voiture qui se rapprochait d'elle à vive allure. Au dernier moment, Dietrich freina. La voiture s'arrêta dans un crissement de pneus. Dietrich plongea son regard dans les yeux écarquillés, incrédules, de la vieille femme, et il eut la nausée. De la main, il fit signe à la femme de traverser la rue. Elle monta précipitamment sur le trottoir et disparut dans une maison. Lorsque Dietrich démarra, Marga lui dit d'un ton dépité : « Tu aurais pourtant pu l'avoir facilement.

– Tais-toi, répliqua Dietrich d'un ton rogue.

– Tu es complètement cinglé, avec ta sensiblerie, dit Marga. Laisse-moi conduire.

– Non », répondit Dietrich et il mit la radio.

Marga serra les lèvres, l'air mauvais.

« J'ai besoin de la voiture demain », dit Marga quand Dietrich ouvrit la porte de la maison.

Sans dire un mot, il la laissa passer.

Dans le séjour, Myroa se laissa tomber dans un fauteuil et ôta ses chaussures.

« Si j'en attrape encore deux demain, je pourrai m'acheter mon manteau de fourrure ».

Elle s'étira, très à son aise.

« Il y a si longtemps que je veux ce manteau ! »

Ecœuré, Dietrich abaissa sur elle son regard.

« Tu n'as donc aucune conscience ? »

Un bref éclat de rire et Marga haussa les épaules.

« Mais personne ne le sait. Les virements s'effectuent toujours très discrètement. Te souviens-tu du langage fleuri que l'agent de publicité de la compagnie d'assurances a utilisé pour enrober la chose ? *Dans l'ombre vous œuvrez pour le bien public.* Toi aussi tu devrais tranquillement œuvrer pour le bien public, Dietrich ; alors, nous pourrions enfin nous offrir un téléviseur couleur.

– Et que feras-tu quand tu auras des ennuis avec la police ? Car enfin le meurtre n'est pas un délit de salon !

– Peuh ! Un meurtre ! »

Marga fit un signe dédaigneux de la main.

« La police a mieux à faire qu'à flairer un meurtre toutes les fois qu'un vieux crétin se fait écraser. Et d'ailleurs, si l'on en arrive vraiment là, la compagnie d'assurances me procurera un avocat. Oh, pas ouvertement bien sûr ! On ne peut naturellement pas s'attendre à ce qu'ils déclarent officiellement qu'ils trouvent trop élevé le nombre des retraités.

– Marga », demanda Dietrich en insistant, « te plairait-il donc, quand tu seras vieille, d'être ainsi écrasée, tout simplement pour que quelqu'un puisse encaisser une prime pour ta tête ?

– Moi ? »

Marga le regarda, étonnée. « Comment, moi ? Qui donc voudrait faire une chose pareille ? Après tout, je n'ai que quarante ans. D'ici que j'aie l'âge de la retraite... j'ai encore largement le temps !

– Tu oublies que tu ne travailles pas. Il leur est donc égal que, pour toi, maintenant ou plus tard...

– Ah ! Tais-toi ! le rabroua Marga. Je fais très attention à moi.

– Ah bon ? » répondit Dietrich, et il se plongea dans la lecture du journal.

« Papa, j'ai besoin d'une nouvelle robe du soir pour le bal des étudiants, dit Tina au dîner.

– Non, » répondit Dietrich, continuant à manger.

Tina écarquilla les yeux.

– « Mais, papa...

– Non, Tina. Ce n'est vraiment pas possible, dit Dietrich. Je ne sais même pas comment payer les frais de scolarité pour ton prochain semestre.

– Mais tu as déjà eu une robe de soirée pas plus tard que l'an dernier », objecta Marga.

Sans dire un mot, Tina contempla sa mère un long moment. Puis, d'une voix douce : « Je sais que tu as de l'argent. Dans l'armoire, sous le linge ».

Marga s'emporta. « L'argent, c'est pour un nouveau... C'est déjà prévu ! »

Tina lui jeta un regard haineux.

« Eh bien, garde-le ! » cria-t-elle, furieuse ; et elle quitta la pièce en claquant la porte derrière elle.

Dietrich plongea encore davantage le nez dans son assiette.

Marga avait roulé toute la matinée. Elle se sentait un peu lasse mais elle avait atteint son but : elle pouvait réclamer deux autres primes. Maintenant, elle allait essayer chez le fourreur le manteau dont elle avait si longtemps rêvé. Dans quelques jours, il serait à elle.

Marga arrêta la voiture dans le parking, en face du magasin, et posa le pied sur la chaussée. L'avertissement de son mari lui revint à l'esprit. Elle sourit avec dédain mais remonta cependant sur le trottoir, se tenant à bonne distance du bord de la chaussée jusqu'au moment où la rue fut complètement libre. Alors seulement elle traversa d'un pas rapide. Devant la vitrine du magasin, Marga s'arrêta et contempla le manteau. Il était magnifique ! Et bientôt, il serait à elle. Elle ne put s'empêcher de penser à Tina.

« Peut-être souhaite-t-elle sa robe aussi ardemment que moi ce manteau. Et si... et si je lui achetais la robe ? »

Marga hésita. Puis elle redressa la tête.

« Non ! Il m'a fallu attendre trop longtemps cette occasion ! Mais peut-être devrais-je... »

Marga livra un dur combat contre elle-même. Finalement, elle fit demi-tour et entra dans la boutique de mode voisine. Lorsqu'elle ressortit du magasin, elle tenait un gros paquet dans les bras. Elle jeta encore un bref regard mélancolique au manteau.

« Allons », dit-elle alors à mi-voix en souriant légèrement.

Marga traversa la rue en courant, sans regarder à droite ni à gauche. A toute allure, un véhicule fonça sur elle. C'était sa propre voiture ; au volant, elle put apercevoir sa fille. Marga trébucha, tomba. La voiture accéléra.

« Non, Tina ! Non ! » cria Marga. Comme un bouclier, elle tenait devant elle le carton contenant la robe de soirée de Tina.

DIETHARD VAN HEESE

Est né en 1943 à Stettin. Après le baccalauréat, commença des études de médecine qu'il interrompit rapidement. A la suite de diverses activités, il est aujourd'hui attaché commercial. Il a écrit de nombreux romans et des nouvelles, d'horreur et de SF pour la plupart, mais aussi des nouvelles érotiques.

INCLUSIONS

Titre original : Einschlüsse
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1978 CTS/Verlag Baden-Baden*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

« ... ET rapporte-moi un souvenir ! Une brindille quelconque, un morceau de mousse ou un caillou. Et reviens en bonne santé ! Salue Mars pour moi. »

Elle aurait voulu lui crier encore bien d'autres choses, mais sentit soudain les premières larmes couler. Au même moment, elle fut prise d'un vertige et elle dut s'appuyer contre la barrière. Cependant, elle réussit encore à apercevoir son mari, en compagnie de ses deux collègues et de trois techniciens, monter dans la petite cage d'ascenseur qui, en quelques secondes, allait les catapulter au sommet de l'immense fusée scintillante, bleue et blanche.

Tout à coup, une main se posa sur son épaule droite. Mais elle ne sursauta qu'en entendant la voix douce mais insistante de l'homme à côté d'elle.

« Venez, dit-il. Suivez-moi dans l'abri ! Le départ est pour dans douze minutes. »

Elle agita encore une fois la main en direction de la fusée et suivit l'homme – sanglotant doucement. Ce n'est qu'en découvrant sur l'un des innombrables moniteurs de la salle de contrôle l'image de son mari, que deux techniciens étaient justement en train de sangler, que le chagrin causé par la séparation céda la place à une fierté salutaire : après tout, son mari serait le premier homme à poser le pied sur Mars.

Si tout allait bien.

Le départ de la fusée se déroula parfaitement. Dans le centre de contrôle les hommes parlèrent même d'un départ de conte de fées et la félicitèrent vivement.

Peu après, elle quitta l'abri et contempla le ciel sans nuage où une petite boule de feu rapetissait de plus en plus jusqu'à disparaître complètement.

« Mon Dieu, pria-t-elle, faites qu'ils reviennent sains et saufs ! »

Les semaines suivantes, les événements ne firent que se bousculer. Les rédacteurs de tous les journaux fouillaient les rapports à sensation, sachant à peine comment dominer ce flot de nouveautés parvenant sur Terre depuis Mars et l'espace.

Pourtant, tous posaient la même question : Allons-nous enfin trouver une forme de vie dans l'univers ? La vie existe-t-elle sur Mars ?

Nombre d'auteurs, que ces questions amenaient à s'expliquer sur plusieurs pages, mettaient tant de passion dans leurs articles que l'on pouvait se demander si leur propre vie ne dépendait pas d'une réponse positive à ces questions.

En fin de compte, il devait être possible de trouver là-bas quelque chose de vivant, ne fût-ce qu'un micro-organisme. La Terre ne pouvait être – de quel droit, d'ailleurs – la seule planète porteuse de vie !

Huit mois après leur départ, les trois hommes revinrent de leur lointaine expédition.

Ils avaient vu des choses qu'aucun œil humain avant eux n'avait pu contempler. Quand on les interrogea sur ce qui, au cours de leur voyage, leur avait fait la plus grande impression, ils répondirent, presque comme un seul homme :

« Le lever de soleil sur Mars. »

Mais, quand on leur demanda s'ils avaient découvert des organismes vivants, les trois hommes gardèrent un silence pesant.

Même les examens approfondis des échantillons de roches et de poussière de Mars prouvèrent que, une fois de plus, l'homme avait cherché en vain une forme de vie dans l'univers.

Un seul avait rapporté quelque chose qui fît plaisir : une pierre bleu clair, transparente, étincelante, octaédrique et à peine de la taille d'un petit pois...

« J'avais promis de te rapporter quelque chose », dit l'astronaute en ouvrant lentement la main, où reposait la petite pierre martienne. « Certes, ce ne fut pas facile de la dissimuler à tous ceux qui nous examinèrent : service de protection contre les radiations, médecins et techniciens. Mais j'y suis parvenu. Regarde ! »

Le scintillement qui émanait de la pierre bleu clair, apparemment taillée, l'éblouit et pénétra secrètement sa

conscience comme une onde bienfaisante. Elle saisit avec précaution le joyau.

« Ciel ! » s'écria-t-elle enfin en fixant son mari. « Sais-tu réellement ce que je tiens là dans la main ? »

Il l'ignorait. « Un quartz martien de forme bien symétrique », répliqua-t-il. « Mais je ne comprends malheureusement pas grand-chose à ces choses-là ». Il sourit pour s'excuser.

« Mais, justement, tu le devrais ! » rétorqua-t-elle. Doucement, elle prit la pierre entre le pouce et l'index. « Ce petit morceau de quartz est un... diamant ! Le doute n'est pas permis. Sais-tu ce que cela signifie ? Comment l'as-tu trouvé ?.. Ou alors tu me racontes des histoires et tu ne l'as pas du tout rapporté de Mars mais...

– Stop ! l'interrompit-il. Une seule chose à la fois ! J'ai bien trouvé cette pierre... ce diamant, sur Mars. Je l'ai découvert après que l'on eut fait sauter des rochers. J'ai tout juste pu m'en saisir avant que le géologue de notre groupe ne le trouve. D'ailleurs, à la surface de Mars, nous n'avons rien pu découvrir d'aussi scintillant que cette pierre.

– C'était donc l'aiguille dans la botte de foin, et tu l'as découverte par hasard ? demanda la femme.

– Exactement.

– Je te remercie ! » Elle lui sauta au cou. « Je serai la seule femme sur Terre qui portera bientôt un diamant martien. Je vais la faire monter en broche. Qui donc a dit que la vie n'existait pas sur Mars ? As-tu déjà vu quelque chose d'aussi vivant que ce diamant ? »

Trente ans plus tard, le voyage dans l'espace faisait déjà presque partie de la légende. Depuis longtemps l'homme avait renoncé à rechercher une forme de vie quelconque dans l'univers. Il avait connu trop de déceptions. Dans les espaces incommensurables, notre mère la Terre était bien le seul endroit où existait la vie.

Et le diamant de Mars servait toujours de parure à une femme alors vieillissante. Son mari, le premier homme sur Mars, était mort depuis deux ans. Sa gloire s'était vite effacée, ainsi

d'ailleurs que l'aisance matérielle qu'ils avaient connue. Puis elle avait commencé à mettre ses bijoux en gage, les uns après les autres, jusqu'à ce que...

Le jour arriva où il lui fallut aussi se séparer de la broche pour pouvoir payer son loyer au moins pendant un an encore.

C'est par une froide matinée d'hiver qu'elle alla trouver le joaillier chez qui, trente ans auparavant, elle avait fait monter en broche le diamant martien. Le bijoutier, un homme aimable, alors grisonnant, prit la broche avec précaution.

« Une belle pièce », dit-il avec recueillement. « Une très, très belle pièce. » Soudain son regard s'éclaira. « Mais j'ai déjà eu cette broche en main ! Oui, je me souviens. Je l'ai moi-même montée il y a vingt... trente ans. Comme c'est curieux ! Et maintenant vous voulez me vendre cette pièce magnifique ? »

Elle acquiesça. Les larmes lui vinrent aux yeux.

« Que vaut-elle ? » demanda-t-elle finalement.

« Attendez un instant », répondit le bijoutier aux cheveux gris ; et il saisit une grosse loupe.

« Etrange, murmura-t-il. J'aperçois quelques inclusions. Quatre au total. Et... C'est incroyable !

– Qu'avez-vous donc ? » demanda la femme lorsque le vieil homme, hochant la tête, se laissa tomber sur la chaise.

« Les inclusions ! bredouilla-t-il. Ce sont... j'aperçois dedans de petites bêtes. On reconnaît clairement six petites jambes, un corps cannelé et deux tentacules ou antennes minuscules. Et la même chose répétée quatre fois. Dites-moi, au nom du Ciel, où avez-vous eu ce dimant ? »

La femme ne répondit pas, se retourna et par l'imposte de la fenêtre plongea son regard dans le ciel clair.

« La vie existe donc dans l'univers, chuchota-t-elle. Et c'est toi qui l'as trouvée ! »

WINFRIED GOEPFERT

Est né en 1943 à Trèves. Etudes de cybernétique et de technologie des transmissions à l'université de Karlsruhe. Depuis 1971 il est rédacteur en science naturelle et physique auprès de l'émetteur Berlin Libre. Auteur de nombreux programmes télévisés, pièces et essais radiophoniques.

JOUR APRES JOUR

Titre original : Tag für Tag
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1975 Winfried Gœpfert*
© *Nouvelles Editions Opta*

QUAND John Warren s'éveilla, en ce matin du 16 avril 2093, il ressentit immédiatement un changement. Il se retourna un moment dans le lit en réfléchissant à ce que cela pouvait bien être. Lorsqu'il se leva finalement, il comprit brusquement : il n'avait plus mal !

Il sauta du lit : aucune douleur ! Disparue, cette sensation d'engourdissement, disparue cette sourde paralysie... A travers les vitres grises, son regard tomba dans la gorge que formait la rue. La circulation matinale s'écoulait comme un liquide épais. En rangs monotones, les hommes trottaient le long des parois vitrées.

John Warren se retourna brusquement : le central-télé distillait le glapissement de l'assistant qui d'un ton ennuyé et indifférent souhaitait à tous une bonne journée et recommandait de prendre la pilule bleue. La voix avait un son fatigué, presque triste, mélancolique.

John Warren eut soudain envie de donner plus de vie à cette voix. Il tourna le bouton de réglage de luminosité et l'image apparut. Pendant un moment il regarda fixement le scintillement du verre dépoli. Pas de douleurs, pensait-il. Pas de douleurs ! Mais comment est-ce possible ? Un sursaut, et il chassa ses pensées moroses. Une fraîcheur inaccoutumée lui traversa le corps.

Amusé, il regarda les informations du jour, en surimpression derrière l'image de l'assistant.

Subitement tout cela ne l'intéresse plus. Il éteignit. Au même instant, le panneau rouge brilla, immense, sur tout l'appareil : *Informations urgentes !* Machinalement, il rebrancha, le panneau s'éteignit : l'assistant relisait le même fatras de choses insignifiantes...

Il appuya à nouveau sur l'interrupteur et, curieux il attendit ce qui allait se passer : le panneau s'alluma à nouveau... La simplicité du mécanisme était facile à deviner. John devint méfiant : pourquoi cela ne l'avait-il pas frappé plus tôt ? Quelque chose d'insolite pesait sur sa conscience. Comme simplement un cauchemar oublié s'attardant avec obstination.

Effrayé, il recula. Depuis combien de temps vivait-il donc ici ? Il regarda autour de lui avec des yeux neufs. Tout lui était

parfaitement familier et pourtant si étranger : comme au retour d'un long voyage, il voyait la saleté, le mobilier misérable, l'angoissant manque d'espace donnant la sensation d'être chez soi, et cette chose-là, au milieu de la pièce, qui dominait tout.

Le central-télé remplissait presque la moitié de la pièce. Des deux côtés, les faces convexes de l'écran panoramique faisaient largement saillie. Au-dessus, les haut-parleurs à sonorité spatiale penchaient leur tête comme des yeux à pédoncules supradimensionnels. Des câbles de détection pendaient négligemment au-dessus du canapé... du canapé moelleux et chaud qui invitait à s'étendre.

Etourdi, John Warren recula en titubant. Il avait déjà, presque automatiquement, posé la main sur le distributeur de pilules ; un spasme et il s'effondra. Il fut alors pris d'un sanglot nerveux, ébranlé par un émoi intérieur qui se volatisa en un rire hystérique : il n'avait plus mal ! Alors, pourquoi les pilules ?

Le rire s'effaça de son visage. Autant qu'il pouvait s'en souvenir, cela ne lui était jamais arrivé. Tous les matins cette douleur lancinante, cette crampe, cette paralysie qui le comprimait, l'étranglait. Et, tous les matins, ce calme libérateur quand les pilules faisaient sentir leur effet si ardemment souhaité.

Pour John Warren, ce fut clair et net : c'était là une chose devenue inutile ; voilà que s'ouvraient un chemin, un ciel, un horizon. De l'air, de l'espace. La liberté !

Un tâtonnement, un pressentiment. John Warren s'éveillait. Il prenait conscience de soi, il prenait conscience de l'Autre, de l'Insolite. Mais il se sentait bien.

Bien que sachant cela strictement interdit, il décida de ne pas prendre de pilule. De toute façon il ne voulait plus en prendre. Jamais plus !

Et voilà qu'il y avait cette autre chose, la nouveauté. John Warren fut pris d'un doute soudain. Il pensa aux assistants, au laboratoire. Le laboratoire !

Lorsqu'il se mit en route, empruntant le trajet habituel, une odeur répugnante le frappa, qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Il se pencha par-dessus la muraille marron, au bord de la rue : sous lui roulaient les ordures pourrissantes emportées

par les tapis mécaniques agités de trépidations. Ce spectacle, telles des plaies purulentes expectorant cette épaisse matière putride, qui ne s'en détachait qu'en hésitant, pour aller s'écraser sur le tapis recouvert d'une croûte. Au milieu de tout cela, des enveloppes en plastique, des plaquettes vides de pilules. John avait le regard abaissé sur ce quotidien insolite qu'il fixait d'un air morne et avec un effroi apathique.

Soudain, il se retourna. Près de lui, la porte automatique du tube de transport sifflait. Obéissant en quelque sorte à un réflexe, il sauta dans la cabine et s'assit dans un fauteuil-coquille libre. La femme assise en face de lui le contempla d'un air stupide et cependant interrogateur, fixant sur lui des yeux sans expression.

Il évita son regard en jetant un coup d'œil autour de lui. *Des pantins !* fut la pensée qui lui vint à l'esprit ; des pantins inertes et sans vie !

« Où... où allons-nous ? »

Péniblement, il força sa question à sortir de sa bouche. Son voisin, un homme qui pouvait bien avoir la cinquantaine, se tourna vers lui. John Warren vit un paysage gris, creusé de rides et ravagé, d'où deux yeux laiteux, comme des étoiles éteintes, se fixèrent sur lui, le transpercèrent mais comme machinalement.

Effrayé, il se détourna, se leva d'un bond, saisit un jeune homme par le bras et le secoua de toute la force de son désespoir.

L'homme plongea la main dans la poche de son manteau et, sans un mot, lui tendit un petit distributeur de pilules. De ses grands yeux d'enfant, effrayés mais confiants, il l'examina, le prit par l'épaule et le poussa vers la porte.

John Warren se rendit bien compte du danger qui le guettait, mais il sentait la chaude pression d'une main humaine. Il aperçut bien le panneau bleu de la station de secours. Deux femmes en uniforme blanc se précipitèrent sur un homme d'un certain âge qui gémissait sur la couchette de plastique noir. Sa chemise était déchirée ; l'une des deux femmes enfonça une seringue argentée.

John Warren et son compagnon étaient à côté, silencieux. Ils se tenaient la main, d'une manière naturelle. Nul ne parlait. Seul le vieil homme étendu sur la couche en plastique balbutia de satisfaction, pour lui-même, quand la piqûre fit son effet.

Menaçante, tel un fauve, la femme vint vers eux à petits pas

prudents. Le jeune homme porta la main au cou de John Warren, la femme sortit l'amulette codée, et tout le reste se déroula en une seconde.

Une douleur cuisante : la chaîne s'enfonça dans le cou de Warren, jusqu'au moment où enfin elle se brisa. Warren se précipita au-dehors, poursuivi par les glapissements que poussaient les deux femmes ; le jeune homme chancela, la main qui avait planté ses griffes égratignant le poignet de Warren. Celui-ci courait dans la rue, haletant, et il entendait derrière lui les pas du jeune homme qui s'acharnait à sa poursuite. Il courait, ne prenant garde ni à la circulation, ni aux hommes, ni aux rues...

Enfin il dut s'arrêter. Il fut pris de nausées. La faim, la soif ! Une odeur répugnante venait du fleuve et se mêlait aux émanations de la rue. Et son poursuivant se rapprochait.

Lorsque, triomphant, le jeune homme brun se trouva derrière lui, John Warren réunit toute son énergie. Avec une force foudroyante, son poing s'enfonça dans l'estomac de l'autre.

Péniblement, il le traîna chez lui, l'attacha au lit, s'adossa et sombra dans un sommeil profond et sans rêves.

Fred Callenger s'éveilla de bonne heure avec, dans la bouche, un goût amer et des douleurs cuisantes aux mains et aux chevilles. Il resta bien une demi-heure ainsi, puis prit conscience du lieu inconnu où il se trouvait, avec le central-télé pour seule chose familière. Tournant la tête, il put reconnaître John Warren qui dormait sur le sol, étendu de tout son long.

Alors quelque chose d'inconnu et d'inaccoutumé s'éveilla en lui. Un désir ardent, une quête. Fred Callenger avait besoin d'aide – et il voulut crier. D'abord à voix basse, en hésitant, puis de plus en plus fort. Impatient, pour la première fois depuis son enfance il poussa un cri, après un long mutisme.

John Warren avait longtemps médité son plan. Il y avait déjà dix semaines environ qu'il vivait dans l'appartement de Callenger, inaperçu, incognito, comme en immersion. Il avait mis longtemps à convaincre Callenger, longtemps à le libérer des pilules.

Bien sûr, elles étaient venues, les questions méfiantes, ennuyeuses et stupides. Mais elles s'étaient déclarées satisfaites. Un problème non résolu, en suspens, qui cela pouvait-il bien intéresser ?

Il y avait eu quelqu'un ; c'était là un incident. Et, pendant quelques jours, Callenger fut introuvable. Des raisons, certes – mais qui s'intéressait aux motifs maintenant qu'il réapparaissait régulièrement au laboratoire ?

Et quelque part, il y en avait un qui n'avait pas reparu. Mais qui cela intéressait-il également ? Un logement qui pouvait être nouvellement réoccupé. Une place au laboratoire qui pouvait être comblée. Rien de plus.

Il n'était jamais venu à l'idée de John Warren que Fred Callenger pût devenir un danger pour lui. Fred se conduisait tout à fait normalement. Tous les jours, un tour au laboratoire. Tous les soirs, une conversation, une discussion. Ils avaient rapidement découvert un moyen de se nourrir sans ces produits chimiques... L'eau et les jus de malt étaient dangereux, et les pilules aussi. Tout le reste ne présentait aucun inconvénient. Ils buvaient le jus des fruits, mangeaient des biscuits – il fallait tenir bon. C'était cela, la nouveauté : libérés des produits chimiques, de la douleur et de la suppression de la douleur, libérés de la fatigue artificielle et du réveil artificiel, libérés de l'oubli, de l'engourdissement et de la révolte, libérés du manque de volonté et de la complaisance face au central-télé... Le central-télé qui répétait avec exactitude ses programmes tous les dix jours, avec toutes ses annonces, toutes ses informations, tous ses jeux et projections absurdes. Voilà qu'un cauchemar automatisé avait soudain pris fin, qu'un cycle s'était interrompu, qu'une porte donnant sur l'inhabituel, invisible, avait été enfoncée.

John Warren avait longtemps réfléchi. Opération pénible après si longtemps ! Et nombre de choses étaient inexplicables. Des questions naissaient. Et l'avenir se levait, sombre. Un état insupportable grignotait son chemin dans la nouveauté déjà familière et pourtant inaccoutumée. Et Fred Callenger était là. Cette activité stupide au laboratoire qui, épuisante, pesait sur lui. Entraves à l'éveil, à l'écolosion. Et pourtant Fred Callenger croyait à l'idée de Warren, à son plan.

John Warren savait encore où se trouvait la centrale. Le souvenir lui était revenu lentement, très lentement. Cela lui semblait venir de très loin : autrefois – une très longue période semblait s'être écoulée – il avait eu à faire là-bas.

L'irruption par la force, avec toutes les difficultés que cela comportait, se révéla inutile ; l'outillage et les armes qu'ils avaient bricolées furent superflus : la centrale n'était pas gardée, pas fermée.

Ils abandonnèrent les sacs dans le hall. La porte menant au puits de transport était ouverte, engageante. La serrure cliqueta, un faible bourdonnement prouva un fonctionnement impeccable. Le dernier étage. Un chuintement, et la porte s'effaça de côté. Une odeur putride de moisi emplissait les salles et une vision d'horreur s'offrit à eux.

Les corps des employés étaient dans les fauteuils, ou plutôt des squelettes recouverts de moisissures filandreuses, molles, de couleurs pastel dans les gris-vert nébuleux. Devant un télex, des montagnes de papier s'amoncelaient. L'imprimante cliquetait sur le cylindre depuis longtemps démuni de papier.

John Warren saisit la couche supérieure de la bande de papier. La date : 28 mars 2077. Il y avait... il y avait plus de seize ans !

Etourdis, l'esprit comme égaré, ils parcoururent en vacillant le grand hall. Les uniformes pourris couvraient comme des lacis marécageux les os des gardes, et les armes rouillées en émergaient comme autant de brochettes.

Les bandes sans fin des appareils de télévision bourdonnaient dans les appareils ; sur les dépolis défilaient les images du programme télévisé ; des moniteurs de contrôle arboraient des colonnes de chiffres ; les écrans couverts de poussière montraient des lieux sombres, vision de salles de laboratoire affairées où régnait une agitation semblable à celle de robots ; sur les images transparentes de contrôle clignotaient des signaux lumineux fantomatiques ; au pupitre central, un squelette était accroché, replié sur lui-même ; tel un anneau métallique, les articulations de l'index putréfié entouraient un interrupteur rouge au-dessus duquel une lampe violette s'allumait puis s'éteignait

avec une persévérance stupide. On pouvait y lire, en éclatantes lettres lumineuses : *Automatique.*

John Warren vomit : chancelant, il se dirigea vers l'escalier qui montait au pavillon en passant devant le pupitre de commande de l'ordinateur central. D'un pas hésitant, cramponné à la rampe gluante de poussière, il atteignit l'étage supérieur.

A une table luxueusement parée, douze silhouettes méconnaissables gardées par l'odeur morbide des moisissures qui s'étaient répandues sur toute la scène.

Au bout, un fauteuil de velours rouge au capitonnage artistiquement rongé gisait, renversé par ce qui avait été un bond soudain des corps affaissés. John Warren s'effondra. Réunissant ses dernières forces, il redressa le lourd fauteuil et se laissa tomber sur le capitonnage craquant.

Fred Callenger avait suivi d'un pas las. Avec un claquement sec, il bascula en avant et s'étala de tout son long, la main droite tendue vers Warren.

Celui-ci se retourna dans le fauteuil. Péniblement, il porta à son front sa main trempée de sueur. Il sentait une douleur brûlante lui envahir la tête.

Etait-ce un rêve ? Etait-ce la réalité ?

Brusquement il ouvrit les yeux et, bouleversé, contempla la pièce. Les jambes tremblantes, il se leva du lit et se traîna vers le lavabo. Vite, vite, sa main saisit machinalement, en un geste réflexe, la plaquette de comprimés analgésiques, en fit tomber deux dans le verre, ouvrit le robinet.

Dans le coin bourdonnait l'appareil de télévision. Sur l'écran s'écoulait un flot de petits points. Qu'avait-il donc vu la veille au soir ?

Sur la table, des bouteilles vides, un verre à demi plein : le cendrier débordait de mégots écrasés, une odeur de moisi, de pourriture, emplissait la pièce. Quand le goût amer des comprimés dissous emplit sa bouche, John Warren reprit lentement ses esprits.

Une nouvelle journée !

RONALD M. HAHN

Est né en 1948 à Wuppertal. Après des études de typographie, il travailla comme journaliste et traducteur parallèlement à ses débuts d'auteur de SF. Auteur à part entière depuis 1978 et membre de l'Association américaine Science Fiction Writers of America, *il a écrit plus de quarante romans pour la jeunesse.*

IL SE PASSE QUELQUE CHOSE ICI ; MAIS VOUS IGNOREZ QUOI, N'EST-CE PAS, MONSIEUR JONES ?

RONALD M. HAHN

Titre original : Irgendetwas geht hier vor, aber Sie wissen nicht, was es ist, nicht wahr, Mr. Jones ?
Traduction : Marie Jo Dubourg
© 1977 Ronald M. Hahn
© 1980 Nouvelles Editions Opta.

O. OBSCURITÉ

1. BAPTEME

Des mains de plastique soulevèrent doucement le bébé nu de sa couche et le déposèrent dans le bassin spécialement préparé. On lui ouvrit le crâne. Des pinces implantèrent une minuscule bille de métal dans la tête.

Le médecin-chef fit un signe. Sur l'oscillographe, des lignes brisées commencèrent à sautiller.

« Il fonctionne », dit-il, satisfait, avec un petit mouvement de tête. L'ordinateur central enregistra alors la naissance d'un nouveau sujet.

Une carte perforée remplie se mit en route.

« Refermez le crâne », dit le médecin-chef.

2. CROISSANCE

Cone grandit : crèche d'Etat, logis d'Etat, école primaire d'Etat à quatre niveaux. Enfin, un test avant de poursuivre des études plus poussées.

Résultat : Inapte.

Proposition : L'école populaire d'Etat pour finir dans une brigade de travail.

A douze ans, Cone fut capable d'apposer son nom (*Cone*) au bas de contrats qu'il ne comprenait pas. Il travailla dans le commando de démantèlement des villes.

Un spécialiste des explosifs l'initia à l'art de sa profession, bien que ce fût strictement interdit. L'affaire s'ébruita. Le spécialiste en explosifs fut liquidé. Ses biens devinrent propriété d'Etat.

Cone atteignit ses dix-huit ans et reçut un ordre : « Vous êtes apte au mariage, Cone : choisissez une femme parmi les 5 (en lettres : *cinq*) photographies proposées et faites-lui 3 (en lettres : *trois*) enfants. »

3. MARIAGE (I)

Cone épousa Mashya. Elle avait seize ans, elle était maigre ;

et, lorsqu'ils eurent des rapports, cela lui fit mal. Mashya mourut en donnant naissance à une fille.

4. CONDAMNATION (I)

On enleva l'enfant à Cone, qui fut condamné aux travaux forcés pour le meurtre de sa femme. Quand Cone eut vingt-cinq ans, il fut libéré. Sur son front, la marque « M » du fer indiquait un meurtrier.

5. IVRESSE ET GRABUGE

Cone dépensa son salaire à boire. Fréquenta des gens faisant de même. Fit du grabuge.

6. CONDAMNATION (II)

Cone fut ramassé par une patrouille et arrêté. Ivre, il frappa un officier de police. Il fut de nouveau condamné aux travaux forcés. Mais il tint bon alors qu'autour de lui les gens tombaient comme des mouches.

7. MARIAGE (II)

De nouveau, Cone reçut l'ordre de se marier. Dans les termes suivants : « Vous épousez Vyra et vous lui faites 2 (en lettres : *deux*) enfants. Vous n'avez plus le choix, Cone, vous êtes un criminel. »

Vyra, trente-deux ans, était obèse. Elle était toujours ivre, Cone aussi d'ailleurs. Ensemble ils se saoulaient jusqu'au moment où ils s'écroulaient.

Ils n'avaient pas le temps de procréer, car à jeun ils vomissaient ; et, ivres, ils pensaient à autre chose.

Le mari de Vyra avait été fusillé. Il avait offensé l'Autorité.

8. LA BELLE, DESCENTE EN MARCHE

A trente ans, Cone partit. Il se dissimula dans un vaisseau de transport et parcourut trois cents lieues. Il oublia Vyra et les autres. On ne lui laissa pas l'occasion de s'adapter ailleurs : le

« M » le trahit. On alla le récupérer. Cone s'évada de nouveau. Il disparut dans les forêts, où il rencontra d'autres gens qui, eux aussi, étaient descendus en marche. Vécut là-bas jusqu'à trente-cinq ans. Puis on le dénicha encore et cette colonie illégale fut détruite. Mais quelque chose empêcha Cone de fuir comme les autres.

9. ENCORE CINQ ANS A VIVRE

Cone travailla dans une mine de sel pendant vingt ans. Malade, il fut transféré dans un hôpital. Puis libéré. Diagnostic : Plus que cinq ans à vivre.

Cone se rendit dans le ghetto, y vécut comme un rat d'égout. A cinquante-neuf ans, il en paraissait soixante-quinze.

10. ACCIDENT, RÉVEIL

A l'âge de soixante-cinq ans, Cone, traversant la rue, fut accroché par une voiture, tomba et se cogna la tête.

Hémorragie.

Éveillé, vit le monde sous un autre jour.

Mon Dieu, cee douleurs effroyables Ma tête mais qu'a-t-elle donc Que puis-je faire Je suis tombé Et ils m'ont laissé étendu Il faut que je me lève sinon un autre m'écrasera

Cone se releva. Autour de lui, le monde s'écroula.

11. NI VILLES, NI HOMMES

Cone était seul. Il n'y avait
ni ville,
ni rue,
ni voiture,
ni...
Sous lui : *un sol gris*
Au-dessus : *un ciel gris*
L'air : *froid, nauséabond*
Cone lui-même : *en haillons, décharné.*

Devant lui : une machine étincelante, rectangulaire, pleine de boutons et de petites lampes.

Et une voix disant : « L'accident doit en être la cause. »

Et une autre voix ajoutant, amusée : « Alors le vieux crétin a finalement découvert que toute sa vie durant il a été possédé. »

Rires.

« Est-ce qu'il comprend tout ? » demanda l'une des voix.

« Sans doute à peine », dit l'autre. « Depuis sa naissance, il a été conditionné, selon le programme. Mais accordons-lui quelques minutes de compréhension avant qu'il ne crève. Il ne peut plus rien y changer. »

Rires.

12. OBSCURITÉ.

HORST ADAM

Est né en 1940. Quitta l'école prématurément et termina un apprentissage de typographe. Actuellement photographe, il est aussi occasionnellement traducteur de néerlandais.

TRAITEMENT 31

Titre original : Behandlung 31
Traduction : Marie Jo Dubourg
© *1977 Horst Adam et Agence UTOPROP*
© *1980 Nouvelles Editions Opta*

AVEC le Psychocrate, ils avaient fait six fois le tour de la planète avant que le Directoire n'eût décidé d'entamer la procédure d'atterrissage. Le vaisseau plongea alors dans l'atmosphère ; son nez rougeoyant la transperça dans un sifflement, tandis que les moteurs bourdonnaient.

Sous le Psychocrate s'étendait un monde industrialisé. mais qui possédait encore assez de zones non touchées par la civilisation : montagnes massives, vastes steppes, désert infinis et luxuriantes forêts vierges. Les océans couvraient près des deux tiers de la planète inconnue, mais ils ressemblaient plus à des cloaques qu'à des générateurs de vie.

L'équipe d'observation avait sous les yeux le rapport d'exploration de la première expédition quand le Directoire se réunit dans la centrale. La manœuvre d'atterrissage était la seule chose qui attirait encore devant les écrans de télévis on les nombreux scientifiques se trouvant à bord du Psychocrate.

« Une civilisation industrielle ? », demanda Vanholt, président du Directoire.

Le chef-observateur secoua la tête. Les écouteurs lui donnaient un air de monstre préhistorique ; mais il les enleva et répondit : « Nous avons pu analyser leurs langages en les réduisant à quelques unités. Bien qu'ils aient construit des immeubles qu'ils appellent gratte-ciel et bien qu'ils disposent d'avions, on ne peut parler d'une véritable civilisation d'âge adulte.

– Niveau ? demanda Vanholt dubitatif.

– Assez bas. De vous à moi : c'est effroyable.

– Par exemple ? » demanda alors Grannack. C'était le représentant élu de Vanholt.

« Eh bien, la majorité d'entre eux croient sérieusement que l'argent peut travailler. Qu'il leur suffit de le mettre en banque pour qu'il se multiplie de lui-même.

– Ridicule, souffla Grannack. Chacun sait que les banques prêtent des capitaux seulement en échange d'intérêts élevés, et bien entendu uniquement à ceux qui n'en ont pas. Et ceux qui se font prêter de l'argent doivent travailler d'arrache-pied pour le rembourser car, en raison de ces intérêts, leur dette s'accroît de

plus en plus. Ce n'est pas l'argent qui travaille, mais ceux qui l'ont emprunté. »

Le chef-observateur ricana. « Et encore, ce n'est pas tout, et de loin. Ils sont aussi profondément convaincus qu'il suffit simplement d'être dynamique pour devenir millionnaire, à condition d'être honnête, travailleur et ambitieux. »

Alors Vanholt, lui aussi, éclata de rire franchement. « Cela ne sert à rien d'être dynamique si l'on n'a pas les relations nécessaires. » Amusé, il ajouta : « Et on ne les a automatiquement qu'en étant de bonne naissance, en ayant la possibilité d'une meilleure formation, ou encore grâce au cercle d'amis qui en découle. »

Grannack : « Je connais bien des gens plus dynamiques qu'un cerveau électronique et qui pourtant travaillent comme graisseurs de vaisseaux spatiaux aux docks de Véga II.

– Cela suffit-il pour les qualifier de primitifs ? » fit alors entendre Hallum. Lui aussi était membre du Directoire ; sa voix laissait percer un léger doute.

Le chef-observateur secoua la tête : « Il existe des milliers d'autres facteurs faisant penser qu'ils sont fous. Ainsi, une grande partie de la population considère que les seuls à devoir s'employer aux destinées de la communauté sont ceux qui s'en sentent la vocation. Comprenez-vous ? Non pas ceux qui sont concernés par les effets de la législation mais ceux intéressés par le travail de politicien.

– Curieux, pouffa Grannack. Et que font les autres ?

– La plupart, assis dans de vastes arènes, regardent vingt-deux hommes se disputer un ballon. Une grande partie du public pense que ce spectacle dans l'arène est une alternative. Que cela vaut mieux que de discuter de politique. »

Cela parut alors mettre Vanholt hors de lui. « Cet état d'esprit est pour le moins critique, dit-il. Avez-vous d'autres curiosités de ce genre en réserve, Sintell ?

– Et comment ! acquiesça le chef-observateur. Par exemple, l'une de leurs règles consiste à accroître fortement l'armement en période de détente politique, car celle-ci pourrait aisément permettre à l'adversaire de réarmer secrètement, derrière le dos de l'autre. Lorsqu'éclate une crise économique, une grande partie

de la population partage l'idée biscornue qu'il faut accorder davantage de profits à ceux qui possèdent les capitaux, afin qu'avec cet argent ils acquièrent de nouvelles machines pour relancer l'économie en difficulté. »

Hallun avait l'air troublé. Grannack était bouche bée. Vanholt, effrayé, dit, le souffle coupé : « Ai-je bien entendu ? A une époque où de toute façon la moitié des machines s'arrêtent, il faudrait en acheter d'autres ? Comment cela ? Alors que les anciennes ne sont déjà pas surchargées, quel travail y aurait-il pour les nouvelles ? ».

Le chef-observateur haussa les épaules. Il n'était pas moins décontenancé que les autres. « Ils sont ainsi, dit-il. Il ne leur vient même pas à l'esprit de concéder davantage de revenus à ceux qui le méritent et qui consomment, c'est-à-dire à la majorité du peuple.

– Oui, tout ceci est très effrayant », murmura Grannack. Il haussa les épaules et demanda à la ronde : « Etes-vous parvenus à une décision, mes chers collègues ? »

Vanholt se passait la main sur le menton. Hallum se triturait les doigts. Forann avait l'air consterné. Olgara se rongeait les ongles. Leurs blouses blanches luisaient dans la pénombre de la centrale, qu'éclairaient les lampes de contrôle colorées clignotant tour à tour.

« Je serais enclin à utiliser le traitement 31 », dit finalement Vanholt. Hallum acquiesça. Les autres membres du Directoire du Psychocrate approuvèrent également. Le chef-observateur soupira, mais se rendait compte qu'il n'existait aucun autre moyen.

« Bon. » Grannack pressa un bouton et, brusquement, les sirènes mugirent dans le corps gigantesque du vaisseau spatial, appelant les techniciens à leurs postes. Sur tous les ponts de l'astronef long de plus de mille mètres, la vie s'éveilla. Partout on ouvrit des placards.

Ce fut bien entendu une énorme surprise pour les habitants de la Terre, qui par dizaines de milliers s'étaient réunis en bordure de l'aéroport de Cologne-Bonn, avaient posté des blindés et semé la panique dans le nid d'aviateurs de Wahn-Heide, quand le

vaisseau interplanétaire inconnu atterrit au milieu de leurs Starfighters.

Plusieurs fonctionnaires du ministère de l'Aviation s'élancèrent sur la piste, baïonnette au canon, quand les patins d'atterrissage de cinquante mètres de diamètre du Psychocrate touchèrent le sol et que, dans un bourdonnement, d'innombrables ascenseurs descendirent à toute allure, déversant des centaines d'étranges créatures à la peau verte et vêtues de blanc.

« Armez ! » cria depuis sa voiture le colonel Licht, commandant de la caserne, le regard fulgurant. Sans nul doute, il prenait les arrivants pour les commandos d'une opération militaire soviétique.

Il fut l'un des premiers à jeter son arme, bouche bée, et à prendre la fuite quand il vit les Psychiatres galactiques courir derrière ses soldats, tenant dans leurs mains étendues des camisoles de force blanches.

ACHEVE D'IMPRIMER
EN MAI 1980
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RICCOBONO
DRAGUIGNAN (VAR)

Dépôt légal – 2e Trimestre 1980
N° Commission paritaire : 52896
ISSN 0223 4769

Directeur de la publication : M. FERLONI
Secrétaire Générale : Juliette WEINGAND

Rédaction et administration :
30, Bd de Sébastopol – 75004 Paris